

Le Samedi

VOL. X. No 18
MONTREAL, 1er OCTOBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

AU PAYS DES FÉES



“IL Y AVAIT UNE FOIS...”

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 1er OCTOBRE 1898

QUAND ON PROMÈNE UNE DAME



Marie.—C'est pas pour te critiquer, Joe, mais il me semble que tu aurais pu enlever les clous qui sont sur le siège de ta voiture, avant d'inviter une dame à faire une promenade avec toi !

PRIME GRATUITE

Le SAMEDI va inaugurer un nouveau système de prime gratuite à ses lecteurs et lectrices.

A compter d'aujourd'hui, chacun de nos lecteurs ou abonnés désirant recevoir une CONSULTATION GRAPHOLOGIQUE, n'aura qu'à découper le coupon inséré à la 30e page du journal et nous l'adresser avec, sur une feuille de papier blanc non rayé, trois lignes de son écriture et sa signature (nom et paraphe).

Dans un prochain numéro il pourra lire, sous le pseudonyme qu'il aura bien voulu prendre, une appréciation raisonnée de son caractère, de ses goûts et de ses aptitudes.

Adresser les demandes à :

MADAME T. D'ASTOUR,
Le "Samedi."

BOUQUET DE PENSÉES

Quand un homme est vieux, il lui semble que deux jours n'en font qu'un.

x

C'est un signe certain de l'âge d'une femme quand elle descend de voiture à reculons.

x

Que b'ni soit l'homme qui ne peut être gâté ni par la bonne, ni par la mauvaise fortune.

x

Tout homme qui peut haïr une fille un temps suffisant est bien certain de la voir devenir amoureuse de lui.

x

Le plus grand contentement que nous éprouvions c'est de convaincre les autres comme nous voudrions qu'ils nous convainquent si nous étions à leur place.

UN SOLITAIRE.

CONSTATATION AVANT LA LETTRE

Rouleau.—Si mon fils se marie, il ne pourra pas dire qu'il n'a pas été averti.

Rouleau.—Que veux-tu dire, mon bon ?

Bouleau.—Lorsqu'il était enfant, j'ai pris ses cris dans un phonographe, et l'autre jour, je lui en ai donné une audition. Il n'a pas trouvé cela amusant du tout.

AFIN DE GAGNER DU TEMPS

Moïse.—Gombien foulez-vous bour cède mondre ?

Levi.—Elle a goûtée tix biastres, je fous en temantera huit, mais si fous m'ovrez quadre, j'en brandrai six.

UNE RICHE IDÉE

Bonneville.—Allez vous prendre quelque repos cet été ?

Fildacier.—Oui. J'ai l'intention d'envoyer ma femme aux bains de mer.

L'INSTINCT DES AFFAIRES

Gavroche.—Combien vendez-vous ces gâteaux ?

Le confiseur.—Un centin chaque.

Gavroche.—C'est bien, donnez m'en un. Et ces tartes ?

Le confiseur.—Le même prix, mon garçon.

(*Gavroche remet le gâteau et prend à la place, une tarte, qu'il engloutit en peu de temps. Puis il se dirige vers la porte.*)

Le confiseur (l'arrêtant).—Tu ne m'as pas payé ma tarte ! Mauvais gamin.

Gavroche (indigné).—Je vous ai donné le gâteau à la place.

Le confiseur.—Mais tu ne m'avais pas payé le gâteau !

Gavroche.—Tiens, est ce que je l'avais mangé ?

(*Et il sort furieusement.*)

UN HOMME FORT

Bompoïds.—Grosbidon est habitué à éprouver la force.

Rompoïds.—Est-il athlète ?

Bompoïds.—Non, il achète le beurre pour les maisons de pension.

ÇA DEVAIT ÊTRE ÇA

M. Trolong.—Je me suis rendu chez-vous pour vous voir aujourd'hui, et j'ai remarqué que votre épouse a fait allusion à l'autorité absolue que vous exercez dans la maison.

M. Quisail.—Hum ! Vous étiez venu pour collecter un compte, je suppose ?

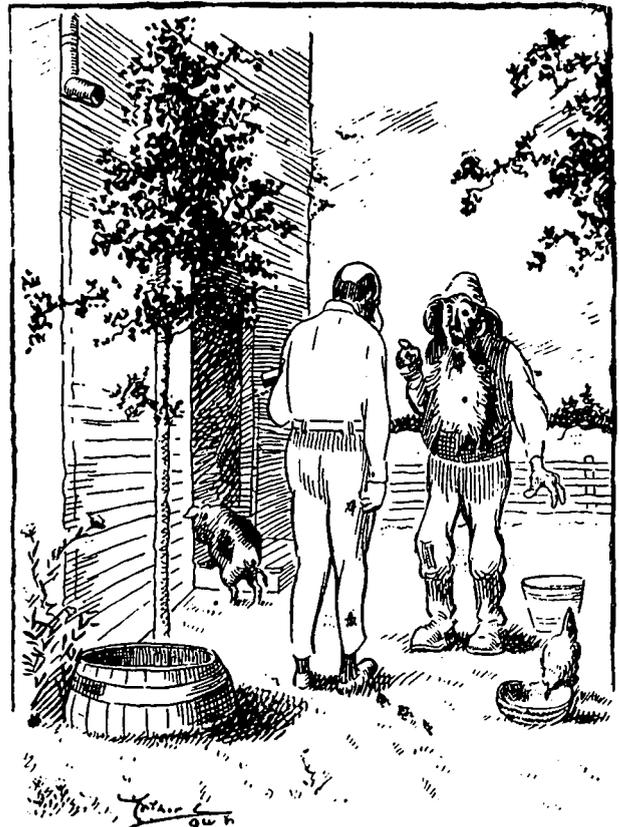
SON AUMONE

Le tramp Sanslesou (arrêtant un passant dans la rue).—Je vous demande pardon, monsieur...

Le passant (l'interrompant).—Je suis bien prêt à vous le donner, pourvu que vous ne me demandiez pas autre chose.

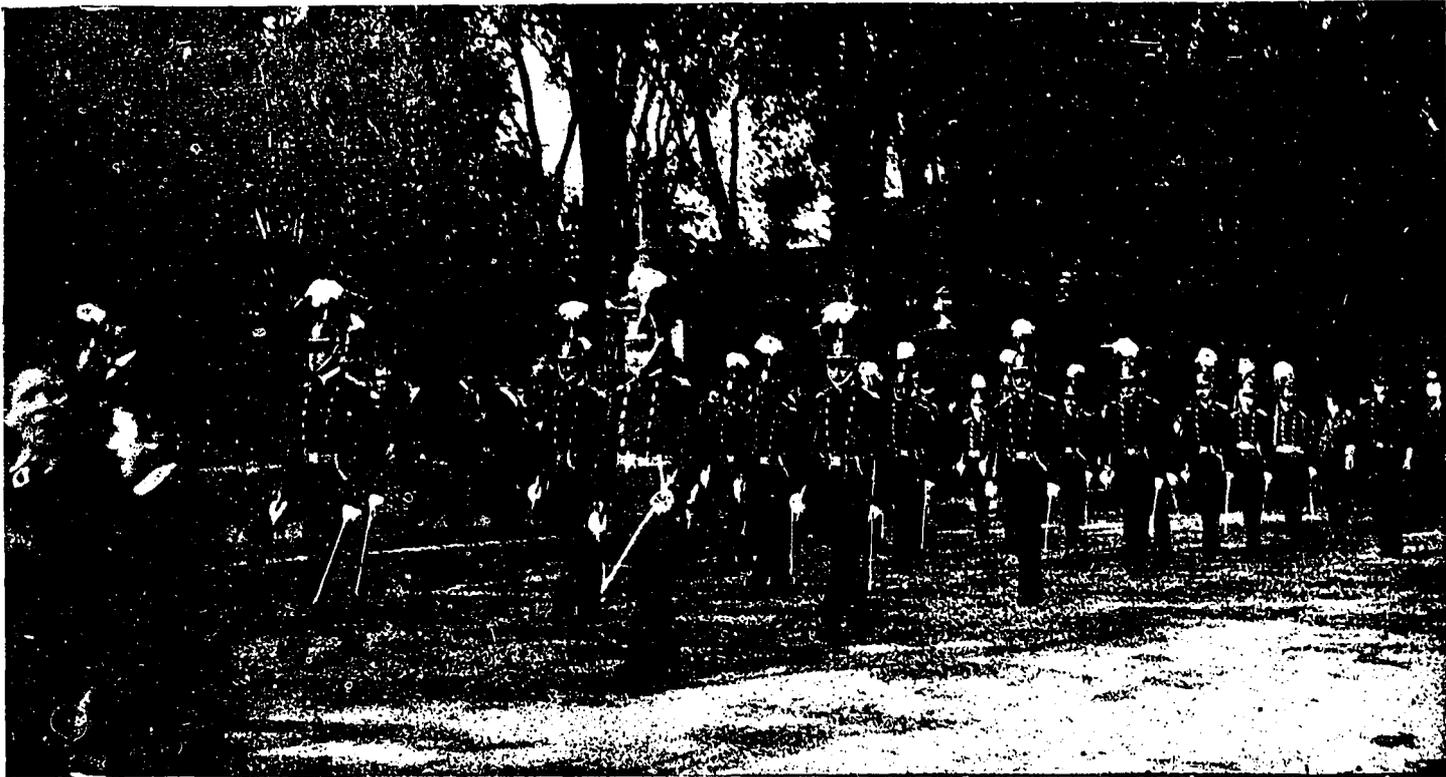
C'est un mauvais signe, pour un peuple, de méconnaître ses grands serviteurs, c'en est un pire d'oublier ses grands ennemis.—G.-M. VALTOUR.

ELLE Y ÉTAIT



Le citadin.—Vous disiez, dans votre annonce, qu'à la porte de votre maison se trouvait une châte. Où est-elle cette châte ? Je ne la vois pas ?

Le fermier.—Vous voyez cette gouttière ! Ben, quand y mouille, ça fait la plus belle châte qu'il y ait moyen de voir.



LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU "HIGH SCHOOL". — UNE PARTIE DE LA PROCESSION SE RENDANT A LA CÉRÉMONIE.
Photographie de Laprès & Laverque, 390 rue St-Denis.

LES NUAGES

Sublimes archipels où le poète vogue,
Nefs de brume emportant d'invisibles Jasons,
Ces formes qu'en nos cœurs éteints nous méprisons,
Eblouissaient jadis mes yeux d'idéologue.

De leur forêt sans borne, à mon rêve analogue,
Les anges habitaient les blanches frondaisons,
Et, penché sur l'abîme où nous agonisons,
Y sommeillait le Dieu sombre du Décalogue.

Vers le déclin du jour, son visage irrité
Se dressait lentement dans la double clarté
Du Paradis auguste et de l'Enfer immonde ;

La Mort au couchant rose entr'ouvrait son charnier,
Et je voyais soudain resplendir sur le monde
Le ciel d'or et de feu du jugement dernier.

LUCIEN BARDES.

LE CONTEUR DU ROI

Un roi avait un conteur de fabliaux qui l'amusait beaucoup ; aussi, peut-être, mettait-il trop souvent son esprit et sa complaisance à l'épreuve. Le prince tourmenté par une longue insomnie, fait venir son conteur et le prie de l'égayer par quelque récit ; celui-ci était accablé de sommeil et ne se sentait nullement disposé à forger un conte ; mais il s'excusa vainement, il fallut obéir. Il prend son parti en brave et commence ainsi :

"Sire, un homme possédait cent sous d'or ; avec cette somme il voulut acheter des moutons, et chaque mouton lui coûta six deniers ; il en eut

deux cents et s'en revint au village avec ses deux cents moutons qu'il chassait devant lui.

"Mais en approchant de sa demeure, il trouva que la rivière était débordée, car il avait beaucoup plu, et les eaux avaient envahi la campagne, et il ne savait comment passer avec ses moutons.

"Enfin, à force de s'agiter et de chercher, il trouve un bateau, mais le bateau était si petit, si petit, qu'il n'y pouvait passer que deux moutons à la fois..."

Alors le conteur se tut.

"Eh bien ! quand il eut passé ces deux-là, dit le roi, que fit-il ?

—Sire, vous savez que la rivière est large, le bateau fort petit, et qu'il y a deux cents moutons ; il faut du temps, dormons quelques heures, pendant qu'ils passeront, demain je vous conterai le reste."

FIN DE SIÈCLE

La visiteuse.—Où est ta mère, Charlie ?

Charlie.—Elle joue au golf.

La visiteuse.—Et ta tante ?

Charlie.—Elle est allée faire une promenade en bicyclette.

La visiteuse.—Et ta sœur ?

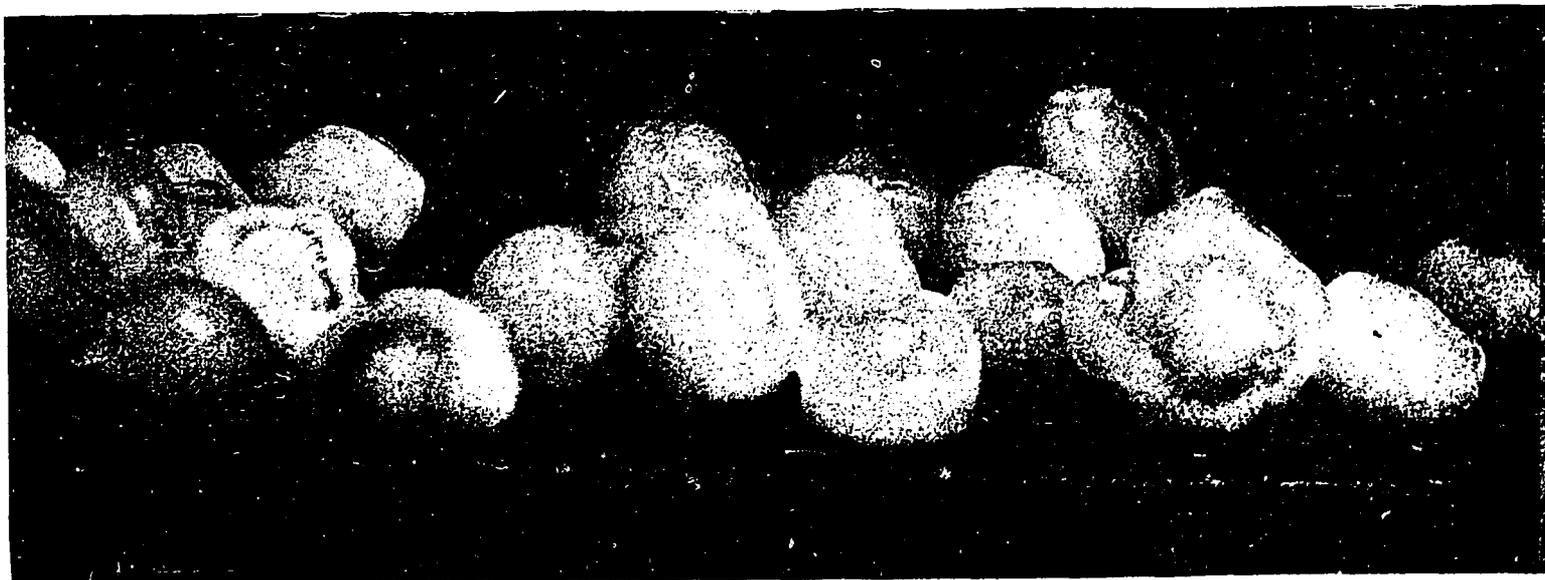
Charlie.—Elle s'exerce pour la prochaine joute de football.

La visiteuse.—Bien, va prévenir ton père.

Charlie.—Il ne peut descendre maintenant. Il est occupé à soigner le bébé.

LE CALVINISME EN DANGER

Un fameux médecin ayant quitté le calvinisme pour embrasser la religion catholique, Henri IV dit au duc de Sully : "Mon ami, la religion est bien malade, les médecins l'abandonnent."



ASPECT DE GRELONS TOMBÉS LE 18 SEPTEMBRE DANS L'ATELIER DE M^r DUMAS, PHOTOGRAPHIE, 112 RUE VITRÉ
ET PHOTOGRAPHIÉS PAR LUI VINGT MINUTES APRÈS.

PAS LA MÊME CHOSE



Lui. — Qu'avez-vous donc pour être si pensive, ma chère Emilie ?

Elle. — Je réfléchissais à ce que papa vous a dit, hier, au Parc Söhner, que votre emploi n'était pas suffisant pour vous permettre de faire vivre une femme.

Lui. — Mais il n'a pas dit cela du tout, Emilie ; il a dit que je ne gagnais pas assez pour vous supporter, vous !

PÊCHEUSES DE CREVETTES

Par tous les temps : qu'il pleuve ou vente,
Quo l'air soit calme ou qu'il soit dur,
Que le ciel soit plein d'épouvante
Ou d'azur,

Près du crabe qui vagabonde,
Du coquillage aux doux reflets,
On peut les voir pousser, dans l'onde,
Leurs filets.

Leur grand amour est le tumulte,
Sur les rochers du flot amer ;
Il ne faut pas que l'on insulte
A "leur mer" !

Leur gros jupon de laine rouge
N'est pas d'une ombre de hasard
Des Batignolles, de Montrouge,
D'autre part.

Leur façon rude est sympathique,
Leur paupière est vierge de khol ;
Elles n'ont pas d'antiseptique
Au phénol,

Quand, dans leurs blouses à bavettes,
Dans leurs tabliers bien lavés,
Elles vont offrir leurs crevettes
Aux "crevés".

ABEL LÉTALE.

LES ECREVISSES

Oh ! rien de Jacques Normand. Rien du bourgeois de Pont-à-Mousson qui vient à Paris

" Pour y manger des écrevisses
" En cabinet particulier. "

Je veux parler de nos belles écrevisses du Ségala, de celles que l'on pêche dans le Sèze dans la Durenque, dans le Gifou et dans une foule d'autres petits ruisseaux ombragés d'aulnes et de saules, gazouillant à travers les prés.

Comme il va faire bon se livrer à cette pêche par ce temps de chaleurs estivales ! ah ! vite, bien vite, ... loin de Paris et de sa poussière, et de son vacarme, et de ses confusions des langues, assez loin pour que l'horrible tour Eiffel, même en étendant son long cou, ne nous atteigne pas de son ombre pendant le jour et de sa lumière crue pendant la nuit, — allons lire les poètes à l'ombre des hêtres, et pêcher de ces beaux crustacés qu'un savant a, dit on, définis : " *Petits poissons rouges marchant à reculons* ! "

La pêche aux écrevisses ! Quo d'images fraîches évoquent ces mots ! Les prés nouvellement fauchés et sur lesquels les bois étendent leurs longues ombres ; l'eau coulant sur les cailloux noirs et polis, glissant sur les rocs verts de mousse, creusant dans les recoins des *gourgues* d'où la truite s'élançait après les libellules bleues, où le merle d'eau et le martin-pêcheur passent comme un éclair, rayant d'un coup d'aile la moire de l'eau tranquille ! Et le potit moulin bavard, au coude de la vallée, près du jardin où les prunes mûrissent et où les abeilles bourdonnent ! ...

La pêche aux écrevisses ! Écoutez une histoire à ce propos.

J'avais sept ans. Mon oncle, — l'oncle Joseph, — grand chasseur, grand pêcheur, grand gobeur devant l'Éternel, — m'avait emmené pêcher des truites aux yeux d'or et au dos noir piqueté de rouge, sveltes et farouches, qui se cachent sous les pierres ou sous les racines des vieux saules.

Mon père était aussi de la partie. Armé d'une pioche et d'une pelle, il élevait en hâte dans le courant de petits barrages de mottes et de pierres qui, s'échelonnant à peu de distance les uns des autres, finissaient par mettre presque à sec le lit du ruisseau. Tout de fois, aux détours, aux coudes du vaillon, dans les endroits où un gros rocher, un chêne aux racines chevelues formaient obstacle, l'eau s'était peu à peu creusé des *gourgues* assez profondes où truites et écrevisses s'empressaient de se réfugier. Et c'est dans ces creux que l'oncle Joseph, avec un filet emmanché de deux bâtons, pêchait et fouillait, ramenant pêle mêle branches mortes, feuilles sèches, touffes de foin tombées des prés, et aussi souvent quelques truites au ventre argenté et, par surcroît, pas mal de belles écrevisses brunes, dont il ne faisait, d'ailleurs, pas grand cas.

Moi, je marchais dans la prairie, suivant tous les méandres du ruisseau,

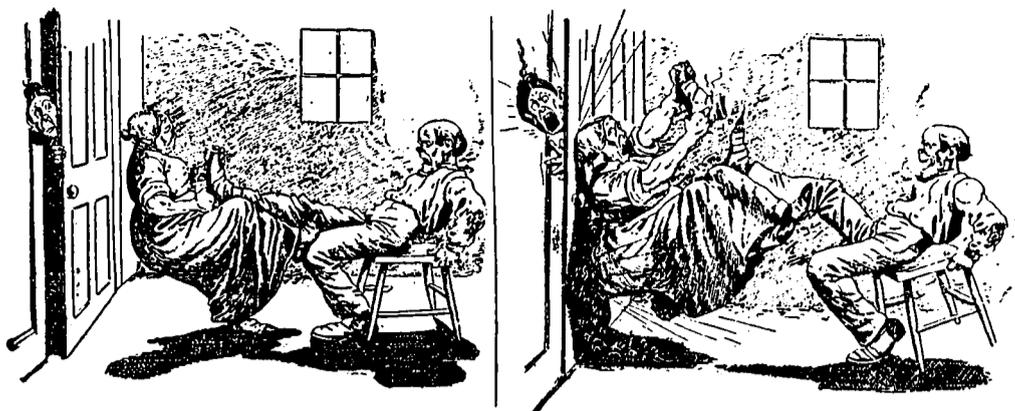
et portant les provisions : la gourde pleine de vin vieux, le *quignon* de pain de seigle et le saucisson du carnaval dernier.

LE VRAI BONHEUR



L'ave. — Baba, che fois tans ce livre gue c'est bas l'archent qui vait le ponheur.
Abraham. — Il a raison, mon vils. C'est bas l'archent qui vait le ponheur, ce sont les indécés.

TANT PIS POUR LES INDISCRETS



I. — CURIOSITÉ.

II. — PUNITION.

De temps à autre, l'oncle Joseph, perdu sous l'entrelacement des aulnes et des ronces, me criait :

— Hé ! petit, attrape !

Et il jetait dans l'herbe quelque belle truite, frétilante, que j'avais de la peine à saisir, et que je sentais se débattre ensuite longuement dans mon panier.

De temps à autre aussi l'oncle Joseph sortait du ruisseau, trompé jusqu'aux reins, la sueur perlant sur le front et sur le cou :

— Neveu, criait-il, je brûle ! à boire !

Je lui tendais la gourde, et, — tandis qu'il l'élevait au-dessus de sa tête et que, le col tendu, il s'en versait les glouglous rafraîchissants, — moi, je détachais des mailles du filet jeté négligemment sur le pré les belles écrevisses qui claquaient de la queue et me meurtrissaient les doigts de leurs pinces d'acier.

Puis, quand le vallon s'emplissait d'ombre, et qu'en levant la tête nous voyions, — tout en haut des pentes couvertes de bruyères roses, de taillis dorés, ou de futaies de hêtres aux rameaux brunis par les faines déjà mûres, — la ligne du soleil monter, monter toujours et près d'atteindre la crête et de nous dire adieu, mon père et mon oncle émergeaient du ruisseau, remettaient l'un sa pioche, l'autre son filet sur l'épaule ; et, au doux bruit que faisait le courant ayant peu à peu franchi ou renversé toutes nos digues, nous remontions vers le moulin natif, vers mon petit moulin de Roupeyrac, où nous arrivions à la nuit close, bien harassés, mais bien fiers aussi.

— Oh ! les belles truites ! s'exclamait-on.

— Une, deux, trois, dix, vingt !... Quelle pêche ! mon Dieu, quelle pêche !

— Et celle-ci ? criais-je en lâchant sur le plancher mes écrevisses, — tout un troupeau noir et grouillant, tirant à hue, à dia, allant de l'avant, de l'arrière, escaladant, et faisant entendre un terrible cliquetis de pinces et de queues !

Et le feu flambait dans l'âtre, et le chaudron de cuivre bouillait et envoyait des reflets ardents aux poutres enfumées d'où pendait saucisses et jambons...

Brusquement, l'oncle Joseph ramasse à poignées mes écrevisses et les plonge dans la marmite fumante.

— Prends un bâton et remue ! me criait-il ; il ne faut pas qu'elles deviennent rouges !

Et, armé d'un gourdin, les bras nus jusqu'au coude, je tournai, lentement d'abord, puis plus vite.

Soudain, — je frémis encore quand j'y songe, — je crus m'apercevoir que mes écrevisses rougissaient : oh ! légèrement, pudiquement. " Bon pensai-je, c'est que tu ne remues pas assez vite. " Et j'accélérai le mouvement de rotation, de mon bâton de cornouiller.

Les satanées écrevisses rougirent davantage. Je brassai plus vivement... Elles passèrent du rouge à l'incarnat. Eperdu, je criai :

— Mon oncle ! mon oncle ! elles deviennent rouges !

— C'est que tu ne tournes pas assez vite, parbleu !

Oh ! alors j'exécutai un moulinet à rendre jaloux Lucifer cuisinant les âmes dans ses infernales chaudières.

Rien n'y fit, hélas ! les écrevisses rougissaient toujours, je rougissais plus qu'elles, haletant, la gorge sèche, — lorsqu'un éclat de rire formidable m'apprit que l'on s'était moqué de moi. Mon oncle riait, mon père riait, et mon frère et mes sœurs, et le valet et la servante, et ma friponne de cousine, et ma bonne aieule elle-même, malgré ses quatre-vingts ans.

Ma mère seule eut pitié de ma confusion et cacha dans son tablier mon visage ruisselant de sueur et de larmes.

Que ce temps est loin, mon Dieu ! Et que d'eau a coulé depuis sous la roue de mon petit moulin de Roupeyrac !

N'importe ! La pêche aux écrevisses me tente encore, et je veux aller m'assurer si le moulin fait toujours tic-tac, si les hêtres sont toujours verts ; et si les *gourgues* noires de la *Durenque* et du *Gifon* cachent encore de ces " *petits poissons rouges marchant à reculons* " dans leurs profondeurs mystérieuses.

Et dire qu'en me penchant sur l'eau, je m'y verrai déjà des cheveux blancs !

FRANÇOIS FABIÉ.

Il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. — MME DE LAMBERT.

D'UN N'EMPÊCHE PAS L'AUTRE

M. Longpique. — Tiens, vous voilà. J'allais vous inviter à dîner, mais je vois que vous vous rendez chez les Panard.

M. Prentout. — A quelle heure dinez-vous ?

M. Longpique. — A six heures.

M. Prentout. — Eh bien, j'accepte votre invitation. Les Panard ne dînent qu'à sept heures.

COLLÈ !

Monsieur. — Non, ma chère, on ne peut juger de la position d'une femme par les bijoux qu'elle porte.

Madame. — Tu as raison. Mais on peut fort bien juger de la position de son mari.

TRÈS APPROXIMATIF

Mlle Happique. — J'espère, M. Crampon, que vous n'oublierez pas de venir passer la soirée avec nous, aussitôt que nous serons emménagés dans notre nouvelle maison.

M. Crampon. — Mais, certainement. Quand croyez-vous déménager ?

Mlle Happique. — Nous ne le savons pas encore exactement, mais les ouvriers ont commencé, hier, à creuser les fondations, et mon père croit que la maison sera terminée avant dix-huit mois.

PAS DE CONCURRENCE

Un ami demandait au prétendant Don Carlos qu'elle allait être sa politique après la conclusion de la paix.

— Tout ce qui me reste à faire, dit Don Carlos, est d'attendre quelques mois. Alors je serai sûr de monter sur le trône d'Espagne, car personne n'en voudra plus.

POUR ASSORTIR

Monsieur. — Il me semble que tu m'as dit hier que tu n'aurais besoin d'aucune toilette avant trois mois ?

Madame. — C'est vrai. Mais j'ai trouvé ce matin dans ma valise un morceau de ruban qui ferait une magnifique ceinture, et je n'ai aucune robe avec laquelle il peut s'assortir.

ELLE ÉTAIT DE LA TEMPÉRANCE



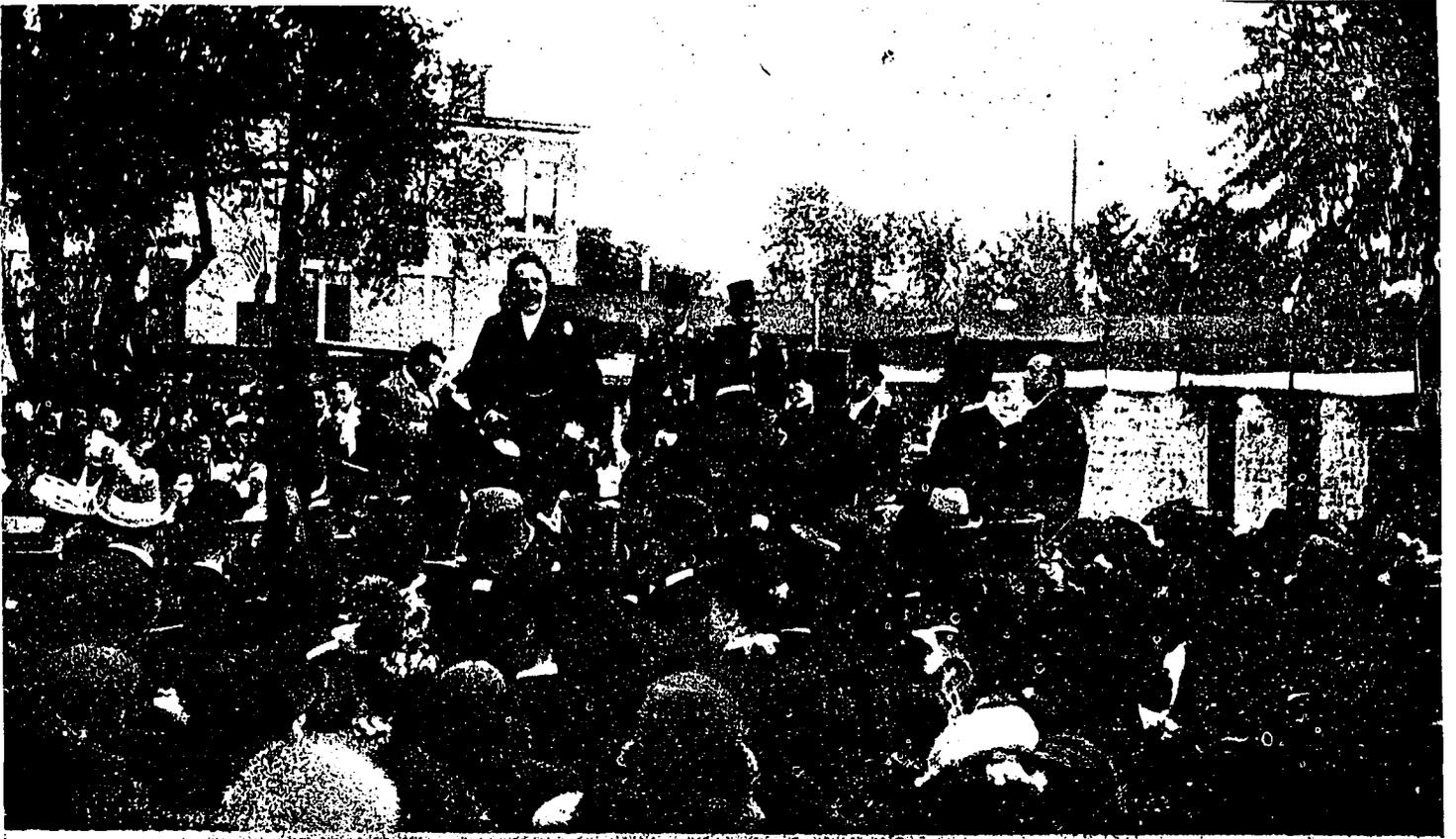
Lui. — Mon amour pour vous m'enivre.

Elle. — Je ne vous donnerai jamais l'avantage de dire : " J'étais ivre quand je vous ai épousé. "

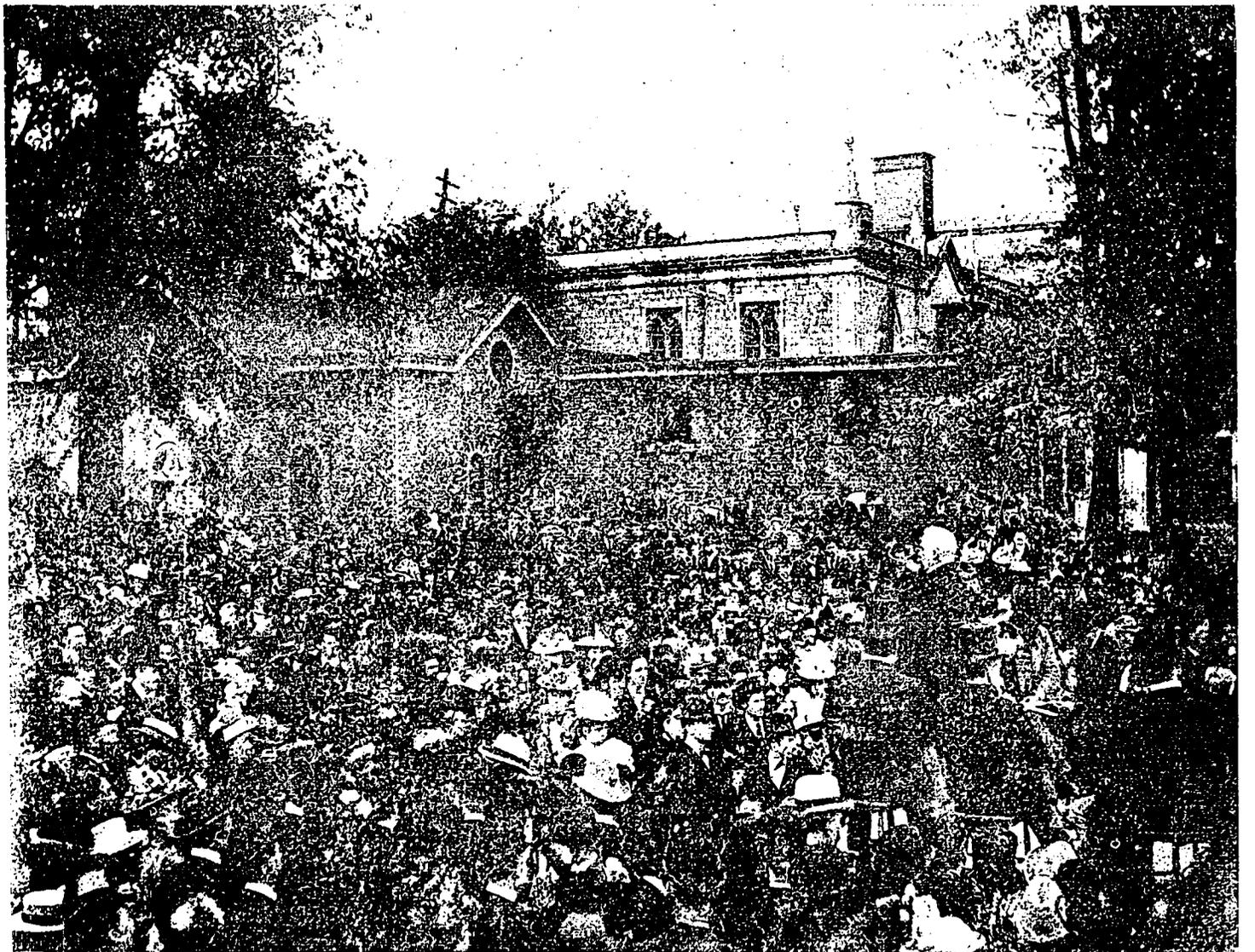
Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

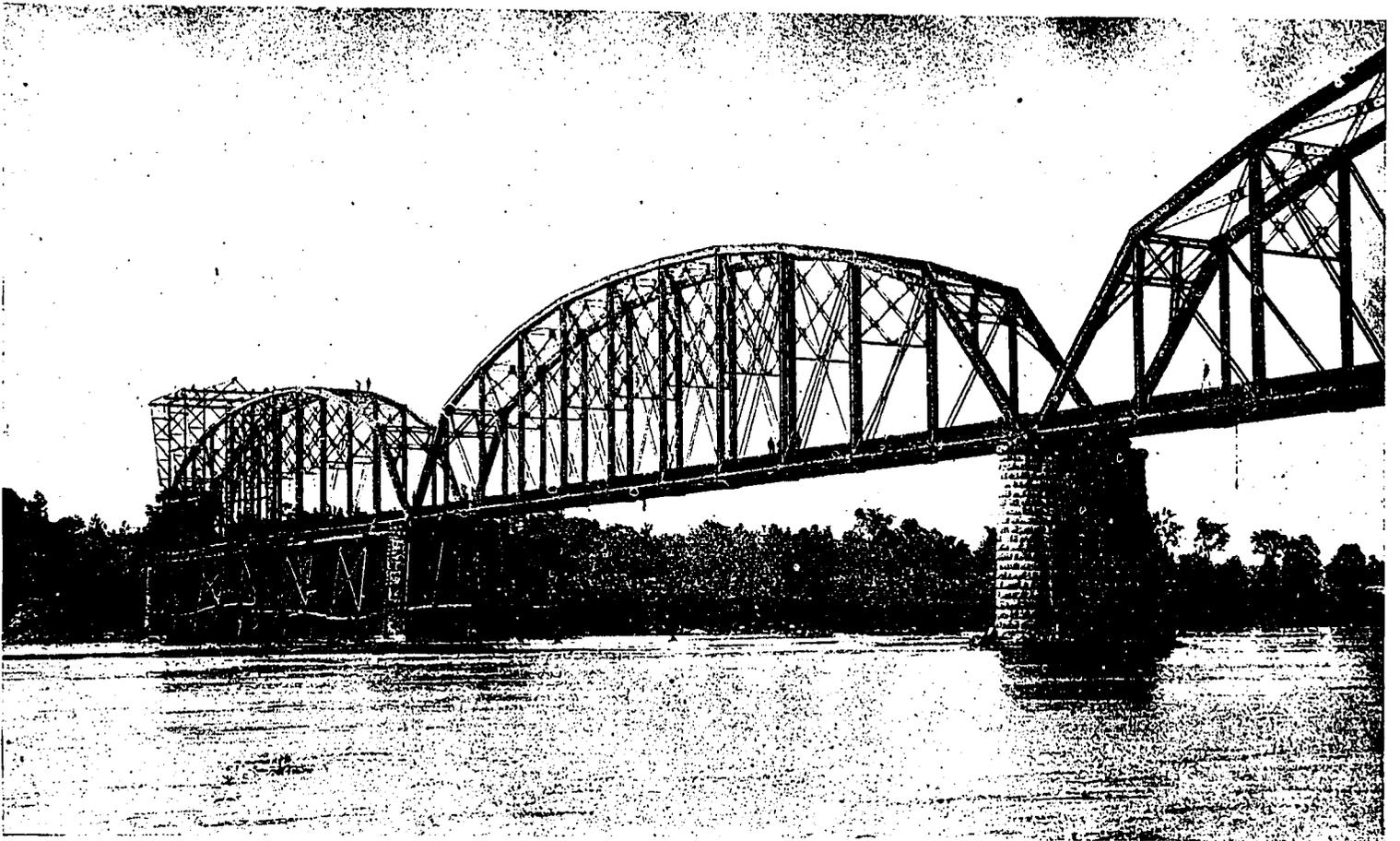
CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU "HIGH SCHOOL". — LE DISCOURS DE M^r QUINN, M.P.
 Photographie de Laprés & Lavergne, 300 rue St-Denis.



LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU "HIGH SCHOOL". — LE DISCOURS DE L'HON. D^r GUÉRIN.
 Photographie de Laprés & Lavergne, 300 rue St-Denis.



LA CATASTROPHE DE CORNWALL. — LE PONT AVANT L'ACCIDENT.

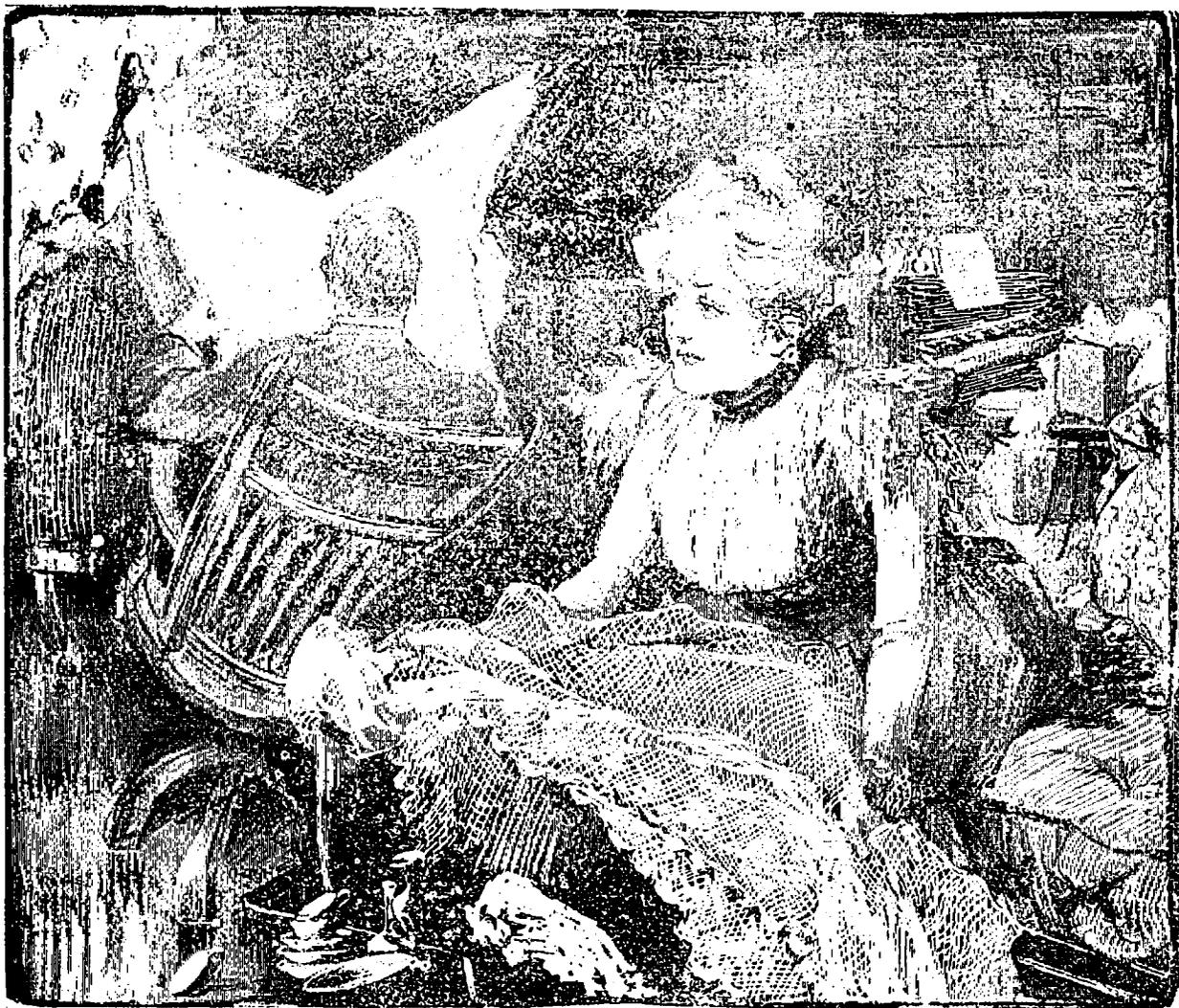
Photographie de J. A. Noel, Cornwall, Ont.



LA CATASTROPHE DE CORNWALL. — LE PONT APRÈS L'ACCIDENT.

Photographie de J. A. Noel, Cornwall, Ont.

PENDANT LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINNE



Monsieur.—Quelle catastrophe, si New-York était bombardé demain !
Madame.—Grand Dieu ! Je ne pourrais pas aller magasiner.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

L'on dit bien du mal des femmes en général, et Joc, pauvre Joë fait bien sa part, c'est ce qu'il se dit ; je ne sais vraiment si l'on m'interprète mal, je suis loin d'agir malicieusement, veuillez m'en croire. Nous avons tous des défauts, plus ou moins grands, plus ou moins variés, chacun de nous à sa dose commune et les supporte mieux qu'il tolère ceux de son voisin, cela est clair. Mais il y en a certains qui outrepassent la limite et qui poussent l'erreur jusqu'à la sottise. En voici un qui prédomine chez nous, canadiens du Canada, qui est de métamorphoser notre nom, d'anglifier notre langage et de renier notre nationalité. Si nos pères pour un instant sortaient de la noire éternité qui les a engloutis, ne seraient-ils pas ébahis et stupéfaits à la vue de cette fin de siècle. Leur nom qu'ils portaient avec gloire et orgueil, rappelant leurs ancêtres, les pays qui les ont portés, les faits divers de leur vie, changés, traduits ou prononcés à l'accent anglais, leur langue qu'ils chérissaient et qui, à vrai dire, est la plus belle que la science a connue, dont ils n'auraient voulu se défaire, oubliée / défuntisée ! Ils ne pourraient parler à leurs enfants, à leurs petits enfants : *I don't understand ! I am English, you know !* voilà la réponse, la seule réponse !

La nature qui a si bien divisé les choses, a donné à chacun de nous du goût, malheureusement il y en a qui l'ont tout dépensé avec leur jugement... pourquoï, dites moi, et sur quoi se base-t-on pour dire que l'Anglais est plus aristocrate ? J'aimerais à le savoir et si l'on me prouve le contraire, le premier je remets les armes et me compte vaincu.

L'Anglais est plus poli, encore une bonne. On trouve des vauriens partout comme il se rencontre des gentilhommes dans tous les pays et de toute nationalité, il s'agit de les savoir trouver. L'on a vu, ici même, parmi nos canadiennes, la réalité de ce que j'avance, laissant leurs amis de plus d'un jour pour des officiers de passage, des aventuriers ni plus ni moins, portant sur la poitrine galons et boutons jaunes qui éblouissent et qui avaient en magasin beaucoup de courtoisie du beau et du nouveau.

Qu'en résulte-t-il, des larmes, des sanglots, de la peine, de l'ennui pour un je ne sais qui, maintenant sur une autre plage, contant fleurette à une autre belle !...

Il est bien bon d'être poli et d'agir avec civilité pour les étrangers que nous rencontrons dans la vie, mais il ne faut pas oublier le proverbe, de mauvais goût, si vous le voulez, mais qui peut servir pour la circonstance : "Ne pas jeter l'eau sale avant d'avoir de l'eau claire".

Plusieurs ont été prises au piège, vous le savez autant et mieux que moi.

Pour la saison d'été l'on cherche un endroit où l'on passera les chaleurs. Aussitôt mademoiselle insistera auprès de son papa pour aller dans un

centre anglais ; fait-il moins chaud ? le site est-il plus beau ? est-ce par économie ou est-il meilleur pour la santé ? Non, je ne le crois pas. Nous avons le long de notre beau St-Laurent les places d'eau les plus charmantes ; dans le Nord les endroits les plus pittoresques du monde entier ; parmi notre société des amusements aussi variés et aussi agréables que chez nos voisins, l'air est aussi pur, l'on suit la mode, *I come from the beach !* et là on se travaille pour revenir les mains et la figure brûlés par le soleil. Que voulez-vous, c'est la mode et le signe des voyageuses des endroits fashionables. C'est là une lacune chez nous, canadiens, qui est de chercher à être ce que nous ne sommes pas et à ne pas être ce que nous sommes, à chercher l'idéal dans l'inconnu et de l'or dans tout ce qui brille.

Parlons anglais, allemand, espagnol, chinois même s'il est nécessaire, mais avant tout notre langue avec ceux qui peuvent nous entendre ; conservons ce qui nous appartient et respectons ceux de qui nous le tenons. JOE.

UN VRAI COMBLE

Boulingrin.— Quel est le comble du courage ?

Bidoche.— Sais pas.

Boulingrin.— Retourner à l'ouvrage après avoir retiré son salaire une semaine à l'avance.

C'ÉTAIT CELLES LA

Mlle Bichat.— Je suis bien chagrine, capitaine, mais des circonstances que je ne puis empêcher me forcent à vous dire non.

Le capitaine Landurean.— Puis-je savoir quelles sont ces circonstances ?

Mlle Bichat.— Les vôtres, capitaine.

C'EST DANS L'ORDRE



Mme Cœurdu.— Aie, monsieur Poinçon ! A quoi pensez-vous donc ? Vous allez mettre le beurre dans votre thé !

M. Poinçon.— J'ai toujours pensé, madame Cœurdu, que le fort devait aider le faible.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 1 OCTOBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

XXI

Amour Senile

(Suite)

—Il y avait un mois, jour pour jour, que j'étais votre femme, et déjà je n'avais plus guère d'illusions sur la vie que je m'étais faite, lorsqu'un soir, sans motif, parce que j'étais gaie, parce que j'essayais de provoquer votre sourire, vous m'avez frappée de deux soufflets en plein visage, si violemment que je tombai... évanouie. Lorsque je repris connaissance, vous étiez à mes pieds, vous traînant et demandant pardon, pleurant et sanglotant. Je pleurai aussi, je voulus savoir pourquoi vous m'aviez frappée. Vous n'avez pu me le dire... et je pardonnai quand même. C'était le premier acte de cette vie de tortures que vous me réserviez. A partir de ce jour, il y eut chez vous, pour le plus futile des prétextes une folie de brutalités inouïes, alors pourtant, je le jure devant Dieu, alors que je ne donnais prise à votre jalousie par aucun détail, par aucun regard, par aucune pensée!

—Pardon, Marie!

—Vous m'avez retiré jusqu'à votre enfant, parce que vous veniez de vous apercevoir que je m'étais attachée à elle et que Suzanne, tous les jours, prenait un peu de mon cœur. Vous ne me dites même pas où vous l'aviez envoyée. Elle fut perdue pour moi, et c'était ma seule joie et ma seule consolation... ma seule force contre vous! Si Suzanne était restée auprès de moi, je crois bien que j'aurais tout supporté à cause d'elle. Quand je me retrouvai seule en face du bourreau que vous étiez devenu, je n'eus plus aucun courage.

Les yeux fixes, plongée dans le passé, elle se tut. Lui la regardant, tremblait, les doigts convulsés. Et tout le temps qu'elle parlait, il répétait sans qu'elle l'entendit, sans qu'elle y prit garde :

—Ce serait fini... si vous vouliez revenir... vous auriez la vie bien douce.

Elle reprit, à voix basse, parlant comme pour elle seule :

—Et je souffrais sans me plaindre aux autres. Je n'implorais que la pitié d'un seul... votre pitié, à vous! Et quand vous m'aviez foulée aux pieds, quand mon corps n'était plus qu'une plaie, que contusions sanglantes, le matin, vous m'enfermiez, craignant que l'on ne découvrit vos cruautés, redoutant surtout une indiscretion de votre victime, alors que la victime, lorsqu'elle était ainsi torturée, se mordait les lèvres, étouffait ses sanglots pour qu'on ne l'entendît point crier!

Tout à coup, elle se leva, et découvrant son peignoir, elle montra ses épaules blanches, d'une ligne délicate idéalement pure.

—Tenez, dit-elle, voici encore, et pour toute ma vie, les marques de quelques-unes de vos caresses.

Il y avait des traits légèrement bleuâtres, trahissant des blessures. Elle referma son peignoir. Mascarot, blême, s'essuyait le front, les paupières closes. Marinette venait de faire retomber jusqu'à l'épaule la manche bouffante du peignoir, sur le bras gauche.

—Tenez, dit-elle, reconnaissez-vous cela?

Il essaya de regarder, mais aussitôt referma les yeux.

—Un soir, dans un accès de fureur jalouse, sans motif, je le jure encore, vous vous êtes précipité sur moi armé d'un couteau. J'eus peur... Je me débattis... Je criai... Pourtant le couteau s'abaissa, mais j'avais détourné le coup. Il devait me trouer la poitrine, il ne fit que me traverser le bras. Regardez votre ouvrage, monsieur Mascarot... Cette trace non plus ne s'en ira pas.

—Je ne voulais pas mourir. Et je compris que ma vie ne tiendrait qu'à l'un de vos caprices. Ce fut fini entre nous! Il y avait trop de preuves de vos brutalités pour que ma demande en séparation de corps ne fût pas admise. Je fus libre enfin. Je n'eus plus rien à craindre de vous.

Elle eut, à ce moment, un sanglot nerveux.

—J'avais trop souffert depuis deux ans pour ne pas avoir soif d'un peu de joie, d'un peu de plaisir. J'étais seule, sans amis, sans parents... et je n'avais que vingt ans. Je ne pouvais me défendre. Et j'étais si belle que je devais trouver la vie facile. M. de Savenay se présenta. Je l'aimais. C'était fini de mon bonheur sur terre.

Elle pleura silencieusement. Puis, soit pour reprendre un peu de sang-froid soit peut-être pour cacher ses larmes, elle alla appuyer son front brûlant contre la fenêtre et resta là quelques secondes.

Mascarot ne la regardait plus. Evidemment, si coupable qu'il fût, cet homme souffrait. Il y avait même, dans son regard vague et incertain, à ce moment-là, une folie véritable.

Elle s'essuya les yeux et revint près du vieillard. Alors il dit : —Oui, M. de Savenay fut votre première faute, mais M. de Savenay est mort!

Elle recula, effarée, les yeux agrandis par l'épouvante. Ce qu'elle venait d'entendre, était-ce un aveu? Elle l'avait vu à l'œuvre, cet homme d'apparence si froide, mais dont les passions étaient pourtant si violentes qu'elles le rendaient capable de tous les crimes.

—Ainsi, dit-elle, c'est vous? c'est vous?

Il comprit quelle était la pensée de la jeune femme. Et il eut un rire sinistre :

—A quoi pouvez-vous rêver, dit-il, et sa voix était étouffée, je ne suis, vous le savez bien, qu'un pauvre timide. Pour tuer un homme, il faudrait être brave, et vous savez bien, vous me l'avez reproché assez de fois, que je suis lâche!

—Oui, c'est vrai. Vous m'auriez tué sans pitié, mais vous attaquer à un homme, c'est autre chose.

Elle fit quelques pas nerveusement, dans le petit salon. Malgré tout, malgré ce qu'elle en disait, les dernières paroles de Mascarot, arrachées à la haine, avaient fait une profonde impression sur son esprit.

—Vous haïssez M. de Savenay. Vous connaissiez sa liaison avec moi. Pourquoi restiez-vous dans ses bureaux?

Il dit, faiblement, comme honteux de son indignité, de sa bassesse :

—Je voulais ne pas être loin de vous. Cela redoublait mes tortures lorsque je me trouvais en présence de M. de Savenay, parce que je me disais que peut-être il venait de vous voir... de vous parler... de vivre auprès de vous de rapides heures. Il apportait auprès de moi un peu de votre vie! Oui, cela centuplait mes souffrances, et pourtant, si aiguës et insupportables qu'elles fussent, je les aimais parce que vous en étiez la première cause.

Oui, cet homme aimait, assurément, mais la passion, à ce point extrême de violence, est proche de la folie, est proche du crime.

Cet entretien, qui avait fait revivre l'odieux passé, fatiguait visiblement Marinette. Elle voulut briser là.

—Résumons, dit-elle, et soyons brefs. Cela m'amuse peu de vous voir, vous devez le comprendre. Auriez-vous conçu l'espérance insensée de me faire reprendre auprès de vous ma vie d'autrefois?

—Marie, ne me refusez pas. Jadis vous n'aviez que de l'aïance chez moi, aujourd'hui je suis presque riche, oui, presque riche. Vous êtes habituée maintenant au luxe, c'est vrai, mais ce luxe doit vous faire rougir lorsque vous réfléchissez comment il est acquis. Car vous avez beau vous étourdir, vous avez le cœur honnête, et dans tous vos désordres vous resterez honnête. Vous n'êtes pas heureuse. Si je ne vous offre pas, auprès de moi, le bonheur complet — car je suis trop vieux pour vous plaire — du moins, vous y serez honorée... respectée...

—Vous êtes fou, M. Mascarot, je n'ai pas envie de mourir sous les coups, lentement, ou d'être assassinée quelque jour, en un accès de fureur jalouse. Je ne suis pas heureuse, soit. Je pleure souvent quand je suis seule. C'est encore vrai. Mais je suis femme, moi, je n'ai pas besoin d'être brave, comme les hommes. Eh bien! j'ai peur de vous. J'en ai même une si grande peur qu'entre recommencer ma vie d'autrefois, torturée, mais honorée, et continuer ma vie d'aujourd'hui, calme et déshonorée, je n'hésite pas. C'est vous, du reste, qui portez tout le poids de mes désordres. C'est vous qui les avez fait naître. Votre vue m'est doublement insupportable, puisqu'elle me rappelle le passé, et puisque le présent est votre œuvre.

Elle se leva et sonna, pour appeler.

—Marie, je vous en supplie.

—Non. Vous n'avez cessé de me faire horreur.

—Marie! Prenez garde!

—Ne vous représentez plus. Je vais donner des ordres. Vous trouveriez ma porte fermée. Adieu.

Et, d'un bond, elle s'élança dans la pièce voisine, dont elle referma la porte derrière elle.

Mascarot demeura sur sa chaise, comme pétrifié, les yeux fixés sur cette porte. Une expression féroce contractait sa physionomie.

Puis, songeant à sa fille, seule affection qu'il lui restait, il se consola peu à peu. Il sortit enfin, sans regarder derrière lui.

Le soir même il était de retour à Crézancy.

XXII

L'Opinion d'un Témoin

En franchissant la porte de sa petite maison de campagne, Mascarot se sentit soulagé d'un poids immense.

— Ici seulement, se disait-il, est le repos de mes vieux jours. Ah ! si je pouvais oublier Mario !

Sa satisfaction ne fut pas de longue durée. Il était revenu en pleine nuit et croyait son monde endormi. Denise, sa sœur, veillait auprès de Suzanne. Elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et vint sur le palier éclairer l'arrivant.

— Doucement, lui recommanda-t-elle, comme il montait l'escalier.

Mascarot s'arrêta dans la première pièce, et, regardant sa sœur avec angoisse :

— Suzanne est malade ?

— Un peu de fièvre ; ce ne sera rien.

— Dort-elle ?

— Oui, depuis une heure à peine. Elle a eu du délire ; elle réclamait à grands cris sa petite mère.

— Toujours ! elle ne pourra donc pas l'oublier, elle aussi !

— Elles s'aimaient tant !

— C'est ta faute !

— Comment ?

— Après la mort de ma première femme, tu aurais dû venir habiter avec moi. Suzanne t'aurait aimée comme elle aime cette créature et je n'aurais point pensé à me remarier.

— Je ne le pouvais pas. J'étais dame de compagnie d'une personne âgée et malade. Ma maîtresse tenait à moi, je devais la soigner jusqu'au bout. Et j'ai bien fait puisqu'elle est morte en me léguant quatre-vingt mille francs qui, ajoutés à tes économies, nous permettent de donner à Suzanne tous les soins nécessaires.

— Est-ce un reproche ?

— Moi ! fit Denise, te reprocher quoi que ce soit ! Tout ce qui est à moi t'appartient et je n'ai d'autre ambition que de voir guérir ma nièce.

— Pardon, chère sœur, dit Mascarot, je ne reconnais pas assez ton dévouement.

Il ajouta avec un sanglot :

— Ah ! si tu avais pu venir à mon premier appel, tu m'aurais évité de grands malheurs.

— Je sais... tu n'as pas le courage d'arracher de ton cœur un amour fatal.

— Oh ! oui, fatal !

Ils avaient parlé à voix basse pour ne pas réveiller la malade. Un gémissement de Suzanne les fit tressaillir.

Mascarot se glissa sans faire le moindre bruit dans sa chambre et s'assit en face d'elle.

Une veilleuse à la flamme tremblante éclairait le visage de Suzanne : L'enfant ouvrit les yeux et apercevait son père :

— Enfin, te voilà revenu. Je vais mieux en ce moment ; mais j'ai bien souffert. J'étouffais ; j'avais comme du feu dans la poitrine.

Il lui prit une main, et la portant à ses lèvres :

— Ne parle pas mignonne ; cela te fatigue. Veux-tu boire un peu de tisane ?

— Je n'ai besoin de rien, sinon de te parler, oh ! pas longtemps. D'où viens-tu ?

— De Paris où j'étais allé pour affaire.

— Tu n'as pas vu petite mère ?

— Non, répondit-il sans hésitation.

De grosses larmes roulèrent dans les yeux de Suzanne.

— Alors, fit-elle, je ne reverrai donc pas petite mère... avant de mourir ?

— Mourir ! ne prononce jamais ce mot. Le docteur Walter répond de toi, il te guérira.

— Oh ! si cela ne dépendait que de sa science et de son dévouement !

Denise venait d'entrer dans la chambre de sa nièce et se tenait debout, derrière le lit.

— Voyons, Suzanne, dit-elle, soit raisonnable ; ne fais pas de peine à ton père. Et puis, tu vas te redonner la fièvre. Il faut dormir. Prends une cuillerée de ta potion, c'est l'heure.

— Le docteur est venu ce soir ? demanda Mascarot.

— Non, répondit Denise. Je n'ai pas jugé à propos de l'appeler. J'ai toujours d'avance la potion qu'il a ordonnée pour le cas où Suzanne serait reprise de ses étouffements.

— J'irai le chercher, ce matin. Bonne nuit. Moi aussi, j'ai besoin de repos.

Il embrassa l'enfant, qui ne pleurait plus, mais dont la physionomie exprimait une morne résignation.

Au matin, Denise raconta dans tous ses détails à son frère l'accident de Médéric. Elle ne lui cacha rien, sachant bien qu'au village tout finit par se savoir.

Mascarot lui reprocha de s'être absentée de la maison, avant son retour. Elle s'excusa en lui faisant observer que Suzanne n'était pas seule, que Catherine lui tenait compagnie.

— Suzanne, dit Mascarot, aura pris froid en sortant le soir. Et puis, il ne lui faut aucune émotion.

L'accident de ce jeune Alsacien qui s'appelait Médéric et connaissait le docteur Walter le troublait étrangement. Il se fit décrire le bicycliste, et son émotion redoubla en reconnaissant que le signalement de Médéric correspondait avec celui du plus jeune des fils Jordanet.

Il s'enferma dans une petite pièce qui lui servait de cabinet de travail et de bibliothèque. Il s'assit devant son bureau et, s'appuyant sur les coudes, le front dans les mains, il demeura immobile pendant un long temps, tout entier à sa méditation.

Quand il releva la tête, un mauvais sourire crispait ses lèvres et une ironie cruelle animait son regard, si terne d'ordinaire.

Il alla embrasser Suzanne, la trouva levée, mais si faible que, sans l'aide de Denise, elle se serait évanouie en s'habillant.

— Je vais chercher le docteur, dit-il.

— A quoi bon père ! Dieu seul pourrait me guérir ; mais il ne le veut pas.

— Encore du découragement !

— Je suis si triste, et tu sais pourquoi. Toi aussi, tu pourrais soulager ma peine, mais tu ne le veux pas. Tu m'aimes bien, mais pas encore assez, puisque tu me refuses la consolation de voir de temps en temps ma petite mère.

— Cette femme n'est plus digne d'entrer ici.

— Oh ! ne dis pas cela, père. Je connais le cœur de petite mère, il est inépuisable de bonté.

Mascarot baissa la tête. En exaltant celle qu'elle s'obstinait à appeler sa petite mère Suzanne ne craignait pas de juger son père, de lui reprocher les actes de brutalité dont elle avait été témoin.

Elle le condamnait avec cette sûreté d'appréciation qui vient d'un esprit droit, d'une âme pure.

— Ne me parle plus de cette femme ! s'écria-t-il.

Suzanne répliqua d'un ton ferme :

— Si Marie savait que je suis en danger, rien ne l'empêcherait de venir m'embrasser.

Il répéta avec la même véhémence :

— Ne m'en parle plus ! plus jamais !

Sa violence naturelle avait eu raison de la tendresse qu'il portait à l'enfant si cruellement éprouvée. Il sortit sans oser regarder le mal que ses mauvaises paroles avaient fait à la malade.

En approchant de la maison du docteur Walter, Mascarot s'arrêta pour examiner les fenêtres. Tous les rideaux étaient tirés.

Mascarot sonna. Le domestique vint lui ouvrir et l'introduisit dans un salon meublé des plus simplement.

Le docteur fit prier Mascarot de monter à son cabinet de consultation, pièce contiguë à celle où se trouvait Médéric. Les deux locaux étaient séparés par une simple portière.

Mascarot annonça au docteur que sa fille avait eu une nouvelle crise d'étouffement.

— A-t-elle pris sa potion ? demanda M. Walter.

— Oui ; fort heureusement, ma sœur a toujours sous la main les remèdes que vous avez prescrits.

— Mademoiselle Denise est une bonne sœur et une bonne tante. Comment va Suzanne, ce matin ?

— Beaucoup mieux. Cependant, vous m'obligeriez de venir la voir.

— J'irai tantôt. Si ces crises devenaient fréquentes, je vous engagerais à passer l'hiver avec Suzanne, soit à Nice, soit en Italie, à San Remo, par exemple, dont le climat est si doux toute l'année.

— S'il le faut, docteur, s'il le faut absolument, nous partirons ; mais je ne quitterai pas sans regret mes cotons de la Murne.

Mascarot ne pouvait s'habituer à l'idée de s'éloigner de la capitale, de ne plus revoir Marie. Il se leva, et tendant la main au médecin :

— Merci à tantôt.

— Vous partez déjà ? demanda le docteur Walter.

— Je ne voudrais pas vous déranger, et puis je suis en proie à un tel dérangement que je recherche la solitude, comme un pestiféré.

Cette plainte émut le docteur qui, oubliant pour un instant la mission que lui avait donnée Médéric, s'efforça de rassurer son client.

— Il ne faut pas vous tourmenter ainsi : Suzanne est jeune, elle peut guérir. Surtout évitez-lui toute contrariété. Dans cette terrible maladie, le moral a une grande influence sur le physique. Suzanne doit être un peu volontaire, capricieuse, nerveuse. Si elle vous demande des choses possibles, accordez-les lui sans hésitation.

Le docteur Walter avait deviné les véritables causes de la tristesse de Suzanne, et sans en avoir été chargé par elle, il se faisait son avocat.

— Oui, murmura Mascarot, des choses possibles... .

Un léger craquement, qui se produisit dans la chambre voisine, attira son attention. Il connaissait les dispositions de la maison et

tout lui donnait à supposer que celui qu'on appelait Médéric se trouvait dans cette pièce.

—A tantôt, docteur, répéta-t-il.

—Oui, c'est entendu. Asseyez-vous et causons. J'ai à vous causer sur un sujet qui vous est toujours pénible, mais qui m'intéresse au plus haut point.

—Je n'ai rien à vous refuser, cher docteur.

—Il s'agit de ce pauvre Jordanet.

Mascarot ne manifesta aucun trouble.

—Il est bien vrai, dit-il, que le souvenir de cette homme m'est fort pénible. Il me rappelle le cruel devoir que j'ai eu à remplir aux assises. Mon témoignage pouvait en établissant la préméditation, le faire condamner à mort. Heureusement, il a obtenu des circonstances atténuantes.

—Heureusement ! dites-vous ; la mort eût été préférable. Jordanet m'écrivait souvent et chacune de ses lettres est un tableau navrant de ses horribles souffrances.

Mascarot demeurait impassible.

—Vous connaissiez cet homme, docteur, et malgré les preuves, vous n'avez jamais douté de son innocence. Vous le plaignez ; mais moi, qui ne le connais pas, qui n'ai jamais eu l'occasion d'apprécier ses mérites et son caractère, je suis bien obligé de m'en tenir aux faits acquis par l'instruction judiciaire, par les débats ; je ne puis partager votre pitié.

Il ajouta avec un léger tremblement dans la voix :

—J'aimais beaucoup M. de Savenay ; d'autre part, sa fin prématurée m'a porté un très grand préjudice en m'obligeant à prendre ma retraite avant d'avoir réalisé des économies suffisantes pour doter Suzanne. Sans ma sœur, qui est le désintéressement même, nous serions dans la gêne.

—Tout cela ne prouve pas que Jordanet soit coupable. En dehors de l'instruction judiciaire, il faut tenir compte du passé de l'accusé, passé irréprochable. Jordanet était un travailleur, il ne vivait que pour sa femme et ses enfants. De simple ouvrier, il était devenu contremaître, puis patron. Il faisait de bonnes affaires à Strasbourg en 1870, quand la guerre a éclaté. Pendant le bombardement, il s'est enrôlé dans cette héroïque légion de volontaires qui ont défendu pied à pied leur cité en flammes...

—Son avocat, interrompit Mascarot, n'a pas manqué de rappeler ces détails au jury et...

—L'avocat, s'écria le docteur Walter, n'a pas dit la moitié du bien que les anciens Strasbourgeois pensent de Jordanet. Après la guerre, Jordanet a tout sacrifié pour ne pas devenir Allemand. Il a emmené tout son monde à Paris et il a tenté de s'y refaire une situation. Les fonds lui manquaient ; il n'a pas réussi.

Jamais, dans leurs entretiens précédents sur Jordanet, le docteur Walter n'avait montré une telle chaleur. Il parlait sur un ton élevé, comme s'il eût voulu se faire entendre d'un nombreux auditoire.

Mascarot ne pouvant soutenir le regard de cet honnête homme, qui cherchait à pénétrer dans sa conscience, restait les yeux fixés sur le plancher.

—Et vous croyez, continua le docteur Walter, qu'un homme de cette valeur puisse renier son passé et le souiller d'un crime dont le vol serait le mobile. Allons donc ! Il faudrait que cet homme eût perdu la raison. N'êtes-vous pas de mon avis, mon cher monsieur Mascarot ?

L'ancien comptable se décida enfin à montrer son visage.

—Certainement, répondit-il, Jordanet a fait preuve, dans ses réponses au tribunal, d'une remarquable présence d'esprit.

—Insinuez-vous par là qu'il dissimulait sa pensée, qu'il jouait un rôle ?

—Non, docteur, je voulais dire simplement que Jordanet avait la pleine possession de ses facultés mentales.

—A la bonne heure ! Le malheureux s'est exprimé avec la netteté que donne une conscience irréprochable. Si j'avais été du jury, je ne m'y serais pas trompé : il y a dans la voix d'un innocent une justesse de ton qui impose, qui convainc, et...

—Oui, mais les présomptions ? Si vous aviez été du jury, il vous aurait bien fallu en tenir compte.

Le docteur écoutait avec patience ce raisonnement qui s'imposait à son esprit, mais que son cœur repoussait.

Il se disait : "Cet homme n'a pas l'accent de la sincérité. Pourquoi ses yeux fuient-ils les miens ? Est-ce timidité ou fourberie ?"

—Quoi que vous en pensiez, monsieur Mascarot, déclara-t-il, vous ne me retirerez pas de l'idée que Jordanet est innocent. On a déjà eu à déplorer des erreurs judiciaires basées sur des présomptions beaucoup plus graves. Or, comment ont-elles été reconnues ? par des hasards heureux ou simplement par les aveux du vrai coupable. Vous aimiez votre patron, monsieur Mascarot, et par conséquent, vous devez tenir à ce qu'il soit vengé ?

—Oui, oui, balbutia l'ancien comptable de la banque Savenay.

—Eh bien, faites-moi la concession de partager un instant mon sentiment et aidez-nous à trouver le vrai coupable.

—Moi ! moi !

Et Mascarot roulait des yeux égarés.

—Oui, vous ! fit le docteur Walter. Vous seul étiez en mesure de fournir au jury des renseignements complets sur l'existence de monsieur de Savenay : vous n'avez pas même dit au jury ce que tous les journaux de l'époque ne se sont pas fait faute de révéler.

—Mais...

—Pardonnez-moi, laissez-moi continuer : votre patron menait la vie en partie double : bon père de famille à la maison, coureur de filles au dehors. Avec cela, joueur, prodigue !

—Ce sont des calomnies...

—Qui n'ont pas été relevées par la famille. Votre patron pouvait avoir des ennemis, non seulement dans le monde interlope qu'il fréquentait, mais encore chez lui-même. Permettez-moi une question ?

—Je vous écoute, docteur.

—Madame de Savenay était-elle résignée à son sort ?

La physionomie de Mascarot prit une expression de malice diabolique.

—Je n'en sais rien, répondit-il. Tout ce que je puis vous assurer, c'est qu'elle n'est pas restée inconsolable dans son veuvage, à preuve qu'elle s'est remariée.

—Avec qui ?

—Avec le colonel de Vandières.

Le docteur Walter fit un grand geste d'étonnement.

—Comment ! s'écria-t-il, la veuve de M. de Savenay a épousé l'homme qui avait avancé un million à son mari pour le sauver de la banqueroute !

—Oui, celui-là même. Rien d'extraordinaire ; elle ne pouvait lui refuser cette compensation.

—Depuis quand le connaissait-elle ?

—Ah ! ça, je ne sais pas.

Le docteur Walter resta silencieux un long temps. Il hésitait, dans son intégrité, à lancer sur une telle piste le pauvre Médéric qui, couché dans la pièce voisine, n'avait pas perdu un mot de cet entretien.

—C'est étrange, se borna-t-il à dire. Depuis quand le savez-vous ?

—Depuis hier. Quand à vous fournir des renseignements sur la vie privée de M. de Savenay, je ne le pourrai, malgré tout mon désir de vous satisfaire. A la banque, je me contentais de faire mon travail. Je ne suis pas de ces employés qui espionnent le patron, soit par malice naturelle, soit dans l'espoir de trouver des armes contre lui.

—Je le suppose, M. Mascarot.

—Les reporters ont été unanimes à exalter Jordanet et à vilipender la victime. Je ne sais où ils ont puisé leurs informations. Toujours est-il que les magistrats instructeurs n'y ont trouvé aucun renseignement de nature à modifier leur manière de voir. Voilà, docteur, tout ce que je puis vous dire.

—Merci et pardon de vous avoir retenu si longtemps. Je vous rends votre liberté.

Et cette fois, le docteur Walter laissa partir Mascarot.

XXIII

Petite Mère

La porte d'entrée s'était à peine refermée derrière Mascarot que Médéric appelait le docteur.

—J'ai tout entendu, dit-il.

Il avait le visage congestionné, et de ses mains crispées, il forçait la couverture de son lit. Le docteur le rappela au calme.

—Si j'avais su, dit-il, que cet entretien devait vous bouleverser à ce point, je l'aurais retardé de plusieurs jours. Pour l'instant, mon cher enfant, vous avez besoin de toute votre tranquillité.

—Je ne serai tranquille, s'écria Médéric, que lorsque j'aurai vengé mon père.

—Avant tout, il faut que vous soyez sur pied.

—Quelle fatalité ! Le malheur nous poursuit, donc partout !

—Une jambe fracturée n'est pas un si grand malheur. Je la raccommoierai, votre jambe ; j'en ai radistolé de plus compromises, pendant le siège de Strasbourg, alors que les obus de nos bons voisins, les Badois, pleuvaient sur la ville. Rancez-vous de cette émotion ; nous causerons plus tard, quand vous serez de sang-froid.

—Non, docteur tout de suite, je vous en supplie.

—Soit ! Avez-vous donc saisi dans les dires de mon client un mot qui vous ait frappé ?

—D'abord, cet homme est faux ; il sait quelque chose et ne veut pas l'avouer, soit par un stupide dévouement envers les Savenay, soit par peur de se compromettre.

—Prenez garde, Médéric, vous allez trop loin dans vos appréciations. La vérité est que, comme moi, vous avez été surpris du mariage de Mme de Savenay avec le colonel de Vandières. En somme, cela n'a rien de si étonnant. Mme de Savenay est encore une très belle femme ; le colonel lui a rendu un service de premier ordre en payant ses créanciers. Il l'aura remarquée et elle lui a donné sa main pour s'acquitter d'une dette de reconnaissance.

Ce raisonnement était parfaitement logique et Médéric dut, malgré ses préventions, le reconnaître. Cependant il hasarda cette remarque :

—Qui nous prouve que le colonel de Vandières n'était pas l'amant de Mme de Savenay ?

Le docteur ne lui laissa pas le temps de développer une insinuation que sa droiture repudiait.

—Voyons, mon ami, vous improvisez là un roman qui me paraît pécher par la base. Le colonel de Vandières a la réputation d'un brave soldat et nous ne pouvons, sans aucune preuve, en faire le héros d'une vilaine histoire d'adultère.

—La passion, répliqua Médéric, fait oublier l'honneur aux plus braves. Dans ma situation, il m'est permis de tout supposer.

Il répéta au docteur la révélation que son père lui avait faite, après sa condamnation.

—Pourquoi ne l'a-t-il pas dit au jury ? demanda le docteur.

—Parce qu'on ne l'aurait pas cru.

—Ce qui prouve, conclut le docteur, que ses soupçons ne reposent pas sur une base sérieuse.

—Peut-être ! fit Médéric sur un ton sombre. Notre piste est très vague, c'est certain ; mais pour l'instant, nous n'avons que celle-là et je suis décidé à la suivre jusqu'au bout.

—De la prudence, Médéric !

—Soyez tranquille : je sais trop ce qu'il en coûte à un honnête homme de se voir accuser et condamner d'après de fausses apparences. Je me renseignerai dans l'ombre, sans compromettre personne, et je n'agirai qu'en connaissance de cause.

Tendant la main au docteur :

—Merci, lui dit-il, pour la vigueur avec laquelle vous avez défendu mon père contre l'individu qui sort d'ici. Le témoignage de cet individu nous a été fatal. Il le reconnaît lui-même et il n'en éprouve aucun regret ; bien mieux, il s'en félicite.

—Tout autre, à sa place, Médéric, ne penserait pas autrement. Il faut connaître Jordanet pour avoir la conviction de son innocence. Mascarot ne l'a point chargé aux assises ; il a dit ce qu'il savait, c'était son devoir. Je vous quitte, mon cher enfant ; j'ai un malade à visiter. Je reviendrai déjeuner ; ensuite, j'irai voir Suzanne.

Au nom de la fille de Mascarot, les traits du blessé se détendirent. Le docteur parti, Médéric repassa dans sa mémoire tous les détails de la conversation qu'il avait écoutée, de son lit, sans en perdre un seul mot.

Combien il regrettait de n'avoir pu observer la physionomie de l'ancien comptable quand, mis au pied du mur par le docteur, cet homme était obligé de préciser sa pensée. Mais s'il n'avait pas vu Mascarot, il l'avait entendu, et ses intonations hésitantes, fausses, lui sonnaient encore à l'oreille. Cet homme, pour lequel il ressentait une aversion instinctive, insurmontable, était le père de Suzanne, si belle, si gracieuse, si franchement bonne et compatissante ! Le pauvre Médéric devait s'avouer que si le père lui faisait horreur, en revanche, la fille le transportait d'admiration !

Le docteur Walter n'était pas partisan de la solitude pour les malades confiés à ses soins. A son retour, il fit dresser la table dans la chambre de Médéric et y prit place avec sa fille.

—Mon cher enfant, dit-il à l'infortuné bicycliste, je vous ordonne, comme remède interne, de manger un œuf à la coque et de boire un verre de vieux bordeaux mouillé d'eau de source. J'ai pensé qu'il ne vous serait pas désagréable d'avoir de la compagnie et je me suis permis de nous inviter chez vous.

—C'est trop de bonté !

Il remarqua le franc sourire de Catherine. Il s'était redressé à demi, et pour le soutenir, elle lui avait glissé un coussin sous son oreiller.

Il la remercia de tout son cœur ; mais, loin d'être ébloui par la belle carnation de cette vigoureuse blonde, aux cheveux abondants et nattés à l'alsacienne, il la comparait en lui-même à l'autre, si fine, si idéale.

Durant le repas, le docteur Walter s'appliqua à ne rien dire qui pût attrister le moral déjà si éprouvé de son hôte. Il raconta quelques histoires plaisantes du pays.

Certains de ses malades abusaient des crus d'alentour. Il leur prescrivait le régime exclusif du lait ; mais dès que ces incorrigibles se sentaient la tête et l'estomac libres, bien vite ils retournaient au vin blanc, d'abord avec une modération causée par la peur de mourir avant leur tour, puis avec une fréquence qui les faisait retomber au plus bas.

L'un de ces ivrognes était le héros d'une aventure que le docteur ne se lassait pas de narrer à ses clients pour les dérider.

Cet individu, surnommé Futaille par ses compatriotes, s'était attardé un soir chez un de ses confrères en dégustation. Sa femme vint l'y relancer, vers minuit ; mais comme il avait encore soif, il la renvoya en la poussant dehors par les épaules.

—J'en ai assez, de cette vie-là, s'écriait-elle ; j'vas m'nayer dans la Marne, tu n'me retrouv'ras pas à la maison !

—C'est ça, lui dit Futaille en refermant la porte ; j's'ai bien débarrassé et toi aussi.

A deux heures du matin, il rentrait chez lui, complètement ivre, mais encore ferme sur ses jambes. Il trouva sa femme couchée et ronflant.

—Que faites-vous ici, madame ? lui cria-t-il en la tirant par les pieds.

—C'est moi, mon homme, dit la malheureuse ; c'est ta femme.

—Vous mentez, madame ! répliqua Futaille : ma femme s'en est allée s'nayer dans la Marne et j'suis veuf. Vous n'avez pas honte de vous trouver ici à pareille heure ! Sortez, et plus vite que ça !

Et il la jeta dehors sans lui laisser le temps de passer sa robe.

Ce beau trait accompli, il s'enferma à clef, se coucha et s'endormit. Le lendemain matin, retrouvant sa femme blottie dans l'étable, Futaille prétendit qu'il ne se souvenait de rien.

Ce récit fit rire Médéric malgré lui.

Avant de ressortir, le docteur Walter alla chercher dans sa bibliothèque un roman d'Alexandre Dumas : le "Capitaine Pamphile".

Il l'apporta au blessé.

—Voici de quoi vous distraire, lui-il. J'ai dans ma bibliothèque, une riche collection d'ouvrages composés par des auteurs gais. Leur bonne humeur naturelle, leur penchant à voir tout en rose, à s'amuser d'un rien, se communique au lecteur. Certains attristés qu'on appelle, en terme de médecine, des hypocondriaques, toujours occupés de leur personne, emprisonnés dans un égoïsme chronique, devraient lire et relire ces ouvrages bienfaisants. J'en ai guéri quelques-uns en leur faisant prendre du Dumas en guise de potion. Quant aux blessés qui, comme vous, attendent de la nature la réparation de leurs accros, ils abrègent le temps en se laissant bercer par les histoires de ce charmeur impérissable. A tantôt, mon cher enfant.

Le docteur se rendit chez Mascarot avec Catherine, qui avait hâte de revoir son amie.

Médéric, resté seul, essaya de lire ; mais les mots défilaient, vides de sens, devant ses yeux.

Sa pensée était ailleurs. Elle allait à son père, à sa mère et à ses sœurs, dont il se dépeignait l'inquiétude, à ce Mascarot que le hasard avait rapproché de lui, et enfin, à Suzanne.

Il lui tardait aussi de recevoir la réponse de M. Salvater. Il se prenait à espérer que cet excellent homme, toujours prêt à obliger, viendrait le voir à Crézancy.

Médéric n'avait eu qu'une chance dans sa vie, celle de travailler pour un patron humain, affranchi de tous les préjugés. Sans M. Salvater, que serait-il devenu, après la condamnation de son père ! Maintenant, grâce à lui, il s'en tirerait encore, il ne manquerait jamais d'ouvrage. M. Salvater, il n'en doutait pas, lui tiendrait compte d'un accident survenu à son service, ne le laisserait pas sans ressources pendant ce chômage forcé.

Catherine rentra seule ; son père avait été appelé, à deux lieues de Crézancy, par un malade.

Elle frappa à la porte de Médéric et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Il la pria d'entrer, et elle alla s'asseoir auprès de la fenêtre, en face de lui.

Une tristesse profonde se voyait sur le visage de la belle fille, d'ordinaire si riieuse. Des larmes brillaient dans ses yeux.

—Mademoiselle Suzanne est donc bien mal ? demanda Médéric avec une inquiétude qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler.

—Elle va mieux qu'hier, paraît-il ; mais je l'ai trouvée si pâle, si affaiblie, que j'en suis effrayé.

—Vous l'aimez bien, n'est-ce pas ?

—Qui n'aimerait pas Suzanne ! c'est la douceur et la bonté mêmes. Par malheur, elle a perdu sa mère étant encore très jeune et, depuis, elle n'a jamais eu de réelle satisfaction.

—Pourtant, son père paraît être aux petits soins pour elle.

—Son père !

Et Catherine détourna la tête.

Médéric ne laissa pas échapper cette occasion de se renseigner sur l'ancien comptable de la banque Savenay.

M. Mascarot n'aurait-il que les apparences d'un bon père ?

—Il adore sa fille, mais avec cette jalousie atroce qui a obligé sa seconde femme à se séparer de lui. Il la séquestre pour ainsi dire, et s'il n'avait crainte de s'aliéner mon père en qui il a une confiance illimitée, il ne m'aurait pas permis de devenir l'amie de Suzanne.

—Sa seconde femme, demanda encore Médéric, était beaucoup plus jeune que lui ?

—On le dit. Je ne l'ai jamais vue, puisque leur séparation date d'il y a deux ans.

—C'est elle qui a demandé la séparation de corps ?

—Oui, et elle ne pouvait manquer de l'obtenir.

—Son mari la frappait ?

—Des témoins l'ont prouvé ; mais cela n'a guère d'intérêt pour vous, M. Médéric.

—Au contraire, mademoiselle, et je vous serais reconnaissant de me donner des renseignements complets sur ces témoignages.

—Voici comment les faits se sont passés : un soir, des passants ont entendu des cris déchirants de femme à l'intérieur de la maison de M. Mascarot. Ils se sont arrêtés. Une fenêtre s'est ouverte, et Suzanne, qui n'était encore qu'une enfant, s'est montrée à peine vêtue, criant : " Au secours ! papa assassine petite mère ! " Les passants ont escaladé le mur du jardin ; mais Mascarot sortant précipitamment les a menacés de son revolver et forcés de battre en retraite. Le lendemain, sa victime, toute meurtrie de coups, allait faire constater ses blessures par un médecin de Jaulgonne ; puis elle s'enfuyait à Paris. Trois mois après, grâce aux témoins qui avaient entendu ses cris et les appels de Suzanne, elle obtenait gain de cause contre son bourreau. Voilà tout ce que je sais.

Médéric demeurait plongé dans un silence méditatif. Ces actes de violence sur une femme, ces menaces de mort contre des gens sans défense et accourus à l'appel d'une enfant épouvantée, lui donnaient à réfléchir.

L'ancien comptable de la banque de Savenay lui apparaissait sous un aspect nouveau, imprévu. Il l'avait pris tout d'abord pour un de ces employés exacts, probes, fidèles, tout entiers à leur besogne et dévoués leur patron, et voici qu'il découvrait en lui un triste héros du drame passionnel.

Ainsi donc, sans l'heureux hasard qui avait fait passer, le soir, devant sa demeure, quelques personnes dont les témoignages devaient être accablants pour lui, Mascarot, poussé par la jalousie d'un amour sénile, serait peut-être devenu criminel !

—Mademoiselle Suzanne, demanda Médéric, regrette toujours sa petite mère ?

—Elle ne m'en parle jamais ; mais je vois bien qu'elle y pense constamment. Cela ne fait pas de doute pour moi.

—Ne lui écrit-elle pas en cachette ?

—Suzanne ne sait même pas son adresse. Sans quoi, elle m'aurait chargée de mettre ses lettres à la poste et de recevoir les réponses. Elle n'a d'autre confidente que moi.

—Aime-t-elle son père ?

—Autant qu'on peut aimer un père qui vous a laissé de si cruels souvenirs et dont la jalousie indique, au fond, plus d'égoïsme que de réelle tendresse. Suzanne vit résignée et patiente. Elle en arrive à se réjouir d'un pressentiment qui me navre ; elle me dit souvent, avec un sourire à fendre l'âme : " Heureusement que je serai bientôt délivrée ! "

—Pauvre fille ! murmura Médéric.

Un coup de sonnette mit fin à cet entretien que le docteur Walter eût trouvé absolument contraire à ses théories médicales.

De la fenêtre, Catherine vit entrer un jeune homme qui, malgré sa corpulence, ressemblait, par certains traits de physionomie, à Médéric.

Elle ne se trompait pas.

Jean, que Catherine s'était empressé de recevoir et de faire monter auprès du blessé, entra tout haletant, anxieux. Les deux frères s'embrassèrent pendant que la jeune fille se retirait pour les laisser à leurs épanchements.

—Ça ne sera rien, s'empressa de dire Médéric : une patte fracturée ; j'en ai pour quarante jours d'immobilité. Comment va-t-on chez nous ?

—Bien, comme santé ; mais la mère se fait un sang ! J'ai ordre de repartir par le premier train et de rappliquer tout de suite à la maison.

—Tu es bien gentil d'être venu.

—J'ai lâché les grimaces. Je suis mon maître. Florentine m'a trouvé un emploi ; l'une de ses camarades de la Légion d'honneur est mariée à un fabricant de papier à cigarettes qui m'a pris comme placier. J'ai trois francs par jour et une commission sur mes ventes. Ça me laisse du temps de reste. Florentine veut que je m'instruise ; elle m'apprend l'orthographe, le calcul, l'histoire, la géographie, tout le diable et son train, quoi ! C'est un puits de science, Florentine.

—Ne va pas te noyer dans ce puits.

—Pas le temps, frangin : le régiment va me prendre.

—Sais-tu si M. Salvater est allé voir maman ?

—Non, et pour cause ; il est malade.

—Malade !

Médéric devint très pâle. Il nourrissait pour M. Salvater une affection égale à sa reconnaissance. Jean se pinça les lèvres.

—Sapristi ! fit-il, maman m'avait défendu de te le dire, je suis un fichu maladroite.

—Ne me cache rien, Jean. Dans notre situation, j'ai besoin de

savoir où en est mon pauvre patron. Nous avons tant besoin de lui ! Quand je l'ai quitté, l'autre jour, il était en bonne santé ; que lui est-il donc arrivé ?

—Une congestion de cerveau. Ça l'a pris comme un coup de foudre, boulevard Montparnasse. On l'a transporté dans une pharmacie ; un médecin l'a saigné sur place ; sans quoi, il était perdu.

—Et maintenant ?

—On espère le sauver. Il s'est fait conduire chez son neveu. Voilà l'ehiendent du célibataire : s'il tombe malade il en est réduit à aller à l'hospice où à se faire soigner par ses héritiers.

—Tâche de voir M. Salvater et envoie-moi une dépêche, demain matin.

—Sois tranquille.

Jean regarda la pendule.

—Diable ! fit-il, je n'ai plus que le temps de regagner la gare pour l'heure du train. Ne te fais pas de bile, frangin.

Il embrassa de nouveau son frère et se retira en regrettant profondément d'avoir si mal observé la consigne que sa mère lui avait imposée.

Le lendemain, Médéric se trouvait sans nouvelles de M. Salvater. Il pria le docteur d'envoyer une dépêche, rue Saint Jacques, à la fabrique de vélocipèdes. La réponse fut terrible pour le pauvre garçon : M. Salvater avait expiré dans la nuit ! Le docteur Walter ne crut pas devoir cacher ce fatal dénouement à son jeune ami.

—Je ne suis pas riche, dit-il ; mais je me fais un plaisir et un devoir de vous avancer deux cents francs que vous enverrez à votre mère. Cela vous donnera le temps de vous remettre à l'ouvrage ; un bon ouvrier comme vous ne chôme jamais.

Médéric commença par refuser ; mais voyant que cette hésitation blessait l'ami de son père, il finit par accepter.

Le pauvre garçon était loin d'avoir trouvé le calme dans cette maison pourtant si hospitalière.

A la tristesse croissante de Catherine, il voyait bien que la maladie de Suzanne faisait de rapides progrès. Et par un sentiment que l'amour seul peut expliquer, il s'intéressait à cette jeune fille comme si elle était sa propre sœur.

Catherine s'en était-elle aperçue ? Bien que le docteur lui eût recommandé d'éviter, dans ses conversations avec le blessé, tout sujet attristant, elle parlait souvent de Suzanne.

Elle ne savait que trop bien combien elle faisait plaisir à Médéric. En l'espace de quelques jours, elle était devenue sa confidente. Il n'avait pas eu besoin de lui recommander le secret de son identité. Pour tout le monde, à Crézancy, le blessé recueilli par le docteur Walter n'était autre que l'illustré Robert, pseudonyme sous lequel il avait remporté un prix, en Touraine, à la course de bicycles.

Un soir, le docteur prit Catherine à part et lui adressa cette question :

—Je voudrais bien savoir, ma chère enfant, pourquoi tu es si triste depuis quelque temps ?

—C'est plus fort que moi, répondit-elle.

Elle ajouta en faisant la moue :

—Vraiment, la question m'étonne de ta part !

—Oui, je sais... la santé de Suzanne t'inquiète outre mesure.

—Je désespère de sa guérison.

Il regrettait déjà sa question. Le docteur l'embrassa avec tendresse.

—Suzanne, dit-il, n'est pas en danger immédiat. J'aurais voulu l'envoyer, cet hiver, en Italie ; mais la fatigue d'un aussi long voyage, le changement subit de climat pourraient lui être fatal. Ce sera pour l'année prochaine.

—Si Suzanne est encore là... ?

—Pourquoi en douter ? Cette crise va bientôt finir ; j'en aurai raison. Ce qui manque à Suzanne, c'est un peu de satisfaction. Aussi, ce matin même, j'ai supplié M. Mascarot de lui laisser reposer de temps à autre celle qu'elle persiste à appeler sa petite mère.

—Il s'y est refusé ?

—M. Mascarot ne m'a dit ni oui ni non, c'est déjà quelque chose ; l'amour paternel achevera de le décider.

Et lui prenant les mains :

—Voyons, ma Catherine, toi que j'ai toujours vue si gaie, si pleine d'entrain, si vivante, n'aurais-tu point quelque autre sujet de chagrin ?

Elle rougit violemment. Catherine ne s'était jamais fait cette question. Oui, elle avait un autre sujet de chagrin : l'affection qu'elle portait à Médéric... à Médéric qui lui vantait constamment Suzanne.

La réponse lui partit du cœur, mais s'arrêta sur le bord de ses lèvres. Elle s'en tira en fille habile.

—Père, dit-elle, les yeux baissés, je ne retrouverai ma gaieté que lorsque tu auras guéri Suzanne.

—C'est tout naturel, dit-il, de s'intéresser à une amie malade ; mais il ne faudrait pas oublier qu'on a un père dont toute la joie consiste, en entrant à la maison, à voir un beau sourire sur les lèvres de sa fille bien-aimée.

Catherine ne manqua pas d'informer Médéric de la tentative faite par son père pour décider Mascarot à appeler sa femme auprès de Suzanne.

—Si cette personne vient à Crézancy, lui dit le jeune homme, tâchez de la voir et de me donner son signalement.

—Pourquoi donc ?

—Ne le devinez-vous pas, mademoiselle Catherine ? Mascarot a été mêlé de près aux événements mystérieux dans lesquels M. de Savenay a trouvé la mort. Je ne dois négliger aucun détail. A défaut de piste, c'est peut-être en cherchant au hasard que je finirai par découvrir le scélérat qui vit dans l'impunité et laisse mon père se consumer de désespoir au bain.

Deux jours après, Catherine apprenait à Médéric que la "petite mère" de son amie était arrivée le matin.

Pour répondre à son désir, elle se rendit chez Mascarot ; mais elle trouva porte close. Elle eut beau sonner à trois reprises, personne ne lui ouvrit.

Dans l'après-midi, le docteur Walter se trouvait auprès de Médéric lorsque Catherine lui annonça la visite de cette dame.

—Je vous en prie, docteur, dit Médéric, recevez-la dans la pièce voisine et laissez la portière ouverte, afin que, de mon lit, je puisse tout observer sans qu'elle s'en doute.

—A quoi cela vous servira-t-il ?

—Je n'en sais rien pour l'instant ; je me laisse guider par mes pressentiments, par une sorte d'instinct.

—Comme vous voudrez, mon ami !

S'adressant à sa fille :

—Fais monter cette dame et laisse-nous seuls.

Un instant après, la visiteuse était introduite, Médéric tenait en main un miroir dans lequel se reflétait la glace fixée au-dessus de la cheminée de la pièce voisine.

On n'avait pas exagéré, à Crézancy, la beauté de Mme Mascarot : des traits réguliers, de grands yeux noirs et ardents, une chevelure d'ébène, des proportions de statue antique, un port de reine. Elle était vêtue, avec l'élégance d'une de ces mondaines dont toute l'ambition est de plaire, de rehausser ses avantages naturels par les artifices de la mode.

Médéric se disait :

—Par quelle aberration cette jolie personne a-t-elle pu consentir à épouser l'affreux Mascarot ? La misère seule peut excuser une pareille union !

Les yeux fixés sur le miroir, il retenait son souffle pour ne rien perdre de la conversation.

—Docteur, dit Marie, je viens vous exprimer toute ma reconnaissance pour les bons soins que vous avez donnés à Suzanne. Sans vous, sans votre généreuse intervention, je n'aurais sans doute jamais revu cette pauvre enfant qui m'a conservé une affection sincère.

—Je suis heureux, madame, dit le docteur Walter, de vous avoir rendu ce petit service.

Très discret d'habitude, poussant la réserve jusqu'à ne jamais faire une question qui ne fût indispensable, le docteur déploya de la finesse dans l'intérêt de Médéric.

—Monsieur Mascarot demanda-t-il, vous permettra sans doute de revenir de temps en temps voir Suzanne ?

—Je l'ignore.

—Quand repartez-vous ?

—A l'instant même !

Elle avait fait cette réponse avec une vivacité significative. Autorisé par son âge et son caractère, le docteur prolongea l'entretien en donnant des conseils à la jeune femme.

—Puisque, dit-il, vous aimez Suzanne comme si elle était votre fille, ne pourriez-vous, madame, oublier les griefs qui vous ont poussée à demander la séparation de corps ? Votre mari à tous les torts ; les témoins l'ont établi ; mais, au fond, c'est la jalousie qui le poussait et il doit regretter profondément de vous avoir perdue par sa faute.

—Oh oui, perdue ! fit elle avec un sanglot.

Elle se cacha la figure dans les mains, comme pour dérober au docteur la honte de l'aveu qui lui avait échappé.

—Je vois madame, que votre résolution est irrévocable.

—Oui, docteur, irrévocable à ce point que je n'ai rien fait pour revoir Suzanne, à laquelle je pense constamment. M. Mascarot m'a rappelée, je suis venue ; mais son repentir plus ou moins sincère et ses belles promesses ne sauraient me faire oublier le passé. Je regrette, docteur, de vous laisser voir toute la répulsion que cet homme m'inpire. Je m'étais pourtant promis de ne pas vous en parler. Si je l'ai fait, c'est pour me justifier à vos yeux.

—Croyez, madame, que vos confidences ne seront pas divulguées. Un médecin entend tout et ne répète rien.

—Merci, docteur. Je vois qu'au besoin je pourrais compter sur vous.

—N'en doutez pas.

—Cette promesse me tire un grand poids du cœur. Elle m'autorise à vous demander un nouveau service.

—Parlez sans crainte, madame. Je vous suis tout acquis. Je serais très heureux de vous être utile.

—Eh bien... d'après ce que m'a confié Suzanne, il serait question de l'envoyer dans un climat plus doux. Si son père y était jamais décidé, il se garderait de m'avertir, de me faire connaître le lieu de leur retraite. En pareil cas, consentiriez-vous à me donner ce renseignement si précieux pour moi ?

—Oui, madame, si l'intérêt de Suzanne l'exigeait, si elle vous réclamait de nouveau avec insistance.

—Un dernier mot, docteur : espérez-vous sauver Suzanne ?

—La science, heureusement, croit encore aux miracles, du moins à ceux que la nature opère, surtout quand elle a la jeunesse pour auxiliaire.

—Ces bonnes paroles, me réconfortent. Que mon mari me rappelle ou non, vous me reverrez bientôt.

Elle se retira sans donner son adresse. Quand le docteur rentra dans la chambre de Médéric, il le trouva tout pensif.

—Pour vous être agréable, lui dit-il, je suis sorti de mon rôle. Cela ne vous est d'aucune utilité.

Le jeune homme ne trouva rien à répliquer.

XXIV

Séparation

—Grâce à la vigueur de sa constitution, Médéric fut sur pied, huit jours avant l'époque prévue par le docteur. Sa mère était venue le voir.

—Ne te tourmente pas, lui avait-elle dit, notre petit commerce va très bien et Louise ne manque pas d'ouvrage.

Il la questionna sur la maison Salvater.

—Sais-tu si le neveu prendra la direction de la fabrique ou s'il est décidé à la mettre en vente ?

—Je l'ignore ; mais on m'a promis de me renseigner à ce sujet. Et puis, que cela ne te préoccupe pas : tu es connu dans ton métier, tu retrouveras toujours de l'ouvrage.

Un sourire attristé erra sur les lèvres du jeune homme. Il se montra néanmoins rassuré sur l'avenir et la mère retourna à Paris, avec la conviction de lui avoir remonté le moral.

Dès que Médéric fut en état de marcher en s'appuyant sur une canne, il voulut retourner de suite à Paris, par crainte d'être à charge au docteur Walter. Ce dernier s'y opposa énergiquement.

—J'entends, lui dit-il, que vous acheviez votre convalescence dans ce beau pays, où l'air est si pur.

—Mais, docteur, ce serait abuser de votre bonté.

—Apprenez, mon jeune ami, que, entre honnêtes gens, la bonté est un trésor inépuisable ; donc, vous ne sauriez abuser de la mienne.

Le soir, ses visites terminées, il emmenait Médéric faire un tour sur la route de Mézy.

Le temps se maintenait au beau fixe. C'était à peine si on sentait, à la fraîcheur de l'air, que l'hiver s'approchait.

Tous deux s'asseyaient auprès du pont, d'où on domine un des plus beaux panoramas de la vallée de la Marne. Le docteur aimait à causer de sa ville natale. Et malgré le désir de ne pas attrister son hôte, il ne pouvait s'empêcher d'exalter l'héroïsme de ses concitoyens, parmi lesquels avait combattu, au premier rang, l'infortuné Jordanet. Il ne s'apercevait de sa maladresse qu'en voyant s'assombrir le visage de Médéric.

—J'ai tort, disait-il, de vous parler de ces glorieuses misères.

—Au contraire ! répliquait Médéric. Cela me réconforte de penser que mon pauvre père, qu'on a traîné dans la boue, possède encore l'estime du docteur Walter.

—Oui, certes, mon cher enfant. Je l'ai vu à l'œuvre, et c'est miracle qu'il ait échappé à la mort au milieu de la grêle d'obus dont nos bons voisins criblaient la noble cité où ils venaient, jadis, fraterniser avec nous, les jours de fête.

—Hélas ! mon père en est venu à regretter de ne pas être tombé au champ d'honneur.

Que répondre à cette plainte ? Qu'elle consolation donner à ce brave enfant qui pleurait son père mort pour la société, voué à l'ignominie ?

Comme on l'a vu plus haut, le docteur Walter n'avait pas été sans remarquer l'intérêt que sa fille portait à Médéric.

—Mon cher enfant, dit-il à ce dernier, vous ne m'avez pas encore confié vos projets d'avenir. Votre frère ne tardera pas à partir pour le régiment.

D'après la nouvelle loi, sa présence sous les drapeaux vous exemptera du service militaire. Vous pouvez donc dès aujourd'hui songer à vous faire une position.

—Oh ! répondit Médéric, mes pensées ne vont pas si loin. Ma décision est prise : mon père avant tout ! je ne m'occuperai de moi que quand il sera rendu à la liberté.

—Très bien ; mais si l'occasion de vous établir s'offrait pour vous, il faudrait en profiter. La vélocipédie est appelée à prendre d'ici peu une grande extension. Avant que les capitaux ne s'emparent de cette industrie, bien des ouvriers actifs, intelligents, pourront s'y tailler avec le temps une petite fortune.

—L'outillage est coûteux ; je n'aurai jamais les moyens de m'établir.

—Combien faudrait-il, à votre idée ?

—Une trentaine de mille francs, tout au moins.

—Je ne suis pas bien riche, mon cher Médéric ; mais je pourrai, à l'occasion, vous avancer cette somme.

Médéric en demeura tout interdit. Il ne savait comment témoigner sa reconnaissance au docteur. L'espoir que cet excellent homme lui donnait si spontanément, avec tant de générosité, lui faisait oublier, pour un instant, sa peine.

Il y voyait l'avenir de sa mère, de ses sœurs, de Jean lui-même, qu'il trouverait bien le moyen d'occuper auprès de lui.

—Merci, dit-il ; merci du fond du cœur, au nom de toute ma famille.

Un instant après, le docteur trahit sa pensée secrète en vantant avec discrétion les qualités de Catherine.

—Je la doterai convenablement, dit-il, et s'il lui plaisait d'épouser un ouvrier capable et laborieux, je n'y verrais aucun inconvénient.

Puis il parla d'autre chose.

Médéric devint très rouge, et le docteur, qui l'observait, attribua cette émotion au plaisir de la surprise.

Certes, Médéric reconnaissait que Catherine était non seulement une belle fille, mais encore une fille capable, par sa douceur, de faire le bonheur d'un brave homme. Il se l'était déjà dit, avant sa convalescence, pendant qu'elle le veillait avec la sollicitude d'une sœur ; mais Suzanne, seule l'attirait par un charme mystérieux, auquel il s'abandonnait dans ses rêveries, quand l'idée fixe lui laissait un moment de répit.

Ce soir-là, en rentrant, il n'osa même pas demander à Catherine des nouvelles de Suzanne. Médéric gardait un silence embarrassant. Elle le remarqua.

—Je suis bien contente, aujourd'hui, dit-elle : Suzanne va beaucoup mieux ; elle fera demain sa première sortie et vous la verrez très probablement.

Les yeux de Médéric reflétaient une joie indicible.

Catherine reprit un soupir. Dans la bonté de son cœur, inaccessible à la jalousie, elle lui parla longuement de Suzanne, certaine qu'elle était de le rendre heureux un instant, de le tirer de ses sombres préoccupations.

—Mon amie, dit-elle, a été bien contente de revoir sa petite mère. Il n'en a pas fallu davantage pour lui remonter le moral. Elle est si aimante ! elle ne vit que pour les autres. Elle sait combien vous vous intéressez au rétablissement de sa santé. Aussi, n'a-t-elle jamais manqué de me questionner à votre sujet et ça été, pour elle, une véritable joie d'apprendre que votre convalescence est terminée.

—Ah ! vraiment, fit Médéric, vous êtes sûre qu'elle viendra ici demain ?

—Son père s'y était d'abord opposé.

—Pourquoi donc ?

—M. Mascrot l'adore à sa manière. Il est jaloux de moi, de mon père, de tout le monde ; il voudrait accaparer le cœur de son enfant et il ne s'aperçoit pas qu'en l'isolant ainsi, il la prive de toute distraction, il la laisse en proie aux cruels souvenirs, au funèbre présentiment.

Le docteur Walter venait d'entrer. Il sourit en les contemplant. Il les croyait déjà d'accord. La physionomie aimée de Médéric l'enchantait. Ne s'imaginait-il pas, l'excellent homme, que sa ruse de père avait réussi.

Médéric passa la nuit à rêver de Suzanne. La matinée lui sembla interminable, et quand, après le déjeuner, Catherine partit chercher son amie, il se mit à la fenêtre et la regarda s'éloigner. Il trouvait qu'elle ne marchait pas assez vite. Elle se retourna et lut, sur ses traits, l'exaltation de son âme.

Quand elle eut disparu, Médéric n'en resta pas moins en observation, les yeux rivés au chemin par lequel Suzanne allait venir.

Une grande heure se passa ainsi. L'inquiétude s'empara de lui : Suzanne ne viendrait pas ! il ne la reverrait sans doute jamais !

Enfin, elle apparut, soutenue par sa tante et par Catherine. Elle marchait lentement, s'arrêtant de dix pas en dix pas, pour reprendre haleine.

Mascarot ne l'avait pas accompagnée. Il gardait rancune à Walter de l'avoir pour ainsi dire forcé d'appeler sa femme auprès d'elle.

Médéric, qui se trouvait seul à la maison, descendit à la rencontre des arrivantes. Il n'avait d'yeux que pour Suzanne, si belle malgré sa pâleur. Elle manqua défaillir en entrant et ce fut lui qui la soutint.

La tante laissait percer du mécontentement et de l'inquiétude. Elle devait avoir reçu de sévères instructions de son frère, à qui elle obéissait aveuglément.

Catherine se mit au piano et exécuta les morceaux préférés par son amie. On causa ensuite. Suzanne félicita Médéric de son prompt rétablissement et l'engagea à se montrer plus prudent à l'avenir. Il trouva le moyen, malgré la présence de la tante et de Catherine, de lui témoigner son admiration et de lui affirmer qu'il ne l'oublierait jamais.

Le docteur ne tarda pas à rentrer. Il mit sa voiture à la disposition des visiteurs pour remonter la côte.

Le lendemain soir, Médéric repartait pour Paris. Il emportait avec lui le souvenir de Suzanne ; mais, derrière la gracieuse image de la malade, se dressait, dans son esprit, le hideux profil de Mascrot. Et désormais, il ne pouvait plus penser au condamné sans revoir en imagination le mâle visage du colonel de Vandières... à qui la veuve de Savenay avait accordé sa main !

XXV

Les Amours de Carillon

A voir Carillon faire ses grimaces dans le sous-sol où le père Picoigne, ingénieur débitant, avait installé, rue de la Villette, un concert dit vulgairement bouglant, on aurait juré que le brave garçon était le sans souci par excellence.

Il chantait juste et en mesure, bien que fort étranger à la science musicale. Il avait le geste comique et prenait des airs ahuris qui forçaient le rire.

Il était servi dans sa diction par une mémoire prodigieuse. Il ne disait pas le couplet, il le lançait ; on n'avait pas le temps de saisir les détails, mais le trait principal n'en portait que mieux.

Carillon était l'idéal du public bon enfant des petits cafés-concert. Et pourtant, il ne riait jamais. Alors que la salle entière frémissait de plaisir à ses contorsions désordonnées, il restait sérieux dans sa folie apparente.

Son accent alsacien avait le don de mettre le public en belle humeur. Dès qu'on l'apercevait de profil, on riait sans qu'il eût besoin d'ouvrir la bouche ; son nez énorme, recourbé comme un bec d'oiseau, lui garantissait toutes les sympathies des consommateurs venus pour se dilater la rate après une journée de dur labeur. Tournaient-il le dos au public, on ne voyait plus que ses oreilles, dont le pavillon phénoménal se détachait de sa tête.

Sa chanson terminée, Carillon rentrait dans la coulisse, et grave, silencieux, attendait son tour de rentrer en scène.

Après la représentation, le père Picoigne, qui, comme il le disait lui-même, "n'était pas chien", offrait une tournée au choix à sa troupe dans la petite salle qui servait de vestiaire aux hommes.

Les cabotins déployaient, en trinquant, toute leur gaieté de bohèmes invétérés. Seuls, deux d'entre eux demeuraient étrangers à ces grosses plaisanteries : Carillon et Florentine, la chanteuse patriotique.

Celle-ci ne semblait pas moins triste que celui-là. Fatalement, ils devaient finir par sympathiser.

Florentine était une belle fille de vingt ans, aux traits accentués, à la physionomie énergique, aux yeux profonds et animés par une flamme intérieure. Elle possédait une forte voix de contralto. Les mots : patrie, drapeau, honneur, éclataient dans sa bouche comme une fanfare de revanche. On admirait sa conviction ; on ne lui en demandait pas davantage.

D'où sortait Florentine ? Personne n'aurait pu le dire. Elle était venue un matin demander une audition au père Picoigne, qui l'engagea, séance tenante. Son début fut un triomphe. L'impresario, transporté de joie, glissa ces mots à l'oreille du pianiste-accompagnateur.

—C'est fort heureux qu'elle n'ait pas eu l'idée de se présenter au grand Opéra ; le directeur nous l'aurait soullée.

Un autre prodige du bouglant, c'était l'ex-berger Marcat, originaire des basses-Pyrénées. Il gardait encore son troupeau sur la montagne, quand un touriste l'entendit chanter et constata qu'il lançait l'ut de poitrine sans aucune fatigue.

—Mon garçon, lui dit le touriste, vous avez un million dans le gosier.

—Comment le faire sortir ? demanda Marcat.

—En venant avec moi à Paris où vous apprendrez la musique. Je vous payerai le voyage et je vous avancerai cent francs par mois pendant un an.

Marcat, fils unique de veuve, ne devait aucun service à l'État. Il quitta sa mère, son troupeau, sa montagne, et suivit le touriste à Paris.

Un mois après, Marcat se trouvait, sans un sou, sur le pavé de

la capitale, avec son ut de poitrine pour tout moyen d'existence. Il avait été impossible de lui apprendre à solfier ; chez l'infortuné ténor, la tête rivalisait de dureté avec l'oreille. Tout ce qu'on avait pu faire, c'était de lui seriner une demi-douzaine de romances qu'il chantait comme une mécanique, toujours prête à se disloquer à la première modulation.

Grâce à ce petit bagage, il arriva à se faire embaucher par le père Picoigne. Le public lui tint compte de sa belle voix ; mais chaque soir, il lui réclamait son fameux ut, tout seul, donné plein et sans accompagnement.

Marcat s'exécutait de bonne grâce et se retirait, fier d'applaudissements dont tout autre aurait saisi l'ironie.

Souple et nerveux, ce Pyrénéen était joli garçon, mais il le savait trop. Toute la troupe féminine, fréquemment renouvelée, raffolait de lui.

Il ne regrettait plus son village, ayant trouvé à Paris un sérail où brunes et blondes répondaient tour à tour à ses œillades. Une seule lui résista : Florentine.

Comme elle demeurait insensible à ses compliments, il voulut savoir s'il avait un rival. Tout ce qu'il put apprendre, c'est qu'elle habitait une chambrette d'hôtel garni, rue de l'Orillon, qu'elle n'y recevait personne et passait son temps à faire des vocalises en s'accompagnant sur un mauvais piano de location.

Trois fois par semaine, elle se rendait, l'après-midi, à un cours de chant tenu par une vieille cantatrice tombée dans la misère. Cela lui coûtait vingt francs par mois. Elle prenait ses repas dans une crèmerie populaire. Elle vivait de privations ; mais elle était toujours mise confortablement et n'avait aucune des allures de la cabotine.

Marcat tenta de se lier avec elle à la crèmerie ; il y entra un matin comme elle venait de s'attabler.

— Quel heureux hasard ! fit-il en s'asseyant auprès d'elle. Je ne pensais pas vous rencontrer ici.

— Vous mentez, lui dit Florentine en le regardant bien en face. Il y a huit jours que vous me filez comme un agent de police. Vous avez poussé l'indiscrétion jusqu'à interroger ma concierge sur mes habitudes.

Une telle algarade aurait dû refroidir le beau Marcat. Il avait la langue facile, et de la part d'une femme, rien ne pouvait le blesser.

— Cela prouve, répliqua-t-il tout bas, que je vous adore, et que pour toucher votre cœur, je serais prêt, s'il le fallait absolument, à me jeter dans le feu.

— Vous n'aurez pas ce danger à courir. Causons tranquillement, comme deux confrères qu'un véritable hasard aurait fait se rencontrer dans un restaurant. Voyons ! monsieur Marcat, pour qui me prenez-vous ? pour une fille comme celles à qui vous en contez tous les soirs et qui ne demandent pas mieux que de vous écouter.

— Je vous prends en effet pour une fille, répondit le ténor, mais pour une honnête fille à qui on pourrait proposer le mariage.

— Monsieur Marcat, dispensez-moi de vos compliments, d'autant plus que je ne suis nullement disposée à vous rendre la pareille.

— Comment ai-je fait peur vous déplaire à ce point, cruelle Florentine ?

— Vous ne me déplaitez pas, vous m'êtes indifférent. Croyez-moi, monsieur Marcat, ne vous mariez pas. Vous feriez souche de miséreux.

— Et mon ut de poitrine ?

— Vous l'aurez perdu dans un an à force de l'exhiber aux malins qui abusent de votre candeur. Vous n'êtes pas musicien, mon pauvre monsieur, et vous ne le serez jamais. Mettez-vous dans le commerce et vous réussirez.

Marcat, que la fantaisie d'un touriste avait transplanté à Paris, se trouvait déjà imbu de tous les préjugés du cabotin. Il dédaignait le commerce et prononçait le mot art, avec une prétention qui faisait sourire à ses dépens.

— Dussé-je crever de faim devant la porte d'un restaurant, déclara-t-il, je ne renoncerais jamais à mon art.

— En ce cas, bornez-vous à chanter les jolis airs du Béarn. Cette spécialité serait certainement goûtée dans les salons et vous pourriez, avec de l'économie, amasser de quoi vous retirer dans votre village. Là-bas, vous trouveriez une héritière qui doublerait votre avoir et vous feriez souche de petits bourgeois.

Marcat, qui, sans s'en douter, avait le flair commercial, trouva l'idée excellente. Il ne manquait pas de malice et y joignait l'entêtement d'un montagnard.

— Voilà un bon conseil, dit-il. Mais, pour bien chanter les airs de mon pays, il me faudrait un professeur. Voulez-vous me styler ? Vous avez un piano et vous lisez la musique plus facilement que je ne déchiffre le journal.

Florentine avait un cœur d'or ; mais elle se méfiait de ce garçon, dont le regard audacieux annonçait un manque complet de scrupules.

— Je ne demande pas mieux, répondit-elle, mais je vous donnerai

la leçon chez le père Picoigne. Arrivez ce soir, une heure avant le lever du rideau, j'y serai.

— Pourquoi pas chez vous ?

— N'insistez pas, ou je me fâcherai.

Marcat s'était fait servir un café au lait qu'il laissait refroidir devant lui. Florentine, qui avait achevé de déjeuner, se leva, paya au comptoir, et revenant à son soupirant :

— A ce soir, lui-dit-elle tout bas. Je vous défends de me relancer ici. A bon entendeur, salut !

Et elle sortit en lui lançant un regard sévère.

— Elle fait la bégueule, pensa Marcat : elle ne m'en plaît que davantage. J'en aurai raison avec le temps.

Or, ce soir-là, Carillon arriva une demi-heure avant la représentation, dans l'espoir d'y trouver le pianiste accompagnateur et de lui soumettre une chanson nouvelle qu'il désirait apprendre.

Quel ne fut pas son étonnement en voyant Florentine installée au piano et serinant à Marcat une des mélodies béarnaises recueillies par M. Gustave Probst, organiste à Pau. Il s'arrêta sur le seuil de la porte et demeura immobile jusqu'à la fin de la répétition.

Marcat chantait les airs du pays avec une conviction qui lui faisait complètement défaut quand il interprétait l'un des six numéros de son répertoire " d'artiste ".

Florentine était bonne pianiste. Elle lui fit répéter plusieurs fois les passages où il pêchait contre la justesse et la mesure.

Du fond de la salle Carillon les observait. Le pauvre garçon ressentait, pour la première fois le mal de jalousie.

— Est-ce qu'elle aurait du goût pour ce bellâtre ! se disait-il. Cela m'étonnerait de sa part !

Toutefois un doute lui venait, et il en souffrait comme s'il avait eu le moindre droit sur cette énigmatique chanteuse de la patrie en deuil, comme s'il eût pu se comparer, lui, grotesque et laid, à ce joli Béarnais, au teint mat, aux cheveux d'un noir de jais et frisés naturellement.

— En voilà assez pour aujourd'hui ! dit Florentine à son élève. Rappelez-vous bien mes conseils et travaillez. Samedi prochain, nous verrons comment vous vous en tirerez.

— Merci, merci mille fois, chère et adorable camarade ! s'écria Marcat. Grâce à vous, je deviendrai un artiste.

Ce disant il lui prit une main et la porta à ses lèvres.

— Lâchez-moi ! dit Florentine en le menaçant de l'autre main.

Mais l'inflammable ténor gardait ce qu'il tenait et le couvrait de baisers ardents. La giflette annoncée ne se fit pas attendre. Marcat ne s'émut pas pour si peu.

Tendant l'autre joue ;

— Je suis bon chrétien, dit-il, surtout avec les jolies femmes. Il ne tient qu'à vous de recommencer.

Une voix nasillarde lui répliqua avec l'accent alsacien :

— Tu n'as que ce que tu mérites, Marcat. Cependant, si tu n'es pas satisfait, je puis te doubler la dose.

Marcat se retourna subitement et se trouva face à face avec Carillon.

Il serra les poings, grinça des dents ; puis, toute réflexion faite, tourna le dos à l'arrivant, remonta sur la scène et sortit par la coulisse.

— Il a bien fait de filer, dit Carillon ; je crois qu'il aurait trouvé son maître. Vous êtes vraiment trop bonne. Florentine, de perdre votre temps à seriner ce perroquet si fier de ses plumes noires !

— J'aime à rendre service, dit-elle ; mais il y a des sots qui ne méritent pas qu'on s'intéresse à eux.

Il s'était assis auprès d'elle et la contemplait. Elle le regarda avec curiosité.

Jusqu'alors il lui avait semblé laid et ridiculement grotesque. Elle le considérait comme un de ces vulgaires pitres qui font la joie des beuglants, mais qui ne sauraient sortir de leur médiocrité.

Les rires énormes que ses grimaces déchaînaient dans la salle lui portaient sur les nerfs. Elle ne comprenait pas qu'un homme d'honneur pût s'abaisser au rôle de bouffon de tabagie.

Mais, ce soir-là, il y avait tant de douceur dans les yeux du jeune homme, que ses disgrâces de nature s'en trouvaient atténuées.

— Il n'est pas si mal que je l'avais cru, pensait Florentine. La bonté et la droiture éclatent sur sa physionomie. Mais pourquoi fait-il un si triste métier ?

Par crainte de rencontrer Marcat dans la coulisse, elle restait au piano en attendant l'appel des artistes. Jean ne savait que lui dire : les allures de reine de la chanteuse patriotique, son attitude altière, l'intimidaient. Il déplaça la chanson qu'il venait d'acheter et qui, de création récente, faisait fureur dans les grands concerts.

— J'ignorais, dit-il, votre talent de pianiste. Si je l'avais connu, je n'aurais jamais osé, comme Marcat, vous demander de me faire répéter. Et cependant, j'ai besoin, moi aussi, de vos conseils.

— Savez-vous solfier ? demanda-t-elle.

— Très peu. Le pianiste a eu l'obligeance de me donner quelques leçons ; mais je sens qu'il me faudrait plus d'une année d'études pour arriver à lire passablement la musique.

Elle lui prit des mains sa chanson et y jeta un coup d'œil. Cela s'intitulait : " Les béguins de ma concierge ". C'était d'une écœurante vulgarité.

— Est-ce que l'air est difficile à apprendre ? dit Carillon en rougissant.

— Non, c'est un affreux pont-neuf, bien suffisant pour ces paroles idiotes. Voulez-vous que je vous les joue ?

— Vous m'obligerez beaucoup. C'est ma seule façon d'apprendre un air. Je ne puis le lire ; mais quand je l'ai entendu deux ou trois fois, ça m'entre dans la tête et j'ai bientôt fait de le retenir.

Elle posa la chanson sur le chevalet et exécuta la chose.

— Alors, comme ça, fit-elle, vous retenez ces bêtises-là ?

— Faut bien, puisque j'en vis. Ça me m'amuse pas le moins du monde ; mais du moment que ça amuse les autres ; c'est tout ce qu'il faut.

Florentine fit une moue dédaigneuse.

— Chacun son goût, dit-elle. Moi, si je n'avais rien d'utile à débiter au public, je prendrais un autre métier.

— Le rire, déclara Jean, peut être aussi utile que les larmes. Je riais beaucoup... autrefois... et ça me faisait du bien.

Dans le mot : autrefois, il avait mis tout ce que son cœur renfermait d'amertume. Des larmes brillaient à leurs yeux. Ils se sentaient aussi malheureux l'un que l'autre.

— Voulez-vous que je vous rejoue votre histoire de concierge ? demanda-t-elle.

— Si cela ne vous ennuie pas trop.

Elle recommença l'air, sans y mettre aucun entrain, mais avec une parfaite mesure. Jean fredonnait déjà les paroles.

— Encore une répétition, dit-il, et je tiens mon affaire. Il ne me restera plus qu'à trouver les gestes. Ça, je le cherche devant la glace.

— Et ça vous convient, ce métier-là ?

— Pas du tout.

— Alors, je ne comprends pas.

— Ça me nourrit et ça fait que je n'ai pas un sou à demander à ma pauvre maman, et que même, je puis lui faire, de temps en temps, de petits envois utiles.

En pensant à sa mère qu'une horrible fatalité avait plongée dans le dénuement, une flamme d'amour filial éclaira sa physionomie. Il était comme transfiguré.

— Ce pauvre diable, pensait Florentine, a un bien vilain nez ; mais il me semble avoir bon cœur.

Et la curiosité de savoir qui il était, d'où il venait.

— On vous appelle Carillon, dit-elle. C'est un nom de guerre, n'est-ce pas ?

Le visage de Jean Jordanet s'assombrit subitement.

— Oui, murmura-t-il, c'est un nom de guerre. Je combats pour gagner ma triste vie. C'est le lot de tous les déshérités.

— Vous exerciez peut-être un métier avant de monter sur les planches ?

Cette indiscrétion l'aurait froissé de la part du premier venu ; mais venant d'elle, il y trouvait du charme ; c'était déjà beaucoup qu'elle daignât s'intéresser à lui. Il répondit carrément :

— Mon père était serrurier. Il ne demandait pas mieux que de m'apprendre le maniement de ses outils ; mais, à cette époque, je flânais plus souvent qu'à mon tour. On m'a mis dans le commerce, je n'y ai pas réussi. Quand j'avais assez de la boutique, je prenais un congé illimité. Papa se fâchait ; maman pleurait, et comme papa n'aimait pas à voir pleurer maman, il me laissait vivre à ma guise. Je ne suis devenu sérieux que le jour où j'ai été à charge à ma mère. J'avais quelques petits talents de société pour faire rire le monde, j'ai bien été obligé de m'en servir. Si c'était à recommencer, je voudrais être un bon ouvrier et non un mauvais cabotin.

Cette franchise acheva de lui concilier les sympathies de la chanteuse patriotique.

— Je comprends, fit-elle, votre père est mort trop tôt pour vous...

Jean baissa la tête et demeura silencieux. Elle devina un mystère dans la vie de ce garçon.

— Êtes-vous fils unique ? lui demanda-t-elle.

— Non, j'ai un frère, un bon petit frère, qui travaille bien, lui, se fait de bonnes journées, et ne laisse maman et mes sœurs manquer de rien.

— Alors, comme ça, vous ne ferez pas de service militaire ?

— Pourquoi donc !

— Naturellement, puisque vous êtes fils aîné de veuve.

Il s'était enfermé par inadvertance.

— Pardon, balbutia-t-il, mais je ne vous ai pas dit que ma mère était veuve. J'ai tiré au sort. Le conseil de révision m'a trouvé bon pour le service et je partirai en novembre prochain. Ça me procurera cinq ans de tranquillité, cinq ans durant lesquels je n'aurai plus de grimaces à faire pour gagner ma vie. Je voudrais déjà y être.

— A la bonne heure ! J'aime entendre parler ainsi les jeunes gens. C'est égal, Carillon, il y a, au régiment, un idéal plus élevé que la gamelle et le " pieu ".

Le " pieu " ! Florentine connaissait l'argot du régiment !

— Qu'en savez-vous ? dit Jean avec un bon sourire.

— Vous m'en demandez trop, Carillon.

La belle questionneuse ne se laissait pas interroger.

Un coup de sonnette retentit dans la coulisse. C'était l'appel du régisseur.

Florentine courut s'enfermer dans le réduit qui lui servait de loge et revêtit un joli costume de fantaisie pour chanter la " Marche des sociétés de gymnastique ".

Carillon rejoignit les camarades au vestiaire. Il se maquilla le visage comme si ses traits n'étaient pas suffisamment grotesques.

Cette besogne terminée, il se trouva d'autant plus affreux qu'il venait d'apercevoir à côté de lui, dans la glace, la jolie tête frisée du ténor Marcat, qui s'admirait en passant ses gants blancs.

— Elle t'a parlé de moi ? lui demanda tout bas l'ex-berger.

— Qui, elle ?

— Florentine.

— Pas le moins du monde.

— Ah !

Marcat parut très désappointé.

— Ce n'est pas, dit l'insolent, que je sois jaloux de toi ; mais tu sais, je l'adore, Florentine, et je compte bien qu'elle finira par me rendre la pareille. Ce ne sera pas la première fois qu'une belle aura débuté par me flanquer un soufflet.

Carillon se contenta de hausser les épaules.

On entendait déjà le brouhaha de la salle qui se bondait de public. Le pianiste attaquait un quadrille furieux. La toile se leva sur les dernières mesures du galop.

Après la représentation, le père Picoigne paya sa tournée quotidienne à la troupe. Comme d'habitude, Florentine était partie aussitôt après sa dernière chanson. En passant dans la coulisse, elle avait jeté ces mots à Carillon :

— Demain, si vous voulez, à la même heure.

Rouge de plaisir, Jean répondit :

— Je n'y manquerai pas.

Marcat les avait entendus. Il dissimula la jalousie qui le mordait au cœur. Le lendemain, il eut l'audace d'entrer dans la salle au moment où Florentine faisait répéter Carillon. Il posa sur le piano son album de mélodies béarnaises. Jean fut tenté de l'expulser de vive force ; mais un signe impératif de Florentine le rappela au calme.

— Marcat, dit-elle, a bien fait de venir me demander sa leçon pendant que je ne suis pas seule. Comme cela, je suis certaine qu'il se montrera raisonnable.

— La raison et l'amour, affirma le joli ténor, ne seront jamais frère et sœur. N'est-ce pas, Carillon ?

— Dispense-moi de tes questions, fit Jean. Mademoiselle est vraiment trop bonne d'écouter de pareilles fadaïses !

En vraie fille d'Eve, Florentine s'amusait de leur rivalité.

— Nous sommes ici, dit-elle, pour faire de la musique. Ne perdons pas de temps. Voyons, maître Marcat, si vous avez bien travaillé votre air basque.

Le Béarnais s'en tira à son honneur. Florentine lui avait trouvé un filon d'or auquel il aurait été le dernier à songer. Il ne serait jamais venu en tête à l'ancien berger que les simples mélodies qu'on se transmet de père en fils au pays de Henri IV pouvaient plaire dans les salons de Paris.

Ces airs, il les possédait sans avoir eu la peine de les étudier. Il n'y mettait aucune prétention : les nuances lui venaient naturellement. Chaque note le transportait par la pensée au berceau de sa naissance. Il en ressentait une émotion qui se communiquait à l'auditeur.

— Bravo ! lui dit Florentine après le dernier couplet. Le berger, pas plus que le rossignol, n'a besoin de professeur pour débiter à la lune, aux étoiles, son répertoire. Restez berger et ne soyez plus cabotin. Voyons les autres mélodies. Marcat chanta tout le recueil, en prenant note des conseils de Florentine.

Le pauvre Carillon s'était affalé sur une chaise et, le dos tourné à son rival, se défendait contre l'admiration que lui faisaient éprouver cette belle voix de montagnard et ces simples mélodies, sorties des sources mêmes de l'inspiration populaire.

— Nous autres Parisiens, dit-il, nous n'avons pas de musique nationale. Il nous faut toujours du nouveau. Les romances harmonieuses et les scies absurdes se succèdent, accaparant tour à tour l'engouement public.

Marcat se gonflait d'importance. Fier de sa voix comme un paon de ses plumes, il savourait les éloges de la chanteuse patriotique et jouissait de la supériorité qu'il avait sur l'Alsacien. Une telle fatuité s'était répandue sur sa physionomie que Jean en fut outré.

— Marcat, lui dit-il, l'empereur Napoléon n'était pas plus fier que toi après avoir remporté la victoire d'Austerlitz. Marcat, tu es content de toi.

— Très content de moi, avoua le ténor sur un ton de persiflage.

On est toujours satisfait de recevoir les compliments d'une jolie femme.

—Et de lui en adresser sans sa permission, ajouta Florentine en se levant du tabouret.

Elle monta sur la scène et leur fit la révérence.

—Je vous quitte, messieurs, pour aller repasser dans ma loge une chanson nouvelle que je dois créer ce soir.

Jean, furieux de son départ si précipité, attrapa vertement le beau Marcat.

—Tu ne vois donc pas, lui dit-il, que tu la fais suer avec tes airs langoureux et tes flatteries. Florentine n'a nul besoin de ton avis pour savoir qu'elle est jolie.

—Tu n'y entends rien, Carillon !

—Tais-toi donc ! tu n'as jamais eu que des succès de trottoir.

Et il planta là l'imbécile.

Ce soir-là, Florentine remporta un succès complet avec une nouvelle chanson patriotique intitulée : le "Ressuscité de Reichshoffen".

Une création chez le père Picoigne ! Cela ne s'était jamais vu. L'auteur, poète et chansonnier connu, était entré, quelques jours auparavant, par fantaisie, au beuglant de la Villette, il avait entendu Florentine et trouvé étrange qu'un si beau tempérament d'artiste restât ignoré. Rentré chez lui, il composa le "Ressuscité de Reichshoffen" pour cette diva fourvoyée et la lui dédia avec ce mot flatteur :

"Mademoiselle,

"Ma bonne fortune m'a conduit hier soir dans la salle où votre mauvais sort vous retient, contrairement à toutes les règles de l'équité. Personne ne vous égalera en l'art de rappeler au peuple que la patrie mutilée attend ses vengeurs. Je vous dirais bien que votre génie est rehaussé par une beauté souveraine ; mais vous me prendriez pour un vulgaire amoureux et je suis, avant tout, un poète épris de sa muse.

"Permettez-moi de vous dédier les strophes que vous m'avez inspirées. J'en ai composé les paroles et la musique."

Florentine, flattée par les hommages d'un connaisseur, avait étudié à fond ces strophes inspirées, et s'était attachée à en rendre toutes les nuances. Elle y déploya l'entrain et la vérité d'expression qui électrisent les foules. Les spectateurs en oublièrent de fumer et de boire.

Florentine dut redire jusqu'à trois fois la dernière strophe. Le père Picoigne fut seul à ne pas l'applaudir. Cet industriel pensait avec juste raison qu'après un tel succès, son étoile de rencontre ne tarderait pas à le lâcher.

Il se reprochait amèrement d'avoir autorisé la création du "Ressuscité de Reichshoffen".

L'auteur, transporté d'enthousiasme, se présenta à lui.

—Mon petit père, lui dit-il, je vais vous faire une réclame dans tous les journaux. Bientôt vous verrez les équipages stationner devant votre établissement. Tout Paris voudra entendre Florentine.

—Ne faites pas cela, s'écria le débitant.

—Pourquoi donc ?

—Parce que... Au fait, je ne vous demande rien et je ne comprends pas qu'on s'occupe du monde sans sa permission.

Le chansonnier devina les craintes du bonhomme. Il le quitta pour dégringoler l'escalier qui descendait au vestiaire. Picoigne le rattrapa par les basques de sa redingote.

—Où allez-vous comme ça ?

—Féliciter Florentine.

—Il est interdit au public de descendre au foyer des artistes.

Le père Picoigne appela ses garçons à l'aide et expulsa l'auteur du "Ressuscité de Reichshoffen".

XXVI

Un Drame dans un Beuglant

Le lendemain, Picoigne était éreinté par le poète en première page d'une gazette artistique très répandue. En revanche, Florentine s'y trouvait portée aux nues.

Comme l'avait dit le signataire de l'article, le beuglant du père Picoigne ne tarda pas à compter les nombreux amateurs attirés par la réputation naissante de Florentine.

La mine élégante de ces nouveaux venus contrastait singulièrement avec celle des habitués du quartier.

Les premiers ne venaient que pour Florentine et ne lui ménageaient pas les applaudissements. En revanche, ils faisaient pleuvoir les quolibets sur le pauvre Marcat, qui ne dérageait plus.

Carillon lui-même n'échappait pas aux sarcasmes des gommeux.

Un soir, l'un de ces cruels déçus lui lança au visage une mandarine en criant :

—A tous les coups l'on gagne !

Jean oublia qu'il devait, pour son père et pour les siens, éviter toute occasion de scandale. Il avait parfaitement vu son agresseur. D'un bond, il sauta sur lui et le corrigea, aux applaudissements frénétiques des habitués.

Une bataille générale s'ensuivit entre les deux partis.

Pour la faire cesser, le père Picoigne usa d'un bon moyen : il ferma le compteur à gaz.

La police, représentée par un gardien de la paix, voulut verbaliser ; mais personne n'ayant porté plainte, l'affaire se termina par une tournée monstre au comptoir du débit.

Jean Jordanet s'était éclipsé, par prudence.

Naturellement, le père Picoigne, commerçant patenté, homme d'ordre, donna tous les torts à Carillon. Il ne comprenait pas qu'un chanteur comique, payé pour faire rire, prit les choses au tragique. Il régla le compte de Carillon et l'envoya chercher du travail ailleurs. Dans sa mauvaise humeur, il flanqua également son congé à Marcat.

—Un artiste, leur dit-il, devrait savoir se faire respecter. Parlez-moi de Florentine. Ça, c'est une artiste. Je m'y connais, moi, et j'avais toujours prévu son succès. A la bonne heure, celle-là ! Personne n'aurait l'idée de la prendre pour une tête de jeu de massacre et de lui flanquer une mandarine sur le nez.

Remplissant trois verres de vin :

—Sans rancune, mes bons amis ! Triquons une dernière fois avant de nous séparer.

Marcat allongea déjà la main pour prendre son verre.

—Comment ! lui dit Jean, tu fraterniserais avec ce malotru qui ne comprend pas qu'un homme puisse avoir souci de sa dignité.

Jean prit la porte suivi du ténor, pendant que le père Picoigne, qui n'avait osé répliquer, remettait le contenu des trois verres en bouteille.

—Qu'allons-nous devenir ? dit Marcat à son compagnon d'infortune. Jamais je n'aurai le courage de retourner à mon troupeau. Le pain blanc de Paris m'a gâté.

—Ne te tourmente pas. Le pianiste du beuglant est un bon zigue qui nous dégotera un engagement ailleurs.

—Encore, soupira le ténor, si tu savais jouer de la guitare !

—Pourquoi cette question ?

—Parce que nous chanterions dans les cours.

—Mendier ? Moi ! Ah ! par exemple !

Ils se séparèrent.

Jean se sentait le cœur serré par une tristesse indéfinissable. Pour la dissiper, il alla faire un tour au parc des Buttes-Chaumont. La vue des troupes d'enfants qui jouaient dans les allées lui rappela sa jeunesse si heureuse à Strasbourg.

—Pauvre père ! murmura-t-il. Ah ! si je tenais le gremlin qui a assassiné M. de Savenay ?

Ses poings se serrèrent, son visage prit une expression si féroce, qu'un mendiant qui lui tendait la main se sauva, croyant avoir affaire à un fou. La promenade ne lui apportait aucun soulagement. Ce qui le désolait, au fond, c'était l'idée qu'il ne reverrait plus Florentine.

L'heure du dîner était venue et le pauvre Carillon, ne se sentant aucun appétit, fit l'économie d'un repas. A l'arrivée des artistes, il se trouvait devant la porte du père Picoigne, guettant l'entrée de Florentine.

Un public nombreux défilait déjà au beuglant. Sur la grande affiche encadrée au-dessus de l'entrée, deux noms nouveaux étaient inscrits. Marcat et Carillon avaient été déjà remplacés.

Il ne manquera jamais de cabotins ; tel qui aurait pu devenir un bon ouvrier ou un employé suffisant, préfère le pain de la bohème et se grise d'applaudissements trop faciles à obtenir.

Le concert était commencé depuis une grande heure et Carillon attendait encore l'arrivée de celle vers qui tendaient toutes ses pensées.

La voix sonore du beau Marcat le tira de sa rêverie. L'ancien berger descendait de la galerie supérieure où il s'était glissé pour juger son remplaçant et pour revoir Florentine.

—Tu fais comme moi, mon vieux Carillon, tu l'attends sous l'orme. Elle ne viendra pas. C'est bien fait pour le père Picoigne ! Le public commence à se fâcher. Il réclame Florentine. Ton remplaçant chante comme une casserole et le mien ne monte pas jusqu'au "la".

—Pourquoi n'est-elle pas venue ? soupira Carillon.

—Si j'étais sorcier, je te le dirais ! Elle est peut-être malade.

Le tapage du sous-sol devenait si bruyant qu'on l'entendait de la rue.

—Ça chauffe ! fit Marcat.

Au même instant, ils virent le père Picoigne sortir comme un fou de sa boutique. Le public, à qui on venait d'annoncer que Floren-

tine ne chanterait pas, pour cause d'indisposition, mettait en pièces toute la verrerie du beuglant.

Le patron se précipita vers le poste d'où il revint avec une demi-douzaine d'agents qui firent évacuer la salle.

Carillon et Marcat atréperèrent au passage le pianiste, qui avait perdu son chapeau dans la bagarre. Ils le reconduisirent à son domicile, qui n'était autre qu'une loge de concierge tenue par sa mère.

— Chien de métier ! s'écria l'artiste, en se laissant tomber sur l'unique fauteuil de l'étroit réduit. Et dire que j'ai remporté, à dix-huit ans, un premier prix au Conservatoire ! A quoi ça me sert, bon Dieu de sort ! à donner des leçons à un franc le cachet et à tenir le piano chez Picoigne !

Il se calma en voyant sa mère pleurer.

— Va nous chercher deux canettes de bière, lui dit-il.

C'était un brave garçon qui ne manquait pas de cœur et de talent. Il devait végéter toute sa vie, faute de relations et peut-être aussi par manque de cet usage du monde qui ouvre toutes les portes aux habiles et aux souples. Les trois camarades trinquèrent à la santé de Florentine.

— Pourquoi n'est-elle pas venue ce soir ? demanda Carillon.

— Oui, pourquoi ? insista Marcat.

— Parce qu'elle a soupé des beuglants, répondit le pianiste. Faut vous dire qu'il s'est passé hier soir au caboulot quelque chose de curieux que vous n'avez peut-être pas observé.

Les deux rivaux écoutaient avec inquiétude. Marcat prit un air entendu.

— Parbleu ! fit-il, elle aura trouvé un prince russe qui lui aura offert son vieux cœur et un petit hôtel sur le boulevard Malesherbes.

Décidément, il n'y avait pas moyen d'avoir la tranquillité avec cet animal-là !

— Marcat, s'écria Carillon, je te défends d'insulter Florentine.

— Carillon a raison, dit le pianiste. J'ai malheureusement l'habitude des beuglants. Eh bien ! je parierais cent mille triples croches que Florentine est une honnête fille. Elle n'a qu'un amour, celui de la patrie. Aperçoit-elle, dans la salle, un soldat en uniforme, c'est pour lui seul qu'elle chante. Elle le fixe de ses yeux ardents et tressaille de plaisir quand il l'applaudit.

Marcat, tout confus, baissa le nez.

— Ce que j'en disais, balbutia-t-il, c'était par pure plaisanterie ! Qu'est-il donc arrivé de si curieux, hier soir ?

L'artiste raconta ce qui suit, sous le sceau du secret.

Tout près de lui, pendant qu'il accompagnait au piano le "Resuscité de Reichsoffen", une jolie spectatrice, qui avait tout l'air d'une mondaine de la hante, s'était penchée à son oreille et lui avait demandé le nom de famille de la chanteuse patriotique.

Au même instant, Florentine avait aperçu cette fille et pâli subitement. Son émotion ne dura qu'une seconde. Elle y puisa même une ardeur nouvelle, et fixant, au refrain, celle qui la dévisageait, sembla lui dire : "Ose donc te comparer à moi. Je chante pour la patrie, et toi, tu la déshonores !"

— Voilà, ajouta le pianiste, ce que j'ai cru comprendre. Il est vrai que, nous autres artistes, nous nous montons facilement la tête. Le petit roman que je viens de vous raconter n'a peut-être existé que dans mon imagination. Cependant j'estime que l'absence de Florentine est basée sur cette rencontre, qui ne se serait jamais produite si les journaux n'avaient pas attiré au beuglant la mondaine en question. Ces deux femmes se connaissent certainement. La mondaine était venue en compagnie d'un beau monsieur en habit noir et à plastron irréprochable. Je l'ai parfaitement entendue dire à son cavalier ; "Ce n'est pas étonnant qu'elle chante si bien l'armée française, elle a, comme moi, du sang de héros dans les veines." Le boucan a commencé après et ma voisine a filé en riant aux éclats.

— Florentine, demanda Carillon, n'a donc pas averti le père Picoigne qu'elle ne viendrait pas ce soir ?

— Si, mais le bonhomme n'a pas voulu manquer la recette, et il s'est bien gardé d'enlever du programme le nom de la chanteuse patriotique. Bref, Florentine le lâche, et j'estime qu'elle n'a pas tort. Elle trouvera à s'engager où elle voudra. Quant à vous, mes bons camarades, je ne vois qu'un moyen de vous sortir du pétrin : vous irez, de ma part, voir Changal, qui parcourt la banlieue de Paris avec une troupe de chanteurs et de comédiens. Sur ma recommandation, il vous embauchera. Au moins, vous verrez du pays.

Chacun lui conseillait de se retirer du commerce et d'aller planter ses choux en Provence, son pays d'origine. A tous il répondait :

— Je m'ennuierais à périr si je n'entendais tous les soirs les flonflons de l'orchestre et les battements de mains du public. Après tout, mon existence n'est pas inutile : elle me plaît et j'ai la satisfaction de faire gagner leur vie à de pauvres bougres et bougresses recrutés dans les beuglants.

Sa femme, une bonne grosse mère qui pesait deux cent cinquante, partageait cette manière de voir. La peur d'engraisser davantage l'aurait fait aller au bout du monde.

Changal s'était réservé le choix des artistes et la surveillance du matériel. Il reçut les deux cabotins avec sa rondeur toute méridionale.

— Ah ! ah ! dit-il après les avoir écoutés, vous sortez de chez Picoigne !

Un sourire malin lui vint aux lèvres. Il leur fit chanter à chacun deux numéros de leur répertoire.

— Allons ! fit-il, je vois que vous êtes des braves ! Toi, Marcat, tu ne chantes pas très juste ; mais l'accompagnateur te tiendra ferme et ça ira ; toi, Carillon, tu as une fortune au milieu du visage. Avec un nez comme ça, on ne doit pas manquer de flair. Je vous embauche tous les deux. Quand aux conditions, c'est bien simple : si on n'est pas content les uns des autres, on se lâche et tout est dit. Vous aurez chacun cent sous par jour, la pitance et le coucher. Ne craignez rien, la mère Changal surveille la cuisine et son bouillon vous fera les yeux doux. Ça va-t-il ?

— Ça va, répondirent-ils.

Marcat eut la précaution de ne pas avouer qu'il ne possédait que six romances et qu'il avait la tête trop dure pour en apprendre de nouvelles sans être seriné. On prit rendez-vous, pour le lendemain, à la gare de l'Est.

Le même sourire malin revint sur les lèvres de l'impressario. Jean l'avait observé et en était intrigué. Il eut bientôt la clef du mystère.

— Mes enfants, dit Changal, puisque vous sortez de chez Picoigne, vous devez être au mieux avec la célèbre Florentine.

— Oui, affirma audacieusement le ténor.

Jean le redressa de suite en disant :

— C'est une bonne camarade ; mais personne, pas même Marcat, ne saurait se vanter d'être au mieux avec elle. Je vous en réponds, monsieur Changal.

— Tu y mettrais ta main au feu ? demanda l'impressario.

— Oui ! s'écria Jean avec conviction.

— Eh bien ! tâchez, mes amis, de m'amener cette vertu après-demain. Dites-lui que ses appointements seront de vingt francs par jour. Embauchez-la et je vous augmente tous les deux de vingt sous quotidiens.

Transporté de joie, Carillon s'écria :

— On fera son possible, mon directeur !

— Je m'en charge ! assura Marcat.

Jean haussa les épaules, et Changal, qui était fin observateur, dit au ténor :

— Laisse ton camarade négocier cette affaire. Toi, tu es trop joli garçon pour persuader une femme vertueuse. Carillon a du flair ou je ne m'y connais pas ! Allez, mes enfants, vous n'avez pas une minute à perdre.

Il leur serra cordialement la main et les reconduisit jusque sur le palier. Fier d'avoir la direction de l'entreprise, brûlant du désir de réussir, non pour les vingt sous quotidiens, mais pour le bonheur de se retrouver chaque soir auprès de la diva, Jean, à peine dehors, posa cette question à son compagnon :

— Tu sais où habite Florentine, toi ?

— Où elle habitait, oui, mais...

— Mais quoi ?

— Elle peut avoir déménagé sans laisser d'adresse.

— Toujours ta sottise idée de prince russe et de petit hôtel au boulevard Malesherbes.

— Pour le coup, c'est toi qui m'attaques sans motif.

— Je lis ta pensée sur ton visage.

— Ça prouve que mon visage est expressif.

— Oui, tu es beau, Marcat, c'est connu de tout le monde. Comme disait ma vieille concierge en parlant de son fils aîné : "Il est aimant, il est aimé, il est un amant zélé."

— Va toujours ! nous verrons bien lequel des deux arrivera le premier.

— Arrivera à quoi ? Si jamais tu te permets !...

Il s'arrêta là, ayant besoin de Marcat.

— Puisque tu sais l'adresse de Florentine, dit-il d'un ton amical, allons-y.

— J'irai bien tout seul.

— Soit ! mais si tu reviens bredouille, prends garde que Changal ne te résilie, s'en va tenant, ton engagement.

Cette menace eut un plein succès. Marcat, si heureux d'avoir trouvé un emploi inespéré, se revit soudain sur le pavé de Paris où,

XXVII

Les Folles Voyageuses

Les deux camarades eurent la bonne fortune de trouver Changal à Paris. Cet industriel, vieilli dans le métier, s'y était taillé une honnête aisance.

pour celui qui n'a pas le sou, il n'y a que boue et poussière à récolter.

—Puisque tu y tiens absolument, dit-il, allons-y ensemble.

Arrivé à l'hôtel de Florentine, Marcat jugea prudent de s'effacer derrière son compagnon. Il avait peur d'être reconnu par la logeuse, qu'il était venu sottement interroger sur la chanteuse patriotique.

Jean n'espérait guère retrouver Florentine ; elle avait dû changer de logement pour échapper aux importunités du père Picoigne. Aussi quelle fut sa joie en recevant cette réponse de la logeuse :

—Mademoiselle est chez elle ; mais elle ne reçoit jamais personne.

Il en était bien sûr, Carillon ! Celle-là, c'était une honnête fille ! La vertu éclatait dans son beau regard si fier. Cette merveilleuse statue ne s'animait que devant le public ; puis redevenait impassible. Ces réflexions, Jean se les était faites en un quart de seconde.

—Qu'est-ce que vous lui voulez, à mademoiselle Florentine ? demanda la logeuse.

—Lui parler... pour affaire.

—En ce cas, écrivez-lui.

—Jean tira son calepin de sa poche, en déchira un feuillet sur lequel il inscrivit : Carillon et Marcat, pour affaire urgente.

Il plia le billet en deux, et le remettant à la logeuse :

—Ayez l'obligeance de porter ce billet à mademoiselle Florentine. Je reviendrai dans un quart d'heure chercher la réponse.

Il redescendit l'escalier, suivi de Marcat, qui s'effaçait avec mille précautions.

—En voilà des manières ! lui dit-il en bas. A la façon dont tu te caches, tu nous ferais prendre pour des cambrioleurs. Avoue-le, tu es déjà venu ici faire le pied de grue.

—Plains-toi ! répondit le ténor. Si je n'avais pris la peine de me renseigner, nous serions bien avancés aujourd'hui !

Ce raisonnement ne manquait pas de logique. Carillon dut s'en contenter. Ils firent silencieusement les cent pas dans la rue de l'Orillon.

—Le quart d'heure est passé, dit enfin Jean. Voudra-t-elle nous recevoir ? Qu'en penses-tu, toi ?

—Elle sera enchantée, affirma Marcat en se rengorgeant.

—Mon Dieu ! que tu es bête ! Allons ! passe devant, cette fois. Et il l'obligea à s'engager, le premier, dans l'escalier de l'hôtel.

Apercevant le ténor, la logeuse s'écria :

—Comment ! c'est encore vous !

Jean riait, enchanté.

—Eh bien ? fit-il.

Elle eut un sourire pour Carillon et un haussement d'épaules pour Marcat.

—Montez, dit-elle, chambre No 28, au cinquième étage, troisième porte à gauche.

Au cinquième étage d'un modeste garni demeurait la créatrice du "Ressuscité de Reichsoffen", la diva qui commençait à attirer, jusque dans un beuglant, le monde "select" qu'on est convenu d'appeler "Tout-Paris" !

Jean frappa timidement à la porte. Florentine ouvrit. Elle était vêtue d'un peignoir rouge très ample et à traîne. Ses cheveux, dénoués, lui retombaient sur les épaules. Jean ne l'avait jamais vue si belle. Très ému, il tremblait légèrement et détournait les yeux. L'impudent ténor fixait sur elle ses prunelles de chat sauvage.

—Veuillez nous excuser, dit Jean, de vous avoir dérangée ? Peut-être ignorez-vous que le père Picoigne nous a congédiés ?

—Vraiment ! mes pauvres camarades ?

Elle les plaignait tous les deux, sur un ton de compassion qui n'avait rien d'affecté. Jean se hâta de la rassurer à leur égard.

—Nous n'aurons pas chômé longtemps, dit-il. Changal nous a embauchés, ce matin.

—Changal, le directeur des "Folies Voyageuses" ?

—Lui-même. Et il nous a chargés de vous proposer, de sa part, un engagement.

Elle semblait avoir oublié la présence de Marcat et n'avoir de regards que pour Carillon. Enflammé de jalousie, le ténor prit la parole. S'il n'avait lâché quelque sottise, son camarade en aurait été fort surpris.

—L'affaire est bonne, dit-il ; de gros appointements, vingt francs par jour, tous frais payés, même la nourriture et le logement. Vous ne pouvez pas refuser ça.

Pour toute réponse, elle leur mit sous les yeux une lettre du directeur du "Palais des Merveilles", qui lui proposait un engagement de cinquante francs par soirée.

—Cela vaut mieux, déclara Jean, en poussant un soupir. Excusez-nous. J'aurais été... nous aurions été si heureux de vous applaudir tous les soirs !

Il avait l'air confus et profondément désolé.

—Avez-vous de bons appointements ? leur demanda-t-elle.

—Oui, répondit Jean. Changal nous paye plus que nous ne valons. Nous autres, voyez-vous, on n'aura jamais l'idée de venir nous chercher dans la boutique à Changal pour faire une création au "Palais des Merveilles". Vous voilà passée étoile de premier

ordre. Vous brillerez dans des yeux si éloignés des nôtres que nous n'aurons plus jamais l'occasion de nous réchauffer à votre lumière. Adieu, mademoiselle, et puissiez-vous monter encore plus haut, devenir une cantatrice applaudie du monde entier.

Il avait peine à retenir ses larmes.

—Mais, mon brave Carillon, dit-elle, rien ne vous prouve que j'accepte l'engagement du "Palais des Merveilles" !

—Comment ! s'écria Marcat, vous refuseriez cinquante francs par soirée ! Mais, c'est une fortune !

Elle lui lança un coup d'œil sévère.

—Alors, vous croyez, vous, lui dit-elle, que je chante pour faire fortune, que j'exploite le sentiment patriotique dans le seul but de ramasser des écus ?

Et leur montrant, accrochée au mur, au-dessus de son lit, la photographie d'un jeune homme revêtu du costume des francs-tireurs nantais :

—C'est pour lui que je chante ! s'écria-t-elle. C'est pour mon frère ! L'enfant que vous voyez là avait à peine seize ans. L'armée régulière ne pouvait l'accepter. Il était au nombre des cent quinze francs-tireurs nantais qui, unis à ceux de Lipow-ki et de Cannes, aux volontaires du Loir-et-Cher et à trois cents gardes nationaux, en tout douze cents hommes, défendirent pied à pied la ville de Châteaudun, le 18 octobre 1870, contre cinq mille Prussiens disposant de vingt-quatre pièces de canon. Vous savez que le combat se prolongea bien avant dans la nuit, à la lueur des incendies, au milieu des décombres. Mon pauvre frère tomba, la jambe brisée par une balle, et fut fait prisonnier. Les vainqueurs n'eurent point pitié de sa jeunesse. Ils le fusillèrent. Quand sera-t-il vengé ? Quand la France mutilée retrouvera-t-elle tous ses fils sous son drapeau ? Quand nous rendra-t-on l'Alsace et la Lorraine ?

—Quand on voudra, s'écria Jean, électrisé par cette invocation. Moi aussi, j'ai combattu, comme votre frère, pour la défense nationale. J'étais au siège de Strasbourg, où mon père me montrait l'exemple. Moins heureux que celui que vous pleurez, nous avons survécu au désastre.

Et Jean Jordanet, s'abandonnant à sa douleur, ajouta avec un sanglot déchirant :

—Si j'avais su ! Si j'avais pu prévoir : quelle épouvantable fatalité.

Florentine lui saisit une main et l'étreignit dans les siennes.

—Nous sommes faits pour nous comprendre, dit-elle.

Marcat, anéanti par le triomphe de Carillon, était devenu blême. Cette question de la chanteuse patriotique acheva sa défaite :

—Et vous, Marcat, que faisiez-vous pendant l'année terrible ?

—Moi ? moi, je gardais mes chèvres, dit-il franchement, et j'étais loin de me douter que je connaîtrais jamais les splendeurs de la capitale.

Jean, curieux de connaître les goûts de Florentine, avait inspecté, d'un regard discret, la chambrette où elle vivait dans ce mystérieux isolement.

A part un vieux piano aux touches jaunies par le temps, le mobilier se composait du strict nécessaire qu'on trouve dans les hôtels garnis des quartiers populaires. Mais ce qui frappait de suite le regard, c'était l'amas de livres dont la table était surchargée. Une histoire romaine se trouvait ouverte à côté d'un gros dictionnaire et d'un atlas.

—Elle est instruite ! se dit Jean ; je l'avais deviné. Et moi qui n'ai jamais rien voulu apprendre ! Quelle distance nous sépare !

Il avait hâte de connaître les relations de la vaillante artiste.

—Alors, dit-il timidement, vous n'êtes pas décidée à entrer au "Palais des Merveilles" ?

—Pas avant six mois.

—Vous gardez votre liberté ?

—Absolument... à moins d'incidents imprévus. J'ai vingt ans et demi. Dans six mois, je serai majeure et je pourrai crier ; Vive la liberté !

—Et d'ici là, que ferez-vous ? demanda Marcat.

Révoité par tant de sans-gêne, Carillon le rappela énergiquement à l'ordre.

—Tu es vraiment trop curieux, l'ami ténor !

L'ex-berger se redressa sur ses ergots.

—Ce n'est pas à toi de me le dire ! s'écria-t-il. J'accepterai toutes les observations de mademoiselle Florentine, mais pas les tiennes, jamais les tiennes !

La chanteuse patriotique se mit à rire d'un bon cœur. Leur rivalité l'amusait.

—Mes amis, dit-elle, si vous voulez que je fasse partie de votre troupe, restez d'accord !

Les deux cabotins tressaillirent d'aise. Ce fat de Marcat aiguillait les pointes de ses moustaches. Ne s'imaginait-il pas que Florentine renonçait à la gloire pour ses beaux yeux !

FEUILLETON DU "SAMEDI", 1 OCTOBRE 1898 (1)

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXXIII

(Suite)



Catherine ne peut continuer, elle s'évanouit...

Ils suivent une galerie couverte entourant une petite cour au milieu de laquelle l'eau d'une fontaine s'écoule en chantant dans une vasque de marbre blanc. Des myriades d'étincelles, comme une pluie d'étoiles filantes, tombent dans la cour qui semble pavée d'or en fusion.

Un escalier se présente. Il conduit au premier étage de la galerie.

Au moment où ils vont s'élancer, Fanchon, suivie de deux servantes, apparaît échevelée, pâle...

Elle reconnaît Georget et Jacques et se jette avec un grand cri dans les bras de son fiancé qui la soulève, l'emporte en courant hors de la maison.

Georget précède Jacques, prêt à brûler la cervelle à quiconque tenterait de leur barrer le passage.

Pablo et Juan forment l'arrière-garde.

Les deux servantes les suivent en poussant des cris perçants.

Jacques court vers l'endroit où ils ont attaché leurs chevaux. Ils n'y sont plus. Effrayés par les flammes, les deux animaux ont rompu leurs liens, se sont enfuis.

Pablo et Juan retrouvent leurs traces sur le sol. Ils s'élancent sur ces traces et bientôt, à l'aide de leur lasso, ils capturent les animaux, rajustent les brides et les ramènent à Jacques et à Georget.

Jacques a pris Fanchon en croupe. Georget, cette fois encore, prend les devants. Il éclaire la marche.

On laisse Pablo et Juan en arrière; on les retrouvera à Rio-Janeiro. Mais les deux pêcheurs ne s'y rendent pas aussitôt. Ils retournent vers la maison en feu, s'approchent des deux misérables étendus à terre et leur plongent leur poignard dans la poitrine.

—Maintenant que nous sommes vengés, nous pouvons remonter dans la *Santa-Maria*, après que nous aurons fait brûler des cierges à la Madone, dit gravement le vieux Pablo en se signant dévotement.

Son fils l'imita en murmurant une prière.

Georget et Jacques ont gagné l'extrémité de la forêt. Ils s'engagent sur un étroit sentier qui descend au bord de la mer.

—Vous n'êtes pas blessée, Fanchon? Vous ne souffrez pas? Désirez-vous que nous mettions pied à terre?

—Non, Jacques, non, mon bien-aimé, fuyons, fuyons au plus vite... Si M. de Montaiglon et M. Gaston de Pervençère se mettaient à notre poursuite!... Si je devais retomber encore dans leurs mains...

—Nous ne nous trompons pas! s'écria Jacques, ce sont ces deux misérables qui ont commis ce nouveau crime.

—Oui, Jacques, ce sont eux!

—Avez-vous eu à souffrir quelque insolence de leur part? questionne-t-il d'une voix tremblante.

—Non, mon ami, non, M. de Montaiglon me gardait en otage... mais, je vous raconterai cela plus tard, je suis brisée de fatigue et d'émotion...

—Désirez-vous que nous nous arrêtions un instant? demande encore Jacques tendrement.

—Oh! non, non, je vous en prie.

Ils continuèrent à avancer.

Le jour se levait radieux. Les oiseaux s'éveillaient dans les ramures. Dans la forêt mille bruissements se faisaient entendre, bruits d'ailes, gazouillis, murmures confus de la nature à son réveil.

De fraîches et balsamiques senteurs embaumaient l'air. Les sources chantaient plus gaiement sous les lianes enchevêtrées.

Georget et Jacques atteignaient la grève.

Deux cavaliers accouraient vers eux au galop. Leurs visages se dissimulaient sous de larges sombreros.

Georget les observait avec une attention profonde. Il ralentit l'allure de son cheval. Jacques imita son ami.

Fanchon entendit le bruit des sabots des chevaux frappant la grève sonore. Inquiète, elle regardait venir les inconnus.

—M. de Montaiglon! M. de Pervençère! s'écria-t-elle en entourant, affolée de terreur, le buste de Jacques de ses bras.

C'étaient eux, en effet.

A dix pas, ils s'arrêtèrent et de Montaiglon, de sa voix impérieuse, ordonna:

—Pied à terre!... Rendez-nous cette jeune fille que vous avez enlevée, ainsi que des voleurs, de la demeure où nous l'avions recueillie. Misérables aventuriers, rendez cette enfant à sa famille, à M. Gaston de Pervençère, son oncle, à M. Renaud de Pervençère, son père!

Il tira un revolver de sa ceinture.

—Obéissez, dit-il, ou je fais feu.

—Jacques! Georget! s'écria Fanchon, ne m'abandonnez pas! ne me laissez pas emporter par ces démons!

Gaston intervint:

—Celle que vous appelez *Fanchon la Vieilleuse*, dit-il, est ma nièce: elle est fille de Renaud et de Blanche de Pervençère, mon frère et ma belle-sœur.

« Cette enfant a été volée à l'amour de sa mère par Catherine Devoissoud qui expiera son crime dans les tourments de la prison.

—Ma mère! Ma bonne mère! sanglota Fanchon défaillante. Jacques, protégez-moi contre ces bandits... Georget, mon frère, je préfère mourir plutôt que de retomber entre leurs mains!

De nouveau, Montaiglon éleva la voix:

—Je vous somme de m'obéir, de me rendre cette jeune fille, ou sinon...

Il braqua un revolver sur Georget.

Celui-ci ne s'était contenu jusque-là qu'à grand-peine. La déclaration de Gaston l'avait plongé dans une sorte de stupeur. Il se ressaisit, enleva son cheval, fonça furieusement sur les deux hommes.

Montaiglon et Gaston firent feu à la fois sur Georget.

Fanchon jeta un cri désespéré et s'évanouit; Jacques l'enleva dans ses bras robustes, la coucha devant lui en travers de la selle et, le revolver au poing, s'élança...

Georget n'avait pas été atteint par les coups de feu tirés sur lui presque à bout portant.

Son cheval, une bête des pampas, perdait son sang par une blessure reçue au poitrail. Ce cheval, à demi sauvage, se cabrait de douleur, en hennissant d'une voix grêle. Ses yeux lançaient du feu.

Georget avait riposté. Il continuait à tirer ainsi que Montaiglon. Celui-ci fut atteint en plein front par une balle du revolver de Georget. Il chancela sur sa selle...

Une scène horrible se passa: de nouveau atteint par un projectile, le cheval de Georget s'avança sur Montaiglon et lui broya le visage entre ses dents, buvant son sang.

L'animal tomba sans lâcher prise, entraînant Montaiglon, l'écrasant de son poids.

Georget avait sauté à terre. Il s'élança sur Gaston qui, longuement, visait Fanchon après avoir tiré sur Jacques, légèrement blessé à l'épaule droite.

(1) Commencé dans le No. du 27 avril 1898.

Georget fit se dresser le cheval de Montaignon en le frappant d'un coup de pommeau sous la ganache ; puis, ajustant le cavalier, il fit feu. Jacques tira en même temps.

Gaston tomba foudroyé.

Georget sauta sur le cheval de Montaignon, lui enfonça les éperons dans le ventre. . . .

Ils arrivèrent à Rio-Janeiro, allèrent déclarer à la police locale ce qui s'était passé et invoquèrent le cas de légitime défense, qui fut admis.

On fit à Fanchon une ovation enthousiaste.

Avant de s'embarquer pour la France avec son ami Georget et sa fiancée, Jacques envoya un télégramme à sa mère lui annonçant simplement que Fanchon, arrachée à ses ravisseurs, revenait avec lui.

XXXIV

Depuis le nouveau départ de M. Delort pour Beauchamp, Catherine Devoissoud, demeurée seule dans la petite maison de Passy, rêvait tristement.

Elle comprenait que si ni Fanchon ni Georget ne revenaient auprès d'elle, c'est que quelque nouveau malheur était survenu.

De quel ordre était-il ? Elle ne pouvait le concevoir. Son imagination se formait les plus cruelles chimères.

Elle se dit que Dieu la punissait de son mensonge en retirant sa protection à celle qu'elle appelait son enfant, sa Fanchon.

—Oui, Dieu me punit en la frappant, pensa la malheureuse femme accablée de douleur.

« Et toujours pas de nouvelles de M. Delort !

« Il n'ose m'apprendre le malheur qui m'a frappée ! . . . Et, Georget, qui, lui non plus, ne revient pas !

« Dieu ne peut m'en vouloir pourtant d'avoir recueilli cet orphelin !

Catherine alla chaque jour prier à l'église de Passy, demandant à Dieu de l'inspirer. Devait-elle confesser la vérité à M. Delort ?

Souvent, près d'elle, une dame en grand deuil venait s'agenouiller.

Comme elle, cette femme se tenait humblement dans l'ombre des chapelles latérales, évitant d'être vue, absorbée dans sa pieuse méditation.

Cette dame avait présenté poliment, au moment de sortir de l'église, l'eau bénite à Catherine Devoissoud. Elle habitait un pavillon proche de celui appartenant à M. Delort.

Les deux femmes causèrent en revenant de l'église, puis prirent l'habitude de se faire visite l'après-midi.

La bonne et simple Catherine raconta à sa voisine son existence avec son mari à Bovernier, dans les Alpes, la mort de ce brave compagnon qui la laissait sans ressources avec une enfant, sa petite Fanchon. . . .

Catherine ne pouvait faire confiance à une étrangère du secret qu'elle cachait à tous. Le mensonge auquel elle était condamnée lui fit pourtant venir les larmes aux yeux.

Elle reprit son récit. L'adoption du petit Georget volé à ses parents par des saltimbanques, sa longue maladie, à elle, sa guérison miraculeuse.

Elle dit les souffrances de ses enfants à cette époque, leurs courses vagabondes, Fanchon jouant de la vielle et chantant avec Georget.

Et, ensuite, les succès de sa fille comme chanteuse, ses fiançailles avec Jacques de Beauchamp, son arrestation et celle de Georget sous inculpation d'assassinat et les souffrances éprouvées par elle qui ne pouvait douter de l'innocence de ses enfants, leur acquittement et, hélas ! leur disparition incompréhensible.

—Dieu me punit d'avoir fait une faute dans ma vie, une seule ; un mensonge dont le souvenir toujours présent m'a laissé dans la gorge un goût âcre de feu, termina la pauvre Catherine le visage baigné de larmes.

La nouvelle amie de Catherine lui prit les mains dans les siennes :

—Qui n'a pas péché, dit-elle. Vous vous accusez d'un mensonge, je souffre, moi, de garder depuis vingt ans un secret qui m'opprime, d'avoir été témoin d'un crime épouvantable et de m'être tue, par lâcheté, par crainte de la vengeance des coupables. . . .

« Que Dieu, dans sa miséricorde infinie, nous pardonne en faveur de notre repentir !

Et la voisine de Catherine Devoissoud partit en l'embrassant.

Quelques jours après, les deux femmes étant ensemble, l'agent Fadard entra.

—Je viens vous chercher, madame Catherine, dit-il. Nous partons à Beauchamp auprès de M. Delort.

Il ajouta en souriant :

—Vous n'avez pas peur que je vous enlève, moi ?

—Non, monsieur, j'ai confiance en vous, répondit Catherine. Je sais et je n'oublie pas ce que je vous dois ; mais, pourquoi M. Delort m'appelle-t-il auprès de lui ? A-t-il des nouvelles à me donner de mes enfants ?

—Madame Catherine, répondit Fadard, M. Delort veut, en présence de M. et de Mme Renaud de Pervençère, vous questionner sur les circonstances dans lesquelles vous avez recueilli le petit Georget.

—J'aurai bien peu de chose à leur dire ; j'ai tant souffert depuis.

—Si l'on vous montrait la photographie de l'homme qui est allé vous menacer à Bovernier, le reconnaîtrez-vous ?

—Comment, vous savez ?

—Oui, je sais qu'un étranger au pays est entré chez vous et vous a fait des menaces qui vous ont frappée d'une épouvante telle que votre raison s'est troublée.

—C'est vrai, répondit Catherine d'un air égaré.

—Refuserez-vous de leur avouer qu'il voulait vous enlever Georget, qu'il voulait vous faire avouer un secret terrible, continua Fadard en enfonçant son regard aigu jusque dans l'âme de Catherine.

Elle lui coupa la parole :

—Taisez-vous. . . je parlerai. . . j'avouerai. . . .

Elle jetait des regards effrayés vers sa visiteuse :

Celle-ci se leva et d'un accent solennel :

—Me permettez-vous, monsieur, d'accompagner Mme Devoissoud ? Moi, aussi, j'ai des révélations à faire à Mme de Pervençère.

Fadard considéra attentivement celle qui lui parlait :

—Venez avec nous, j'y consens volontiers, finit-il par dire.

Ils arrivèrent à Beauchamp.

Catherine Devoissoud et l'inconnue furent mises en présence de Renaud et de Blanche.

—Je demande que la révélation que j'ai à faire soit entendue de tous, fit la compagne de Catherine.

Mme de Beauchamp, Simone et M. Delort prirent place dans la pièce où devant Renaud et Blanche, se tenaient Catherine Devoissoud, l'agent de police et la dame inconnue.

Celle-ci se tourna vers Blanche :

—Vous ne me reconnaissez pas, vous ne pouvez me reconnaître, dit-elle. Je suis Angèle Kaiser, la sage-femme qui, il y a vingt-deux ans, vous a assistée lors de vos couches au Palais des Roses. . . .

—Et vous avez à me faire d'importantes révélations, madame ? questionna Blanche en frissonnant d'émotion.

—Oui, madame. Le secret que j'avais juré de garder me torture, le remords me déchire. . . Écoutez, j'avais été choisie par M. Gaston de Pervençère et M. de Montaignon sur la présentation de leur amie, Mme de Linières. . . .

—Adèle Traversin ! s'écria Fadard.

—Oui, monsieur. J'avais promis de ne rien dire de ce qui se passerait au Palais des Roses. Il s'agissait de l'honneur d'une famille à préserver, de grands malheurs à éviter. . . Une jeune femme, me disait-on, en l'absence de son mari allait mettre au monde un enfant adultérin. . . .

—Les misérables ! gémit Blanche d'une voix enrouée de sanglots contenus.

Renaud lui jeta un long regard de tendresse.

Mme Kaiser reprit :

—Je le crus. . . Je jurai d'être d'une discrétion absolue. . . On avait éloigné les domestiques. . . J'étais seule avec la nourrice et MM. de Pervençère et de Montaignon. . . Vous étiez en danger de mort, madame. . . Vingt fois vous perdistes connaissance. . . J'implorai qu'on allât chercher un médecin. . . On refusa durement. . . .

—Mieux vaut la mort que le déshonneur, déclara d'un ton qui me fit frissonner M. de Pervençère, votre beau-frère, madame.

—Ce monstre est mon frère ! fit Renaud les mâchoires serrées.

La sage-femme reprit :

—Dans un évanouissement duquel je crus que vous ne reviendriez pas, vous mites au monde une fille. . . M. Gaston partit aussitôt avec la nourrice. Il faisait un temps épouvantable. . . C'était la nuit. . . Une nuit de la fin d'octobre dans la montagne. . . Je voulus m'opposer à ce départ précipité. . . M. Gaston m'enjoignit de me taire. . . Il parut avec la nourrice et l'enfant. . . .

« Je restai auprès de vous. . . Je vous rappelai à la vie. . . et alors, je constatai, à n'en pouvoir douter, que vous alliez mettre au monde un second enfant. . . Ce fut un garçon. . . Je le montrai à M. Gaston qui revenait. . . Sa physionomie prit une telle expression de férocité que je courus auprès de vous. . . Je plaçai le petit être dans vos bras.

(A suivre.)

Valse
des Salons Parisiens
par **D. RAITER**
aux Editions musicales de M. J. B. L. L. L.

Introduction

Mour de Valse

Introduction

ri te mu to

(A suivre.)

VAISE

The first system of musical notation for the piece 'VAISE'. It consists of two staves, a treble clef on the top and a bass clef on the bottom. The music begins with a piano (p) dynamic marking. The notation includes various note values, rests, and phrasing slurs.

The second system of musical notation for the piece 'VAISE'. It continues the two-staff format with treble and bass clefs. The notation features complex rhythmic patterns and phrasing slurs.

The third system of musical notation for the piece 'VAISE'. It maintains the two-staff structure with treble and bass clefs. The notation includes various note values and phrasing slurs.

The fourth system of musical notation for the piece 'VAISE'. It continues the two-staff format with treble and bass clefs. The notation features complex rhythmic patterns and phrasing slurs.

The fifth system of musical notation for the piece 'VAISE'. It maintains the two-staff structure with treble and bass clefs. The notation includes various note values and phrasing slurs.

The sixth system of musical notation for the piece 'VAISE'. It concludes the system with two staves, treble and bass clefs. The notation features complex rhythmic patterns and phrasing slurs.

2

The seventh system of musical notation for the piece 'VAISE'. It consists of two staves, a treble clef on the top and a bass clef on the bottom. The notation includes various note values, rests, and phrasing slurs.

The eighth system of musical notation for the piece 'VAISE'. It continues the two-staff format with treble and bass clefs. The notation features complex rhythmic patterns and phrasing slurs.

The ninth system of musical notation for the piece 'VAISE'. It maintains the two-staff structure with treble and bass clefs. The notation includes various note values and phrasing slurs.

The tenth system of musical notation for the piece 'VAISE'. It continues the two-staff format with treble and bass clefs. The notation features complex rhythmic patterns and phrasing slurs.

The eleventh system of musical notation for the piece 'VAISE'. It maintains the two-staff structure with treble and bass clefs. The notation includes various note values and phrasing slurs.

The twelfth system of musical notation for the piece 'VAISE'. It concludes the system with two staves, treble and bass clefs. The notation features complex rhythmic patterns and phrasing slurs.

3

UNE TROMBE D'EAU



I
Le professeur.—Charlie, qu'as-tu dans la bouche? Réponds-moi, vilain gamin!...

II
... Ah, tu ne veux pas répondre, hein? Tiens, attrappe!

III
Charlie.—De l'eau, m'sieu.

RONDEL

A CELLES DE MON PAYS

Moi, j'aime votre franc langage,
Brunes filles de mon pays,
Vos yeux clairs où mon cœur s'est pris,
Votre air fripon autant que sage.

Coquettes au rose visage,
Aux blanches dents, aux gais souris,
Moi, j'aime votre frais langage,
Brunes filles de mon pays.

Vous avez, dit-on, du courage,
L'âme bonne et le cœur épris;
Mais... trop cruels sont vos mépris...
Payées au riche corsage,
Moi, j'aime votre franc langage!

GEORGES LEYGUES.

Les Invalides de l'Administration

Il nous faut toujours compter avec le fantaisiste Henriot, quand il s'agit d'une de ces idées qui, un peu... comment dirais-je?... originale... au premier abord, se transforme, quand on prend la peine de la creuser, en une trouvaille véritablement géniale. Oyez un peu!

Il s'agit d'une fondation que Henriot se propose d'appeler "l'œuvre des Invalides de l'Administration."

Eh oui. Nous avons l'Hôtel des Invalides, le luxueux et mondial monument attribué par Louis XIV aux vieux débris de nos guerres; les Invalides de la marine, dont le nom indique bien la destination; les Invalides du travail; etc., etc. Pourquoi pas, en effet, les invalides de l'administration?

La France est assez riche pour payer ses gloires... administratives et par ces temps de chassés-croisés politiques où, comme aux États-Unis, les politiciens sont exposés, périodiquement, à tomber pile à un changement de ministère, il faut bien envisager ce qui se produit, presque invariablement, quand Partageux ou Emolient, cassent leur... ministère.

Un préfet est brusquement révoqué, le malheureux. Il n'a pas de fortune, souvent il a de la famille. Vlan, voilà un homme à la rue qui, pour ne pas périr d'inanition, se trouve obligé, pour vivre, de donner des leçons de natation ou de bicyclette.

Vous me direz bien que Partageux ayant cessé de plaire et Emolient étant revenu aux affaires, il se trouve généralement remplacé et son successeur à son tour flanqué à la porte, mais tout cela prouve bien l'instabilité des situations administratives et l'urgence de la création des Invalides en question.

Je proposerai donc, secondant la proposition de Henriot, d'attribuer "aux Invalides de l'Administration" quelque grande résidence nationale, Palais de Fontainebleau, nouvelles prisons de Fresnes, etc., où le personnel révoqué, revêtu aux frais de l'État d'un uniforme spécial, attendrait, en lisant les gazettes, sa réintégration.

L'innovation suggérée, en plus des soins prodigués ordinairement aux admis dans les "Invalides", précitées, consisterait à les en faire jouir en famille.

Il y aurait là bon feu, bon souper, bon gîte et le reste... consistant en billards, automobiles, jeux divers, bicyclettes pour rendre aux obèses la taille souple et svelte; enfin vie agréable tout le temps et parfait repos d'esprit, comme il convient à des malheureux surmenés par le travail écrasant qui est celui des ministères et autres bagnes administratifs (travail de 10 h. à 3 h. interrompu par un lunch de midi à 1 h. 1/2). Il y aurait bien un programme quelques études sur l'administration; études très nécessaires à ceux qui, comme mon ami Tête à gilles de la Mignardière par

exemple, ont été bombardés sous-préfets sans connaître un traitre mot de droit administratif par suite de blackbouloges répétés à tous les examens.

L'homme n'est pas parfait, n'est-ce pas, et l'on a connu des ministres de l'Instruction publique qui n'étaient même pas bacheliers, de même que des officiers d'Académie ne sachant pas l'orthographe et des chevaliers du Poireau qui croyaient que les pains de quatre livres poussaient dans la terre, mais cela ne fait rien à la chose, n'est-ce pas?

Qui ne verra l'intérêt de cette vie familiale dans mon palais administratif? Mariages possibles entre jeunes et beaux ex-sous-préfets et filles d'ex-préfets, etc., etc.

Et quelle facilité de fonctionnement! Le jour où le ministère d'Emolient met le pied sur celui de Partageux, ou vice-versa, un train arrive. Tout le personnel radical est "débarqué" et le personnel modéré reprend le train pour aller occuper les anciens postes. Chacun connaît le travail à accomplir; pas d'hésitation de la part des fonctionnaires déplacés ou déplaçés; tous connaissent leur case. J'espère bien que l'on va me décerner une récompense nationale pour cette jolie, jolie trouvaille.

PARISIEN.

ECHANTILLONS DIVERS

Le futur pensionnaire.—Si c'est là un échantillon de la nourriture qu'on prend chez vous, nous nous arrangerons certainement.

La maîtresse.—D'abord, monsieur, j'aimerais à savoir si vous m'avez donné aujourd'hui un échantillon de votre appétit ordinaire!

UNE PREUVE ABSOLUE

La cliente.—Etes-vous bien sûr que ce soit là du thé de Ceylan?

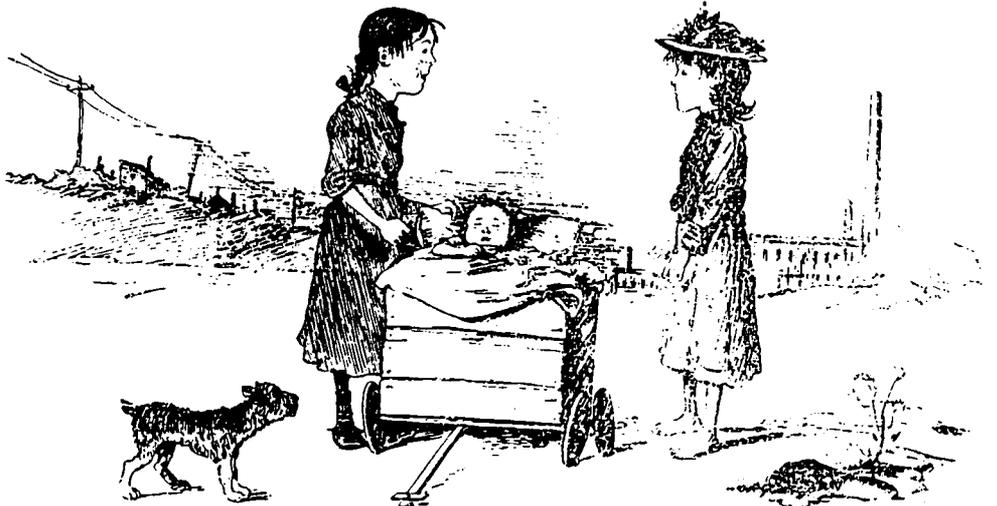
Le commis.—Bien sûr, madame. Voyez vous-même. Le nom de M. Ceylan est sur chaque boîte.

IL VOULAIT GARDER SON PIEN

Claire.—Pourquoi pries-tu après avoir volé du gâteau?

Arthur.—Je prie pour demander au bon Dieu que tu n'en prennes pas.

UN JEUNE HOMME PARFAIT



Lisette (continuant l'éloge de son petit frère, endormi dans le carrosse).—Oui, ma chère, je te dis qu'il n'a aucun vice; il ne fume pas, ne bois pas, ne chique pas. C'est un garçon accompli.

Suzette.—Quel bon mari il va faire, hein?

UNE DISTRACTION



I

M. Bordereau.—Nous arrivons, je crois. Je ferais mieux de mettre tous mes paquets ensemble...



II

...Voyons, d'abord, s'il ne m'en manque pas. Voici l'étoffe à robe pour Marie,...

L'ONCLE SAMBUQ

A force de raconter l'histoire de l'oncle Sambuq et d'escompter son héritage, le bon Trophime Cogolin, plus connu aux alentours du fort Saint-Jean sous le nom de Patron Trophime, avait fini par y croire.

La vérité est que ce Pierre Sambuq, un assez méchant drôle, le désespoir de sa famille, s'était embarqué mousse vers 1848 à bord d'un trois-mâts américain, et que, depuis, on manquait totalement de nouvelles. Mais une vérité aussi simple semblait un peu trop simple pour nos Marseillais compatriotes du capitaine Pamphile ; leur imagination se chargea de l'embellir.

Certain jour, Patron Trophime ayant renouvelé connaissance avec un matelot qui, précisément, revenait de naviguer aux Etats-Unis, eut l'idée de lui offrir un verre de mastic passé en contrebande. Il l'interrogea sur le cas de Pierre Sambuq, et le matelot, par politesse, dans le dessein de faire plaisir à Patron Trophime et à sa femme, raconta avoir, en effet, rencontré plusieurs fois sur les quais de New-York un particulier extraordinairement riche, et qui ressemblait au Sambuq disparu, comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau.

Il n'en fallait pas davantage pour établir la légende.

D'abord, ce particulier ne ressemblait pas seulement au Pierre Sambuq disparu, c'était bel et bien le Sambuq véritable, reconnu par le matelot :

— Embrasse bien tout le monde là-bas, à la Tourette. Dis-leur de ne pas s'inquiéter et qu'ils patientent. Je n'ai pas oublié les miens, ils ne perdront rien pour attendre !...

Puis il avait confié au matelot une boîte de riches présents que celui-ci, malheureusement, venait de perdre dans un naufrage.

Au commencement, l'oncle Sambuq était simplement très riche ; après deux ou trois ans, il posséda je ne sais combien de millions, des plantations, des esclaves, des mines d'or, des puits à pétrole, en un mot, tout ce qu'un oncle d'Amérique doit posséder.

Les Trophime étaient devenus un objet d'envie pour le quartier ; et les voisins ne parlaient plus que de l'oncle Sambuq, le soir, sur le pas des portes, dans les quatre ou cinq rues étroites et raides où cascade un ruisseau pavé qui part de la place de Lenche et va roulant jusqu'au vieux port, dont on aperçoit les bouts de mâts au bas de la pente, des tomates et des pelures d'oranges.

Les Trophime, eux, patientaient :

— Il peut vivre, le pauvre ! aussi longtemps que Dieu voudra ; ce n'est pas nous qui le presserons...

Seulement, à Endoume, sur le mur de leur cabanon, dont la porte, unique ouverture, regarde la mer et le soleil entre deux roches calcinées, ils avaient fait peindre par un cousin décorateur du Grand-Théâtre une sorte de palais féerique mêlant en un invraisemblable fouillis la vision de l'Alhambra et de Venise, avec des minarets, des coupoles, des jardins suspendus, des embarcadères à balustres, un pont des Soupirs, un pavillon sur l'eau, et qui était censé représenter le cabanon tel qu'on le reconstruirait, à la même place, après l'héritage.

Et ces braves gens vivaient, heureux, se croyant riches, l'étant presque ; tant le réel et la chimère se confondent aisément dans certains cerveaux ingénus.

Mais voilà qu'au moment où personne ne s'y attendait une lettre arrive de New-York, portant le timbre de l'ambassade.

Patron Trophime la promena tout le jour sur lui, pour la montrer aux amis, mais sans oser rompre le cachet. Le soir seulement, de ses doigts qui tremblaient, il se décida à l'ouvrir solennellement, en famille.

Cette lettre, que vous auriez pu croire, d'après le poids, bourré de billets de banque, contenait seulement, papier laconique, l'acte de décès de Pierre Sambuq.

— Alors, il est mort ?... dit la femme.

— Eh ! oui, qu'il est mort, pécaire ! puisque l'ambassadeur l'a écrit.

Il se fit un silence ; et, quoiqu'on n'eût guère jamais connu cet oncle Sambuq, en se forçant un peu, on arriva à le pleurer.

La femme reprit :

— Quoique ça, ton ambassadeur, il ne parle pas de l'héritage.

— Tu voudrais peut-être qu'il nous en parle tout de suite, de but en blanc, comme s'il nous croyait affamés... Ce ne serait pas convenable. Nous n'avons qu'à attendre au premier jour.

Malheureusement, l'ambassadeur, sans doute par négligence, n'écrivit pas d'autre lettre ; et, remplaçant les transquilles rêves dont ils se berçaient autrefois, une fièvre, la fièvre de l'or, s'empara des malheureux Trophime. Ils rêvaient des millions de l'oncle Sambuq. L'existence en était troublée. Et même au cabanon, les dimanches, le soleil leur semblait sans flamme, l'air sans saveur et la bouillabaisse sans parfum.

Si bien qu'un matin, le patron déclara que, décidément, il voulait faire le voyage.

— Je peux bien m'absenter un mois ou deux. L'ainé, pendant ce temps, mènera la barque. Mille francs ne sont pas

la mort d'un homme ; et je sens que je tomberais malade si je n'allais pas voir un peu de quoi il retourne à ce New-York !

Tout le monde approuva. D'ailleurs, qu'on approuvât ou non, la chose importait peu à Patron Trophime. Quand Patron Trophime avait une idée dans la tête, il ne l'avait pas ailleurs, comme on dit.

Il fallait s'embarquer au Havre ; ce qui mit Patron Trophime de méchante humeur, car il considéra comme volé l'argent du trajet en chemin de fer.

Mais la vue de la mer le rasséréna, bien qu'il trouvât la Manche un peu verte et qu'il ne s'expliquât pas très exactement à quoi pouvait servir cette invention des marées.

Par exemple, le transatlantique énorme et luisant de partout, avec son peuple peu bruyant de marins et de passagers, l'or de ses salons, l'acier de sa machine, le plonge dès le premier moment dans une admiration presque religieuse.

De huit jours il ne parla pas, rôdant d'un bout du pont à l'autre, et s'accoudant parfois au bordage pour s'étonner, par comparaison, de l'énorme hauteur des vagues.

La parole ne lui revint, avec la conscience de ce qu'il allait chercher à New-York, que vers la fin de la traversée.

Alors, il s'inquiéta sérieusement et voulut conter son affaire — l'héritage de l'oncle Sambuq — au sous-commissaire, un compatriote qui lui inspirait confiance. Mais celui-ci, pressé comme l'est toujours un sous-commissaire la veille des débarquements, se débarrassa du bonhomme en lui conseillant de s'adresser à deux grands escogriffes roux, d'aspect américain, qui se promenaient toujours seuls.

— Ces messieurs vous renseigneront mieux que moi, ils connaissent New-York comme leur poche.

Ravi de connaître des gens qui connaissaient si bien New-York, Patron Trophime s'attacha dès lors à leurs pas, les poursuivant partout : à l'arrière, sur le promenoir, dans l'étroit couloir des cabines, et cherchant un moyen de lier conversation avec eux.

Ceux-ci n'avaient pas l'air de se prêter à ses avances. Et chaque fois que Patron Trophime s'approchait le chapeau à la main :

— Bien le bonjour, pardon, excuse ! Ce serait pour savoir si par hasard...

Ils lui tournaient le dos vivement, avec un gloussement irrité et vague qui avait l'air d'être de l'anglais.

UNE DISTRACTION — (Suite)



III

...et voilà cette mousseline que Virginie m'a tant recommandé de ne pas oublier. Si je ne l'avais pas apportée, je me faisais casser la tête, c'est sûr...



IV

...Voici maintenant le café et le fromage...

UNE DISTRACTION — (Suite)



V

...Bon! Nous sommes rendus. Pas de temps à perdre...



VI

...Oh! voilà qu'il pleut, maintenant! Où est mon parapluie?... Je ne l'ai certainement pas laissé au bureau. Je gagerais que je l'ai oublié dans l'un de ces maudits magasins! Et j'ai un mille à faire comme ça. Malheur de malheur!

—Pour ne pas être avenants, ils ne sont pas avenants! soupirait Trophime.

Mais il se consolait en songeant que chaque peuple a ses usages.

Cependant, les deux soi-disant Américains, intrigués par les allures de cet homme au parler bizarre, interrogèrent à leur tour le sous commis-saire, lequel, de plus en plus pressé, mais toujours farceur, répondit :

—Vous savez qu'il y a eu à Paris un vol considérable? Eh bien! je parierais que cet homme n'est autre qu'Ernest, notre plus célèbre détective, qui, sur la piste des voleurs, et pour détourner les soupçons, se sera déguisé en Marseillais.

Sur quoi, s'étant entre-regardés, les deux Américains descendirent s'enfermer dans leur cabine, d'où ils ne sortirent plus, même lorsque, le bateau arrivant en vue de New-York, tout le monde monta sur le pont pour admirer le panorama de la rade.

Au débarquement, le bon Trophime les chercha en vain; ils avaient dû, dans le brouhaha de la descente, trouver l'occasion de se faufiler incognito.

—L'ambassade, monsieur! Pourriez-vous m'indiquer le chemin de l'ambassade?...

C'était Patron Trophime qui, égaré depuis le matin dans un échiquier d'avenues et de rues se ressemblant, toutes impitoyablement numérotées, essayait pour la millième fois d'obtenir un renseignement. Mais allez donc vous faire entendre dans une ville de sauvages où tout le monde parle anglais! Et fourbu, acablé d'ennuis, il songeait avec mélancolie que l'oncle Sambuq, pour arranger les choses, aurait bien fait d'aller mourir ailleurs.

Tout à coup, qui aperçoit-il? Un des Américains du paquebot. Oh! c'est bien lui, quoiqu'il ait changé de vêtements et qu'il se soit fait couper les cheveux et la barbe.

—Monsieur! monsieur!

L'autre entend et file. Mais cette fois, il n'échappera pas. Patron Trophime s'accroche à lui comme à une suprême espérance. L'Américain a les jambes longues, mais Trophime les a solides.

—Eh quoi! ce gaillard-là, qui connaît New-York comme sa poche, ne me rendrait pas le service de me dire où il faut aller?...

L'Américain a beau fuir, raser les murs, contourner les angles des rues, Patron Trophime, courant toujours, ne se laisse pas distancer d'une semelle.

Enfin, harassé, n'en pouvant plus, l'homme se réfugie dans un bar. Patron Trophime l'a suivi :

—Bien le bonjour, pardon, excuse, ce serait pour savoir si par hasard...

L'Américain est devenu tout pâle.

—Chut! dit-il à Trophime excellent français! pas de bruit, de scandale inutile; asseyons-nous là, dans ce coin.

—Voilà qui va bien! pense Trophime.

Mais l'Américain continue :

—Je sais pourquoi vous venez à New-York; êtes-vous homme à nous entendre?

—Pourquoi pas? répond Tro-

phime, qui croit qu'il s'agit de l'héritage; on peut toujours s'entendre entre braves gens.

—Braves gens ou non, voici dans ce portefeuille cinquante mille francs en banknotes. Si vous voulez, ils sont à vous, avec une somme égale qu'un inconnu vous remettra au moment du départ, quand la Bretagne lèvera l'ancre. Car la Bretagne part ce soir, et vous partirez avec elle. Est-ce dit?

—C'est dit!

—Maintenant, topez là, nous ne nous sommes jamais vus.

Patron Trophime faisait d'inutiles efforts pour comprendre. Il accepta pourtant: cent mille francs, c'est une somme; et puis, il commençait à en avoir assez, de leur New-York.

Les conventions furent, des deux côtés, loyalement tenues.

Et voilà comment, ayant eu la chance d'être pris pour un mouchard, Patron Trophime se trouva hériter de l'oncle Sambuq, mort insolvable à l'hôpital.

Patron Trophime, d'ailleurs, n'a pas encore bien compris, mais ce détail ne le trouble guère. Il déclare même volontiers, aux heures de Bourse, quand, ayant passé la redingote, il va siroter sa demi-tasse au Café Turc, qu'en fait d'affaires rondement menées, ces Américains sont décidément le premier des peuples.

PAUL ARÈNE

UN HOMME HEUREUX

David Walter, un fermier, demeurant près de Lititz, E. U., possède une femme précieuse. Vous pourrez en juger par ce qui suit. L'autre jour l'heureux fermier célébrait le trente-huitième anniversaire de sa naissance, et madame Walter avait invité pour la circonstance, une cinquantaine d'amis. Un peu avant le dîner une magnifique voiture fut offerte au héros de la fête. En se mettant à table, il trouva sous son assiette une riche montre en or. Après le dîner, les invités se rendirent dans la cour, où dix vaches Holstein furent présentées à M. Walter. Peu de temps après, deux jeunes filles, vêtues de roses, arrivaient portant un plateau, sur lequel étaient empilés \$3,000 en belles pièces d'or. Ce cadeau princier fut aussi offert à l'heureux fermier, qui ne pouvait en croire ses yeux. Mais son étonnement fut bien plus grand, lorsqu'il apprit que tous ces dons lui étaient faits par son épouse, qui pendant les quinze années de leur union, n'avait cessé de faire des économies, à l'insu de son mari.

FURET.

EN ATTENDANT

Le bijoutier.—Madame, c'est là tout notre assortiment de jones pour fillettes de douze ans.

La cliente.—J'ai changé d'idée maintenant. J'aime mieux attendre que ma fille ait quinze ans pour lui acheter une baguette.

Le bijoutier.—C'est bien, madame. Veuillez prendre un siège en attendant.

LA RAISON

Premier cycliste.—Charley Bécane est un fort coureur.

Deuxième cycliste.—J'ai couru avec lui, hier, et je me suis tenu en avant de lui du commencement à la fin.

Premier cycliste.—Vraiment?

Deuxième cycliste.—Oui. Nous étions en tandem.

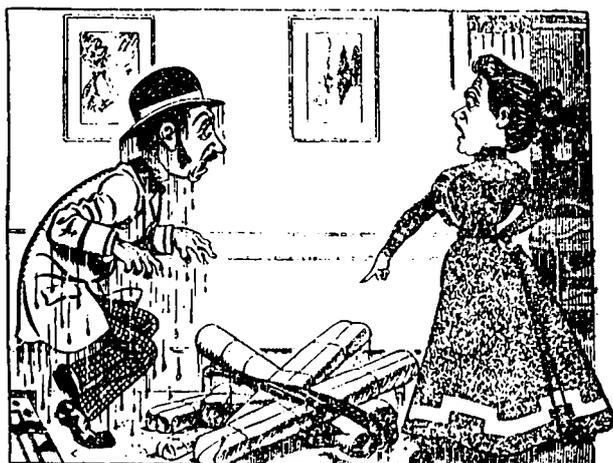
UNE DISTRACTION — (Suite et fin)



VII

Mme Bordereau. — Ah, grand Dieu! Mon pauvre Georges, tu as l'air d'un chat mouillé! Mais où donc as-tu mis ton parapluie? Je sais que tu l'as pris ce matin avant de partir!

M. Bordereau. — Malheur de malheur! Je l'ai oublié pour sûr dans l'un de ces... magasins. Je n'y ai pensé qu'en débarquant du train. Et mes habits du dimanche! les voilà propres, maintenant.



VIII

Mme Bordereau (comme son mari vient de déposer les paquets sur le plancher). — Georges Bordereau, je crois que tu perds la tête! La vie de campagne nuit certainement à ton cerveau. Voilà ton parapluie parmi les paquets. L'heureux ami, tomberais-tu donc en enfance?

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)



No 195. Peignoir pour dame.

No 195.—Ce patron est fait en flanelle française bleu turquoise et blanc. Il est un joli négligé quand il est fait en violet, bleu ou rose; il est indispensable pour une dame allant au bord de la mer. Il est préférable de le faire en bleu ou en gris, pour voyager. Ce modèle a un petit empiècement en doublure et l'étoffe est ajustée dessus par des plis en long devant et derrière; la robe par elle-même est ajustée par des coutures d'épaules et sous les bras d'un large plis sur le devant avec boutons et boutonnières; la manche n'a qu'une couture et est froncée du haut, au poignet des plis font former un volant garni d'un ruban et un joli nœud; un col rabattu et une cravate en dentelle finissent le cou. Flanellette ou des étoffes de laine légères peuvent être employées; parmi les étoffes so lavant on peut employer de la percale, cambrie, dimity et lawn, de la soie Indienne ou de Chine. Garnies de dentelles et rubans elles font des négligés splendides.

Il faut 9 verges en 27 pour une grandeur moyenne. Grandeurs de 32 à 12.

No 327.—Ce modèle est en soie à raie; les devants sont coupés de biais, ce qui donne la forme d'un V, sous le plis creux du devant.

L'empiècement, à deux pointes derrière, est droit sur le devant. Les devants sont froncés du haut et du bas, formant un léger effet de blouse. La doublure de l'empiècement est droite et la portion de la blouse dans le dos, est fermée, le tout entre les pointes. Toute l'ampleur du bas est froncée à la taille. Les manches sont d'une seule couture avec un peu de fronces à l'épaule et au bas, finies par un simple poignet. Ce modèle peut être fait en soie, laine ou étoffe so lavant.

Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$ ou 36 pouces pour une dame de moyenne grandeur.

Le No 327 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 10 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

Origine des Nuances de la Peau Humaine

LÉGENDE ARABE

—“ Avant Noé, père de l'ivresse, les enfants d'Adam et d'Ève eurent tous l'épiderme brillant, comme le cirage Nubian.

“ Puis Allah se fatigua de cette teinte monotone. Le Très-Haut manda les trois fils de Noé. Chacun accourut.

“ —Jette-toi là dedans! commanda le Seigneur, tu deviendras de la couleur de mes anges!

“ Allah montrait le trou d'un puits, creusé au roc desert par son Vouloir créateur.

“ Cham fait un pas en avant. Soudain une peur l'arrête au bord, tout tremblant. Japhet, lui, d'un bond, saute au puits, tête en avant, d'un élan de foi. Il reparait, avec l'épiderme laitoux des jeunes filles de Circassie.

“ Alors, jaloux de son frère, Sem s'élança vers le miracle.

“ Mais déjà la source est tarie. Juste en reste-t-il assez pour éclaircir le teint de Sem, père des olivâtres sectateurs de Jéhova et de Brahama.

“ Rassuré maintenant par la double expérience de ses frères, Cham à son tour s'avance. A peine au fond du puits, une flaque boueuse, de quoi pâlir un peu les lèvres, la globe des yeux, la plante des pieds, la peau des mains. Et de ce temps, Cham voué à la couleur de deuil, resta soumis à ses frères pour avoir eu le doute d'Allah...”

ALI-BEN-KHEBL.

UN HONNÊTE HOMME

—Donnez-moi une livre de jambon, dit un cultivateur de Ste-Rose en entrant l'autre jour dans un magasin de la banlieue.

La patronne, après avoir rajusté ses lunettes et déposé son tricot, coupa une belle tranche de jambon, qu'elle plaça dans la balance. Puis elle commença à chercher sur le comptoir, sur les rayons du magasin, dans les boîtes, etc.

—Que cherchez-vous questionna le cultivateur.

—Je cherche mon poids d'une livre, dit la bonne femme.

—Pas la peine, ma chère dame. J'ai déjà constaté que mon poing pèse juste une livre.

—Je veux bien vous croire. Eh bien, mettez votre poing dans la balance.

Le brave cultivateur ne se le fit pas répéter deux fois, et inutile de dire, qu'en homme d'affaire qu'il était, il se fit servir bon poids.

Comme elle se préparait à envelopper sa marchandise, la naïve bonne femme retrouva son poids d'une livre. Mais le brave cultivateur ne se laissa pas embarrasser pour si peu.

—Voulez-vous voir si je vous ai trompé, dit-il? Et il plaça de nouveau son poing dans l'un des plateaux de la balance, pendant que la marchande plaçait le poids dans l'autre. Cette fois, le rusé bonhomme n'appuya que pour soulever le poids.

—Merveilleux! exclama la patronne. Vous êtes un brave homme et pour vous récompenser de votre honnêteté, emportez ce jambon pour rien, je vous le donne.

BONNE PRÉCAUTION

M. Biberon.—Quand arrivant tard chez moi, le soir, j'entends la voix de ma femme en haut de l'escalier, le cœur me descend dans les bottes. Est-ce la même chose pour vous?

M. Bistrot.—Non, mon vieux. Je laisse toujours mes bottes au pied de l'escalier.

SERMENT INCOMPLET

Lui.—Je jure, chère Loulou, que votre figure est le livre de ma vie.

Elle.—Mais votre serment n'est pas valide: vous n'avez pas baisé le livre.

ACHAT UTILE

Tommy.—Papa, veux-tu m'acheter un fusil?

Le papa.—Mais il y a à peine une heure que je t'ai acheté un cerf volant.

Tommy.—Le cerf volant est allé s'accrocher au sommet d'un poteau de télégraphe; je voudrais tirer dessus pour le faire retomber.

QUESTION D'HÉRÉDITÉ

Le patron.—Où est-il encore ce garçon? On ne peut jamais le voir lorsqu'on en a besoin.

Le commis.—Je crois, monsieur, que c'est héréditaire chez lui. Son père est policeman.

UNE IDÉE



Bombardier.—Quand cho bense gu'i a tes chens assez nicauds bour ze laisser grefer te galeur! Grâce à mon betit brocécé, c'est si facile te se deuir dout le dempa sans la vraicheur.

Le Manque d'Appétit

est aussi douloureux que la fatigue de la tête ou des membres. Il arrive un moment où vous ne savez vraiment ce que vous désirez. C'est le temps où vous avez absolument besoin d'une tasse de

BOVRIL

afin de donner au système épuisé la nourriture nécessaire, et cela sans le surcharger; aux organes digestifs toute la force nécessaire au travail qu'ils doivent accomplir.

BOVRIL fait pour le système vital ce que ne peut faire nulle autre chose. Il rétablit la vigueur, maintient la santé et combat les attaques de la maladie. Il convient aux jeunes et aux vieux, à l'invalides comme à l'athlète.

BOVRIL, Limited

30 Farringdon Street,
Londres (Angleterre).

25 et 27 Rue Saint-Pierre,
Montreal (Canada).

TRIO DE PROVERBES

Qui conjecture bien, devine bien.

×

L'homme vit du malheur d'autrui et meurt du sien.

×

Qui amasse pour lui épargille pour les autres.

SANCHE PANÇA.

Une Recette par Semaine

LA DESTRUCTION DES CHARDONS

Mr J. V... (Lowell, Mass).

Un horticulteur, M. Wendelen, vient de faire connaître un moyen pratique de se débarrasser des chardons qui, comme on le sait, sont une des plaies les plus tenaces de certaines cultures. S'étant déjà servi du sel commun pour détruire dans son jardin la préle et le liseron sauvage, qui sont aussi des parasites fort désagréables, il eut l'idée de se servir de la même substance contre les chardons. Il fit donc déchausser légèrement la tige de ces plantes et y déposa tout autour un peu de sel; quelques jours après tous les chardons ainsi traités étaient morts et ne repoussèrent plus. C'est là un résultat intéressant, car on sait que le chardon a des racines profondes difficiles à arracher, et si on se contente de couper la tige, il repousse aussitôt plusieurs brins sur le collet. Quant à la quantité de sel à employer, elle est minime; M. Vendelen l'estime à deux livres pour un demi arpent de terrain potager.

B. DE S.

Variétés et Informations

Les parents dont les fils se préparent à la carrière médicale se plaignent volontiers des dépenses et frais de toutes sortes dont ce studieux apprentissage grève la caisse paternelle.

Les parents des carabins d'Egypte ne sauraient hasarder de semblables doléances; jugez-en: la Faculté de médecine du Caire avait supprimé les droits d'inscriptions et d'examens. Mais il y a mieux: depuis le commencement de cette année, le gouvernement sert à chacun des futurs Esculapes une allocation mensuelle de 50 francs et a installé un grand restau-

rant où les élèves de la Faculté prennent leurs repas *gratis*.

La cause de ces libéralités? Il y en a deux: l'une, c'est que, lorsque les Anglais se sont emparés de la Faculté, tous les étudiants égyptiens avaient déserté les cours. Il a fallu les ramener coûte que coûte.

Mais ça ne coûte rien aux Anglais, puisque c'est le gouvernement khédivial qui paye. Et c'est ce qui constitue l'autre des deux raisons.

×

LA VIE MOYENNE

L'institut international de statistique vient de dresser un tableau indiquant la vie probable et la vie moyenne dans les différents pays.

D'après les chiffres de mortalités constatés dans la dernière période de dix années, la vie moyenne, qui serait de cinquante ans en Suède et en Norvège, ne serait que de trente deux ans et quatre mois en Espagne.

La France est dans un juste milieu: la vie moyenne doit y être de quarante-trois ans et six mois. On vit un peu moins en Prusse: trente-neuf ans, un mois; et un peu plus en Angleterre: quarante-cinq ans, trois mois.

×

Au dix septième siècle, le mathématicien Cassendi avait calculé que le poids du plomb dépensé dans un combat était toujours supérieur au poids des hommes tués par les mousquets. Un siècle après, le maréchal de Saxe s'en tenait à la proportion du poids pour poids. Les armes modernes à tir rapide, pendant la guerre d'Italie et la guerre franco-allemande, avaient considérablement augmenté la dépense de plomb. Les statisticiens l'ont évaluée à 126 kilogrammes par homme

BUY

Coleman's Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Madame ALFRED PERRON

Après la naissance de son enfant a été gravement malade pendant trois ans. Elle a beaucoup souffert

Les Médecins étaient impuissants à la guérir. Son mari lui sauve la vie en lui faisant prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre

Le secret de la santé chez les femmes, c'est la menstruation. De son bon fonctionnement dépend la santé. L'irrégularité est la source de plusieurs maladies et est elle-même un symptôme de mauvaise santé. Ces dérangements empoisonnent le sang, développent les tumeurs au scrofule ou à la consommation et rendent la vie d'un si grand nombre de femmes misérable et presque insupportable. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le meilleur régulateur connu par la médecine pour les femmes. Si vous souffrez de faiblesse féminine, beau mal, irrégularité ou toute autre maladie, hâtez-vous de faire usage des Pilules Rouges du Dr Coderre, ce remède remettra tous les organes dans leur condition normale. Le témoignage



MME ALFRED PERRON

douleurs dans la tête, la poitrine, les côtes et le dos, se déplaçant d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, maux et pieds froids, palpitations du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleurs, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps entiers, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger par les femmes enceintes, elles leur donneront des forces et aideront à la constitu-

tion de l'enfant. Les femmes qui nourrissent verront leur lait augmenter en qualité et en quantité et elles seront ainsi soulagées des douleurs dans le dos et de la lassitude générale qu'elles éprouvent. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne contiennent rien de dangereux, elles peuvent être prises par la plus faible et la plus délicate jeune fille.

Ne oubliez pas que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes d'une vaste expérience dans le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter pour rien. Vous n'avez qu'à leur envoyer une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les enverrons sur demande. Nos médecins vous répondront en vous donnant des conseils, qui, si vous les suivez bien, aideront beaucoup à vous guérir. Adressez vos lettres: DEPARTEMENT MEDICAL, Boite 2306, MONTREAL.

Ne oubliez pas que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes d'une vaste expérience dans le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter pour rien. Vous n'avez qu'à leur envoyer une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les enverrons sur demande. Nos médecins vous répondront en vous donnant des conseils, qui, si vous les suivez bien, aideront beaucoup à vous guérir. Adressez vos lettres: DEPARTEMENT MEDICAL, Boite 2306, MONTREAL.

Nous n'exagérons rien. Ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai. Nous ne publions jamais le portrait et le témoignage de la femme guérie sans son consentement. Nous ne les achetons pas non plus.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent faiblement toutes ces languissantes et douloureuses maladies dont les femmes sont sujettes. C'est le seul remède qui donne la force, la santé et chasse tous les ennuis et les tristesses de la vie à toutes les femmes qui les prennent consciencieusement. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées,

tué. La diminution du poids des projectiles, avec les armes à poudre sans fumée, atténuera ce gaspillage du plomb, sans économie d'ailleurs, les cartouches actuelles étant très chères.

La statistique a démontré que l'effet meurtrier des bombardements est bien moindre qu'on ne pourrait supposer. Belfort, en 1870-71, a reçu près de 100,000 obus qui n'ont fait que 60 victimes. Strasbourg en a reçu tout près de 200,000, qui ont tué 300 personnes. Le bombardement de Paris, qui a duré 23 jours, avec une dépense de 10,000 obus — d'énorme calibre il est vrai — a tué ou blessé 107 personnes. Ces résultats donnent lieu de penser que les télégrammes espagnols affirmant l'innocuité des bombardements américains n'étaient pas d'un optimisme absolument exagéré.

Madame a une domestique envoyée par l'agence de placement:

— Pourquoi avez-vous quitté votre dernière place?

La domestique:

— Madame, je suis liée par le secret professionnel.

FAIBLESSE

Les études excessives affaiblirent le cerveau de Constantin Huyghons, diplomate, poète latin et hollandais, père du célèbre astronome et physicien, Christian Huyghens. Il s'imaginait que son corps était de beurre et persistait dans cette idée, il appréhendait toujours de s'approcher du feu, par la crainte de se voir fondre. Un jour qu'il faisait très chaud, il se précipita dans un puits où il se noya.

Dans la boutique d'un fabricant de couronnes mortuaires:

Une cliente bien connue entre et s'aperçoit que la femme du fabricant est en douil. Elle s'informent.

— Vous avez perdu un des vôtres?
— Oui, madame, mon beau-père. Nous l'avons beaucoup pleuré. Vous savez, on a beau être de la partie, cela fait toujours quelque chose.

CE N'EST PAS SANS RAISON

Que tout le monde emploie le *Baum-Khuan* contre les affections de la gorge et des poumons. C'est le seul remède qui soulage vite et guérit sûrement.

Meubles Meubles

SATISFACTION OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement : les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs.

F. LAPOINTE

Marchand de Meubles reconnu par ses tas prix

1551 RUE STE-CATHERINE

Sur le boulevard :
— Eh bien, voilà Arton en traitement à l'hôpital...
— Quelle destinée que la sienne ! Avoir remué des millions et se voir aujourd'hui réduit à... Saint-Louis !...
* * *

Deux rôleurs de grand chemin causent :
— C'est vrai, t'as un fils ?
— De quinze ans.
— Tu ne l'emènes pas avec toi ?
— Non... Il commence à voler de ses propres ailes.
* * *

A la correctionnelle.
Le président :
— Femme X, vous avez aidé votre mari dans la plupart de ses vols.
L'accusée :
— M'sieu le maire, il nous avait dit que la femme doit faire comme son mari.

HUITRES ! HUITRES !

On ne peut parler des succulentes Mulpègues, dont chacun apprécie si bien le goût délicat, sans penser à M. Henri Allard, le propriétaire du restaurant de la rue Craig.

Chez M. H. Allard nous allons retrouver enfin ce que nous sommes habitués, chaque année, à y déguster, c'est-à-dire des huîtres savoureuses sous toutes les façons, on pourrait dire à toutes les sauces, qu'il s'agisse d'huîtres fraîches, à la mesure, à la douzaine, frites, etc.

Quel est celui qui n'aime pas les huîtres et qui ne se sente réjoui en pensant que ce succulent coquillage a fait son apparition à Montréal ?

Au célibataire qui n'a pas d'appétit comme au père de famille qui veut donner aux siens un régal de roi, nous conseillons une visite chez M. H. Allard. Le premier y trouvera, outre de délicieuses Malpègues, tout ce qui constitue un bon et sain repas ainsi que des cigares de premier choix ; le second pourra y acquérir quelques bonnes douzaines d'huîtres choisies, bien propres à faire la joie du grand comme du petit.

HEUREUX DÉNOUEMENT D'UN INCIDENT PATHÉTIQUE

DEUX SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

Une mère aimante auprès du lit de son enfant et dont la douleur faisait pitié, car elle se trouvait devant un cas déclaré désespéré. Nuit et jour, les soins constants de la mère anxieuse ne pouvaient calmer des souffrances d'heure en heure plus aiguës.

Ceci est une des scènes. Maintenant, à l'autre.

Un enfant de sept ans, robuste, plein de santé, exhubérant de vie, danse et saute à l'école ou il est le premier parmi les plus intelligents comme le premier au jeu.

À côté, une mère reconnaissante remercie avec des larmes de bonheur, ce qui est la cause de sa joie.

Si vous voulez connaître les particularités de ces deux scènes réelles, lisez avec soin le rapport et déposition assermentés qui suivent :

Je, Nellie Guy femme de Robert Guy, porteur de lettres, résident sur l'avenue Brant, dans la ville de Hamilton, déclare solennellement que mon fils Willie, âgé de sept ans, a été guéri d'un rhumatisme inflammatoire en faisant usage du "Ryckman's Kootenay Cure".

Les premiers symptômes de cette terrible maladie sont apparus en septembre dernier et, depuis ce temps, ils ont augmenté graduellement jusqu'à ce que ses jambes deviennent si enflées qu'il ne pouvait plus poser ses pieds sur le plancher et que le moindre attouchement sur les parties malades lui causait une extrême douleur. Son appétit avait cessé, et il devint si faible que nous avions la crainte de le perdre à chaque instant. Les différents traitements soit internes, soit externes, furent essayés sans succès et il tomba si bas que son aspect faisait pitié. A peu près en ce temps-là, le "Ryckman's Kootenay Cure" me fut recommandé. Mon mari acheta une bouteille de ce remède de M.M. A. Hamilton & Co., et nous lui en fîmes prendre. A la fin de la première semaine nous remarquâmes un mieux sensible et aujourd'hui, après en avoir pris trois bouteilles, ses rhumatismes ont complètement disparu. Il est revenu à la santé et à la vigueur, et cela à un tel point, qu'aujourd'hui il fréquente l'école régulièrement. Je n'ai pas l'ombre d'un doute que c'est le "Kootenay" qui l'a guéri et je prends plaisir de recommander ce remède à tous ceux souffrant des rhumatismes.

Assermenté devant moi,
W. FRED WALKER,
Notaire public, 2 avril 1896.
(Signé) DAME NELLIE GUY.

Le "Kootenay Cure" guérit pareillement les jeunes et les vieux et personne ne devrait souffrir aujourd'hui du rhumatisme.

Si vous ne pouvez obtenir ce remède de votre pharmacien, demandez-le directement de la S. S. Ryckman's Kootenay Medicine Co., Limited, Hamilton, Ont.

Prix \$1.00 la bouteille, 6 bouteilles pour \$5.00. Il n'y a pas de substitut pour le "Kootenay Cure".

Livre d'attestations envoyé gratuitement sur demande.

Les "Pilules Kootenay" contenant le nouvel ingrédient sont une guérison certaine pour les Maux de tête, la Bile et la Constipation.

Prix 25c. envoyées à n'importe quelle adresse.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Toto se couche.
— Et ta prière, lui demande sa maman, tu l'oublies ?
— Je ne l'oublie pas, maman... Mais toujours la même tous les soirs, je finirai par raser le bon Dieu.
* * *

Les jeunes ménages d'aujourd'hui.
— Alors, tu l'as laissée ainsi, toute en larmes et sanglotant ?
— Bah, une femme qui éclate en sanglots, ça se répare facilement.
* * *

Si l'on fond l'étain pour faire une soudure, c'est parce que l'étain scelle.

LA RECETTE LA PLUS SIMPLE

Le Baume Rhumal suffit pour avoir raison des gros rhumes, et en général des affections si pénibles des voies respiratoires. 1-21

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.

Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELÉZ-VOUS QU'IL Y A DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

GRATIS! UNE BAGUE EN OR SOLIDE, AVEC PIERRES, Garantie, ou un BRACELET (CHAÎNE COURMETTE), SE FERMANT PAR UN VÉRITABLE CADENAS, AVEC UNE CLEF.



N'ENVOYEZ pas d'argent. Seulement votre nom avec votre adresse sur une CARTE-POSTE, et nous vous enverrons, franco, 2) paquets de CARBONS AROMATIQUES (délicieuse composition pour purifier et parfumer l'habileté). Vous les vendrez pour nous, si vous le pouvez, à 3c. le paquet. Vous nous enverrez ensuite notre argent, \$1.00, et vous recevrez, gratuitement, pour votre trouble, l'un des magnifiques prix que vous voyez ici. Vous avez le choix.

Ces articles sont les plus beaux et les plus coûteux qui n'aient jamais été offerts par aucune maison, dans le but d'augmenter les ventes. Une personne active et de bonne volonté, peut vendre 25 paquets de carbons en une heure.

Envoyez-nous votre nom et votre adresse sans retard sur une CARTE-POSTE, en mentionnant ce journal, et nous vous enverrons les échantillons. N'attendez pas que d'autres profitent de cette belle occasion avant vous. Pas d'argent requis, nous prenons tous les risques. Vous nous renverrez les paquets que vous n'aurez pu vendre. C'est une claire proposition d'affaire, faite par une compagnie de haute réputation commerciale.

TISDALL SUPPLY CO.,
Snowdon Chambers, TORONTO, Ont.

Un chauve, qui a des pieds énormes, est en train de se faire cirer.
Et comme il trouve que l'on ne va pas assez vite :
— Ah ! dame, lui dit le décolorateur, vous devez savoir qu'il faut plus de temps pour vous cirer que pour vous couper les cheveux !

— Avec le nouveau ministère, le gouverneur d'Algérie sera certainement destitué de ses fonctions.
— Pourquoi ?
— Vous comprenez bien que le ministère voudra se tirer *L'épines* du pied.

DÉCOUVERTE SCIENTIFIQUE

Le Dr J. G. Lussier, de Valleyfield, bien connu dans le monde médical, vient enfin, après 30 ans de travail opiniâtre, d'expérience et d'observation, de composer une préparation médicale de la plus haute importance. C'est un purificateur du sang, tonique en même temps, qui rend au sang pureté, sa force et rétablit les fonctions des organes internes.

Une compagnie est déjà formée pour en faire l'exploitation et cette préparation sera connue sous le nom de "Purificateur Tonique du Sang."

* * *

— Ces musiciens sont Italiens, leurs instruments aussi, sans doute ; je me demande comment ils peuvent jouer de la musique française.
— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple : on la leur traduit.
* * *

— Comment ? Chaumontel veut épouser mademoiselle V... ?
— Certainement.
— Mais elle est affreuse.
— Elle a pourtant un joli pied.
— Alors, pourquoi demande-t-il sa sa main ?

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 18

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec paraphé) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. d'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain numéro, l'appréciation *graphologique* sur votre caractère, etc.

Riez,
Belles dames, et votre Fer-blanterie rira avec vous, si vous employez...
Brillant
St-Antoine
EN VENTE PARTOUT

Polit tous les métaux, sans exception. Le plus simple, le plus durable et économique. Sans acide et sans danger. — VICTORIA CHEMICAL WORKS, 680 rue St-Laurent. Tel. Bell 7297.

Faussees dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale.

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

Presque pour Rien !
EN ALLANT CHEZ
HENRI ALLARD
411 Rue Craig
VOUS TROUVEREZ

Cigares de 5 cts pour	4 cts
Cigares de 10 cts, 3 pour	20 cts
Steak et patates frites	25 cts
Pork and Beans	5 et 10 cts
Huitres à la mesure (bulk)	35 la pinte
Huitres à la doz., triées à la main	20 cts
Huitres frites, la doz.	30 cts
Chops	25 cts

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DE Noix Longues
(Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Rapineau, dont on connaît la sordide avarice, a pris depuis quelque temps l'habitude de parler si bas qu'on l'entend très difficilement.

— Il est tellement avare, dit B..., qu'il économise sa voix.

En Normandie.

— Eh bien ! père Robinet, aurons-nous du cidre cette année ?

— Pour du cidre ! y en aura point, mais il sera bon !

C'EST FACILE

D'avoir une bouteille de Baume Rhumal et se guérir de la grippe et autres affections semblables. 26c. vous procurera ce fameux spécifique. 120

LAPRÉS & LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL
— MARCHAND 843 P. Q.

Les questions de Bob :

— Papa, qu'est-ce que cela veut dire : en collaboration ?

— Cela veut dire travailler de concert ; on fait un livre, une pièce à deux, par exemple.

— Oui, je comprends, cela veut dire : écrire à quatre mains.

— Baptiste, cette lampe fume encore !
— Dame, monsieur n'ignore pas quelle peine on a à se défaire des mauvaises habitudes.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Possédé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 320 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Le Remède

... Le remède du printemps, contient le nouvel ingrédient et est confectionné par des procédés électriques appelés à révolutionner la science médicale dans tout l'univers... Kootenay guérit toute maladie des reins et, très souvent, le rhumatisme.

Kootenay

IL GUERIT LA DYSPEPSIE, LE MAL DE TÊTE, LA BILE,

Et toutes les formes du mauvais sang, depuis l'éruption d'un simple bouton jusqu'à la plus mauvaise plaque scrofuleuse... Nous défions le Canada de produire un cas d'eczéma que le Kootenay ne guérira pas.

Pour le Printemps

S. S. Ryckman Medicine Co., Hamilton, O.
En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Mon cher, combien avez-vous d'amis ?
— Ça dépend. Peut-être une centaine ; peut-être pas un.

On est chimiste ou on ne l'est pas
On annonce à un chimiste le suicide d'un de ses amis, qui s'est jeté à l'eau pour en finir avec les misères de la vie.

— Ce n'est pas une solution, répond sévèrement le chimiste.
— Comment ?
— L'homme n'est pas soluble dans l'eau.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 148



AVIS.— Aucune solution juste ne nous étant parvenue du dernier Casse-tête, nous n'avons pu attribuer les primes ordinaires et nous nous bornons à reproduire, dans ce numéro, la solution régulière du problème No 118.

HORACE PEPIN

Dentiste
162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

M. de Calineau s'est commandé des bottines sur mesure, mais, comme toujours, le cordonnier les lui a faites trop étroites. Il s'escrime néanmoins à les mettre. Sa femme arrive sur ces entrefaites :

— Qu'avez vous donc, mon ami, à geindre ainsi ?

— Ah ! ma bonne, jamais je ne pourrai mettre mes bottines avant de les avoir portées deux ou trois jours !

IL Y A DEUX MILLE ANS

Hippocrate, le sage, a recommandé comme étant les meilleurs remèdes, l'eau, l'air, la lumière et la nourriture, et les recherches modernes ont ajouté à ces remèdes l'électricité, le massage, etc. Les résultats merveilleux obtenus par ces simples agents sont démontrés par le nombre presque incalculable de personnes malades déclarées incurables par les médecins qui ont recouvré la santé et la force en suivant un traitement à l'électricité. L'électricité est le véritable remède de la nature et est administré d'une manière scientifique, avec les meilleurs résultats, dans tous les cas de nervosité, névralgie, sciatique, rhumatisme, etc., au

Département Electrique
— DES —
BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

C. L. ESMONIN

LE CÉLÈBRE DERMATOLOGISTE
1853 Rue Ste-Catherine, - Montréal
Guérit toutes les Maladies de la Peau, quelle qu'en soit l'ancienneté et la gravité. Un grand nombre de certificats assermentés de guérisons, envoyés gratuitement, y compris celui de Mr E. Poirier, imprimeur, 516 rue Craig, guéri radicalement d'un cas de pelade du cuir chevelu.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826
ABONNEMENT : A Montréal, - \$1.00 par an
Hors Montréal, \$3.00 "

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire
12 PAGES, grand format
Edition spéciale pour les Cultivateurs
Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers
No 35 Rue St-Jacques, Montréal

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Autour du salon, entre refusés:

—Place aux jeunes! dit l'un.

—Oui, oui! répond le second, il est temps à la fin que *Bonval parte!* Epouvantable!...

—Se laver les dents, oui, sans doute; mais l'inconvénient, ça les déchausse.

—Alors, à ce compte-là, il ne faudrait jamais se laver les pieds: ça les déchausse bien davantage!

Nouveaux députés:

—Eh! bien, comment trouvez-vous quo je hurle?

—Très bien!... Très bien!... mon cher et jeune collègue... on dirait que vous avez été député toute votre vie.

Casse-tête Chinois du "Samedi"— No 150



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, l'ENIGME.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et notez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 3 octobre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS

Les Premiers **Mercredis** du mois.

Prix du billet, 25 cents.

Boireau, très au courant des progrès militaires, a reçu une pièce de vin.

Vers l'heure du déjeuner, il remonte de sa cave complètement gris: sa femme lui reproche son état.

—Que veux-tu, ma bonne, lui dit-il, j'ai fait comme les artilleurs, j'ai essayé les nouvelles pièces!

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

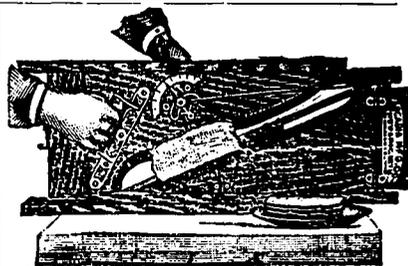
Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Ecurie de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Spécialité: Chirurgie



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...

RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...

COUTELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quineailier

6 Rue St-Laurent.

Un père de famille se trouvant devant un avertisseur d'incendie avec sa petite fille lui demande si elle sait ce qu'est cet appareil. Et la fillette de répondre fièrement:

"Je crois bien. On met deux sous dedans et il sort des pompiers!"

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.